
VOYAGES ET AVENTURES

QUELQUES AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR

Au Pays de l'Ours Noir.....	Épuisé
Primitive Tribes and Pioneer Traders, 3e édition, illustrée.....	\$3.00
History of the Catholic Church in Western Canada, 2 vol. illustrés.....	Épuisé
Aus Sources de l'Histoire manitobaine.....	Épuisé
Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest, 2e édition.....	\$1.50
Vie de Mgr Langevin, archevêque de Saint- Boniface, 3e édition illustrée.....	\$1.75
Histoire abrégée de l'Ouest Canadien, illustrée....	\$0.50
Essai sur l'Origine des Dénés de l'Amérique du Nord, illustré.....	\$1.50
Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest Canadien, 4 volumes illustrés, 3e édition.....	\$13.00



VOYAGES ET AVENTURES

DE

LEBRET À LA HAYE

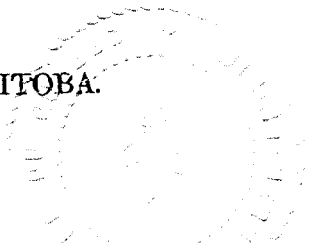
LISIEUX, LOURDES ET VERDUN

PAR

A.-G. MORICE, O. M. I.

CHEZ L'AUTEUR
SAINT-BONIFACE, MANITOBA.

1925



A L'AUTEUR

“ Les censeurs ont beaucoup apprécié votre manuscrit et m'ont demandé de vous le dire. Ils le trouvent d'un grand intérêt et appelé à faire du bien ”.

J.-B. BEYS, O. M. I., prov.

Nihil obstat.

C. FOY, PTRE, *ensor deputatus.*

24 mars 1925

Imprimatur.

† L.-N. Card. BÉGIN, Arch. de Québec.

24 mars 1925.

PRÉFACE

Cet humble volume, dernier-né d'une famille déjà nombreuse, a peut-être besoin de décliner ses titres à la vie. Il décrit en détail un voyage qui aurait pu être bien plus long et s'étendre à un plus grand nombre de pays. Même dans les limites où il se déroula, un autre observateur eût sans doute pu trouver des faits, rappeler des incidents, s'appuyer sur des points de vue ou se livrer à des considérations que j'ai cru bon de négliger, ou qui ne m'ont point frappé.

Néanmoins, en dépit de leur manque de toute prétention, je crois pouvoir me flatter que ces pages offriront quelque intérêt à bien des catégories de lecteurs. Ainsi, par exemple, la classe des cultivateurs, si nombreuse et si honorable au Canada, ne pourra manquer d'apprécier les aperçus

si fréquents dans mes premières lettres sur ce qui touche à l'agriculture, et leurs comparaisons indirectes entre les choses de la campagne française et celles du Canada champêtre devraient aussi attirer son attention. Même le financier et celui qui s'occupe d'économie politique ne liront peut-être pas sans intérêt les passages qui ont trait à la situation économique actuelle de la France, tandis que l'industriel se complaira davantage dans l'exposé d'une des grandes industries de l'Ouest français consigné à la fin de la lettre XX.

L'architecte aimera tout particulièrement la lettre sur Caen, avec ses détails sur les nombreux monuments de cette ville, ainsi que celle qui décrit Maëstricht et ses églises ; l'archéologue préférera celle qui traite des Catacombes de Rome ; l'antiquaire jouira tout autant de certains faits énumérés au cours de la lettre V et à la fin de la XVe ; l'anthropologiste ne pourra manquer de lire avec un certain plaisir les incidents de mon excursion au pays de l'homme préhistorique, et le sociologue ne dédaignera peut-être pas ma petite étude sur la famille française dont les membres se trouvent esquissés dans la lettre sur Bonhote.

L'éducateur devrait apprécier les nombreux détails sur l'enseignement religieux en France fournis par la lettre XXII, de même que le patriote parcourra sans doute avec quelque émotion les pages qui relatent ma visite à Verdun et au fort Douaumont. De son côté, le nationaliste verra probablement d'un bon œil ma mention de la question des langues à la Haye, et aura son attention éveillée rien que par le nom de Metz, en tête d'une autre lettre.

Le musicien et l'homme d'Église apprécieront peut-être

le récit de mon passage à Solesmes, tandis que l'artiste chrétien, non moins que tout homme de cœur, devrait se délecter à la lecture des pages consacrées à la Passion de Nancy.

Le pèlerin et le lecteur porté aux choses de la religion trouveront dans le compte rendu de ma visite à Lourdes et à tant d'autres lieux de pèlerinage, ainsi que dans le récit de l'Apparition de Pontmain, un nouvel aliment à leur piété. Les pages, en particulier, sur un événement d'importance capitale comme cette dernière apparition auront d'autant plus de valeur en Amérique qu'il y est moins connu, même du public qui lit.

Le chrétien tout court s'intéressera certainement aux détails donnés sur les audacieux inventaires dans les églises françaises, et ne pourra qu'approuver la résistance à laquelle ils donnèrent lieu. Il lira avec autant de satisfaction les pages que je consacre à mon pèlerinage à Lisieux, les remarques de la lettre III sur les processions du Saint-Sacrement en France, celles qui portent sur la pratique de la religion à la Haye et ailleurs, ou qui ont trait à la fidélité à l'audition de la messe paroissiale dans l'Ouest, sur les richesses religieuses de la cathédrale de Bordeaux, etc.

Que dis-je ? Il n'y a pas jusqu'à la classe beaucoup plus restreinte des pêcheurs et des amateurs de sport qui n'ait pas été oubliée dans ce petit volume. Les uns et les autres liront probablement avec un intérêt tout spécial, alors même que ce fût à leurs propres dépens qu'ils devraient se déridier, l'incident rapporté à la lettre XX, tandis que le nautonnier et quiconque pense à s'aventurer sur les flots de l'Océan feront bien de s'arrêter aux pages de l'avant-dernière.

Enfin et surtout, une personne en quête d'une honnête récréation ne pourra manquer d'apprécier, à moins que je n'aie complètement failli à ma tâche, la relation des petites aventures qui égaient ce nouveau volume, ainsi que les dialogues qui ne lui sont pas ménagés.

Instruire et récréer par des récits et de courtes dissertations de la plus grande simplicité, voilà donc le double but que je me suis proposé en publiant ces pages, qui étaient d'abord exclusivement destinées à un journal de Winnipeg, lequel n'en a pourtant reçu que les premières — et encore celles-ci étaient-elles originellement plus courtes que dans ce volume. Le lecteur dira maintenant si j'ai réussi dans mon entreprise.

A.-G. MORICE, O. M. I.

Lebret, Sask., 19 mars 1925.

VOYAGES ET AVENTURES

LETTRE I

D'AMÉRIQUE EN EUROPE

Laubrières (Mayenne), 19 juin 1924.

ON me demanda, à mon départ pour l'Europe, d'écrire sur les différentes péripéties de mon voyage quelques lignes qui pussent permettre aux lecteurs de la *Liberté* de partager les impressions que j'y ressentirais et de jouir de loin des spectacles qu'il me serait donné d'y contempler. C'est pour répondre à ce désir que j'envoie aujourd'hui une première lettre, sans art ni apprêt, qui pourra être suivie de quelques autres si la paresse, qui est le privilège du villégiateur, ne se met point trop de la partie.

La *Liberté* a déjà annoncé que je quittai Le Bret le samedi 31 mai, accompagné pendant quelques milles du bon Père Siméon Perrault, O. M. I. Ma première étape fut pour Melville, petit centre anglais au milieu des belles

terres à blé de la Saskatchewan, où je fis la connaissance de quelques Canadiens-français. Puis, porté sur les ailes de la vapeur, je m'enfonçai dans l'Est et traversai les superbes régions, plates comme une table, sans haies ni arbres, du Manitoba, régions qui sont si riches et si fertiles que quelques-unes se cultivent depuis cent ans sans avoir encore besoin d'engrais.

Le lendemain, j'étais chez l'excellent Père Hilland, O. M. I., de l'église Saint-Joseph de Winnipeg, et peu après je reprenais le chemin de l'Est, au travers d'une zone rocailleuse qui ne vaut que par les admirables lacs aux contours pittoresques qui sont fréquentés par les touristes durant la belle saison.

Trois lignes de chemin de fer traversent le Canada de l'est à l'ouest, de l'Atlantique au Pacifique. J'ai pris la plus récente, qui est aussi la plus directe, mais qui, pour la première raison, n'a pas encore eu le temps de donner lieu à ces essors de colonisation qu'on admire sur les deux autres, dont l'une s'aventure, du reste, pendant assez longtemps en plein territoire américain.

Plus loin, le sol s'aplanit quelque peu, et les pierres font place à de grandes étendues de terre glaiseuse recouverte de conifères, qu'on dit excellente pour la culture. Ces terres, qui se trouvent dans le nord de l'Ontario, se prennent peu à peu, et se défrichent surtout par les Canadiens-français de la province de Québec, qui sont en voie de créer ainsi comme une extension ethnique de leur déjà si vaste pays d'origine. Le Canadien-français des campagnes est un bûcheron émérite ; il a de l'endurance et ne manque pas de persévérance. C'est dire qu'il

réussit, malgré sa nombreuse famille, là où son compatriote de langue anglaise fait fiasco.

A Hearst, je salue en esprit l'une de mes plus honorables connaissances, Mgr Hallé, vicaire apostolique de cette région, qui est encore par conséquent un pays de missions. Lorsque je vis pour la première fois ce qui est devenu sa ville épiscopale, ce n'était qu'une petite éclaircie dans la forêt, sur laquelle s'élevaient des bicoques improvisées avec des bouts de planches arrachées à des caisses éventrées ; ce qui n'empêchait pas celles qui jouaient le rôle de maisons publiques, hôtels ou magasins, d'être décorées de noms d'un pompeux ridicule. Il ne faut pas oublier que le Canada est en Amérique . . .

A Kapuskasing ainsi qu'à Moonbeam, deux places tout aussi nouvelles, je salue pareillement sans descendre ceux de nos Pères qui s'y sont établis. Puis, après un long trajet, nous apparaissent les environs de la capitale fédérale et avec eux une végétation toute nouvelle. Les feuilles, encore à l'état de bourgeons à peine épanouis au pays de Lebreton, ont déjà acquis leurs proportions naturelles, bien que le blé n'y soit pas plus haut, et les pommiers y sont comme saupoudrés de fines fleurs blanches.

Ce même jour, le train nous amenait à la métropole commerciale, Montréal, ville de près de 900.000 âmes, où des visites à différents consuls, en prévision des exigences des autorités d'Europe et surtout des États-Unis, dont les employés sont fameux pour leur manque de courtoisie, devaient me retenir toute une journée.

Au point de vue de sa population, Montréal (l'équi-

valent de Mont Royal) est la seconde ville française du monde entier. C'est dire qu'elle est en très grande majorité catholique. Aussi, malgré ses faiblesses et les accrocs à la morale qui s'y commettent comme dans la plupart des grands centres, cette ville jouit d'une vie religieuse intense, ainsi que le prouvent ses quatre-vingts superbes églises paroissiales, sans compter les nombreuses chapelles semi-publiques qui sont généralement attachées aux ordres religieux pullulant dans ses murs.

Montréal ne compte pas moins de vingt-deux espèces différentes de religieuses, dont au moins six y ont leur maison-mère — et cela en grande partie par suite de l'action féconde et permanente d'un saint prélat, Mgr Bourget, qui en fonda plusieurs. Ces maisons-mères sont presque toujours de grosses bâtisses en pierre, de simple architecture, mais imposantes comme dimensions.

Ajouterai-je un tout petit détail sur l'article costume ? Aucune des congrégations religieuses fondées au Canada ne se fait remarquer par ces coiffes d'un autre âge et à proportions démesurées qui sont si communes en France. Même la vénérable cornette de la sœur de Charité de saint Vincent de Paul n'a pu trouver grâce aux yeux des générations utilitaires de l'Amérique moderne. Elle a dû s'atténuer au point de finir par disparaître, et c'est le cas, je le sais, pour d'autres pièces du costume féminin et congréganiste.

Les congrégations d'hommes y sont au nombre de neuf, à savoir celles des Jésuites, des Oblats, des Pères viateurs, des Eudistes, des Dominicains, des Franciscains,

des Rédemptoristes et des Pères du Saint-Sacrement, sans compter les Sulpiciens, qui y dirigent encore la plus importante paroisse, après avoir été longtemps les seuls curés de la ville. Quant aux frères enseignants, leur catégorie est représentée à Montréal par neuf instituts distincts.

Énumérer tous les établissements de bienfaisance et d'éducation entre les mains de ces différentes congrégations, ainsi que du clergé séculier, de Montréal serait chose assez difficile. Pour ne parler que des dernières, je ne mentionnerai que l'Université de Montréal, institution catholique dirigée par des prêtres séculiers, qui est, quant à son origine, une filiale de l'Université Laval, de Québec, à laquelle elle fut longtemps rattachée. Elle peut se glorifier d'avoir des facultés de théologie, de philosophie, de droit, de médecine, de sciences, de lettres et de chirurgie dentaire.

Pour les étudiants de langue anglaise et protestants, il y a en outre à Montréal l'Université McGill, fort bien posée au pays et non moins bien dotée. Peut-être un peu plus d'un quart des Montréalais ont cette langue pour langue maternelle. Ils s'entendent assez bien avec leurs concitoyens français, du moins ceux qui ne sont point catholiques, tout paradoxal que cela puisse paraître. En effet, les Irlandais du Canada, surtout dans leurs luttes scolaires, ont trop souvent pris la part des fanatiques anglais contre leurs coreligionnaires de langue française.

Tellement grande est l'influence de la langue dans les rapports sociaux de l'homme ! La sympathie résulte

souvent de l'association, de la fréquentation, et l'on ne fréquente que ceux auxquels on peut parler.

Pendant l'une des petites courses que m'occasionna la nécessité de me procurer un passeport pour la France, ainsi que le visa des consuls américain et hollandais, je fus témoin d'une petite scène de tramway qui me révéla l'antagonisme latent qui couve chez les parties hétérogènes dont est formée la population de la grande cité canadienne. La voiture était bondée de passagers lorsque entra un homme blond, presque rouge, vrai type irlandais, portant quatre ou cinq potées de fleurs naturelles qui ne l'embarrassaient pas peu. Promenant de tous côtés des regards avides d'une place où il pourrait alléger quelque peu son fardeau en s'y asseyant, il en avisa une occupée par un enfant qui n'avait évidemment pas atteint l'âge où l'on paie.

— Avez-vous payé la place de ce bambin (*kid*) ? demanda-t-il d'un ton peu commode à un Canadien qui paraissait le père de l'enfant.

— Ça ne vous regarde point ; ni mon fils ni moi n'avons de compte à vous rendre, fit le Canadien sur le même ton.

— Je sais que vous n'avez point payé sa place ; cédez-la-moi, insista le fils de la verte Erin.

— Si vous n'êtes pas content, vous n'avez qu'à vous plaindre au conducteur, reprit Jean-Baptiste (1).

— C'est ce que je vais faire à l'instant, fit son interlocuteur en disparaissant au milieu de la foule.

(1) Jean-Baptiste, en Amérique, est le type du Canadien-français.

Pendant sa courte absence, le Canadien prit tranquillement son petit garçon sur ses genoux, et offrit sa place à une belle jeune fille, debout à côté. En sorte que lorsque l'homme aux potées de fleurs revint d'un air triomphant avec le représentant de la compagnie, la place convoitée était prise. On s'imagine son dépit devant l'air maintenant narquois du Canadien offensé par son ton insultant, dépit que n'augmenta pas peu la remarque moqueuse que lui lança celui-ci : " Il me semble que vous avez fait erreur, et que vous avez pris ce 'char' pour un char à bagages. "

Le coup d'œil dont l'homme aux cheveux rouges gratifia alors Jean-Baptiste était tout simplement foudroyant, et je m'abstiendrai de reproduire la réplique fort peu parlementaire dont il l'accompagna. Pourquoi faut-il que l'insolence et les airs de supériorité des gens de langue anglaise, lorsqu'ils ont affaire aux premiers colons du Canada, soient toujours là pour éloigner la possibilité d'une réellement bonne entente entre les deux principales races de ce pays ?

A la frontière américaine, un autre petit incident me rappelle un travers d'esprit dans lequel beaucoup voient, au contraire, l'indice de la plus grande sagesse. Au pays de l'Oncle Sam, on peut divorcer et se remarier, c'est-à-dire pratiquer la polygamie consécutive et s'adonner à une immoralité sans frein, du moment que des incroyants ont donné à ces actes le cachet de la légalité par ce qu'ils appellent le divorce. Mais lorsqu'il s'agit d'absorber un verre de ce liquide dont le Rédempteur a autorisé l'usage en s'en servant lui-même et en suppléant par sa volonté

créatrice à ce qui en manquait à Cana, la question change totalement d'aspect : ce n'est là, d'après la loi yankee, qu'un abus criant, un acte immoral indigne de la haute civilisation de notre XXe siècle. Il y a encore des Pharisiens, même en Amérique !

On m'avait donné à Montréal une petite bouteille de vin à prendre à mon dîner ; mais, poursuivi par le souvenir des représentations urgentes d'un de nos Pères au courant des mœurs officielles qui ont cours au sud de la frontière, je m'en étais défait en le buvant avant d'atteindre celle-ci. Je voulais par là éviter les désagréments qu'on m'avait prédits comme devant se produire infailliblement.

Arrivé là, le douanier remarqua la petite bouteille . . . vide. Évidemment glacé d'effroi à la pensée que je pourrais bien être assez peu respectueux de la sainteté transcendante de son pays pour y introduire le maudit liquide, il me demanda si je n'avais point de " liqueur " (!) à déclarer. Sur ma réponse affirmative, il voulut savoir où elle était.

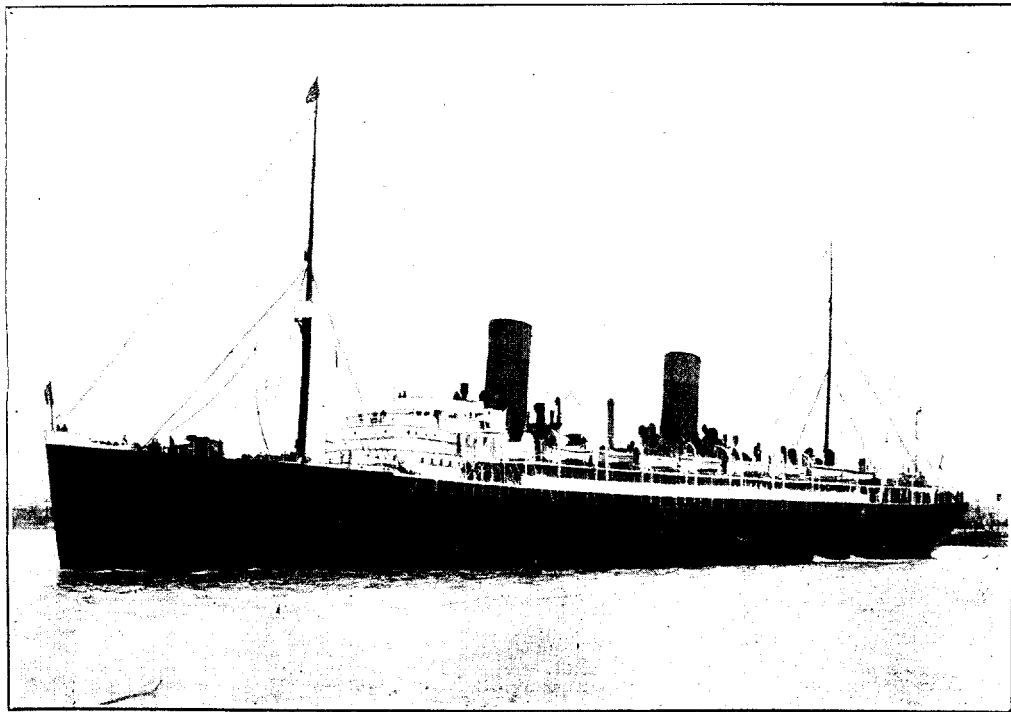
— Là ! fis-je en me mettant la main sur l'estomac.

Et j'ajoutai :

— Combien de droits dois-je payer pour cela ?

L'employé me jeta alors un regard dans lequel il aurait voulu mettre une indignation mêlée de mépris, et passa outre.

De New-York, que je connaissais déjà, je n'eus le temps que d'entrevoir les rues droites, sales et formant des pâtés de maisons réguliers comme les carreaux d'un damier. Rien de plus prosaïque, sans parler de ces horreurs



“ La SAVOIE ”

qu'on appelle les gratte-ciel, qui sont heureusement inconnus de la civilisation européenne, ni des lignes de chemins de fer aériens, dont une suffit à gâter l'aspect de la plus belle ville.

Après une course souterraine par le Métropolitain, j'émergeai tout près de l'église des Pères français du Saint-Sacrement, qui voulurent bien m'héberger pour la nuit ; après quoi je me rendis au port, non sans difficultés ni retards, car la circulation sur les rues est si copieuse, les foules y sont si pressées que les véhicules doivent à tout bout de champ s'arrêter, sur un signe des sergents de ville désireux de prévenir les accidents.

Donc ce matin-là je m'embarquais à bord de *La Savoie*, véritable palais flottant qui devait m'éloigner de l'Amérique et me déposer au pays natal en moins de huit jours. C'était le 7 juin, par conséquent juste au commencement des vacances de la plupart des grandes écoles américaines. C'est dire que, sur notre bateau bondé de voyageurs venant d'une foule de pays — congestion si forte que j'avais moi-même eu toutes les peines du monde à me procurer un billet — se trouvaient une quinzaine d'institutrices françaises, la plupart bonnes chrétiennes en dépit du milieu dans lequel elles vivaient, qui enseignaient leur langue maternelle dans les écoles, ou collèges, des États-Unis.

A côté d'elles nous avions dix religieuses de la congrégation des Sœurs de Kermaria, qui retournaient momentanément dans leur chère Bretagne, après une absence de seize ans. Je pus aussi jouir de la compagnie d'un bon prêtre du diocèse de Paris, professeur de langues

sémitiques à Philadelphie. Nous avions en outre des professeurs laïques d'universités, des avocats, des médecins, etc. Bref, la compagnie était des plus agréables —déparée seulement par les ridicules prétentions d'une Juive qui se pavanait comme si elle eût possédé le bateau, et un peu plus.

Ne l'aurait-elle pas été qu'on n'aurait que difficilement pu s'ennuyer à bord, vu que la Compagnie Transatlantique, ou la ligne française, comme l'appellent les Américains, est célèbre pour le soin qu'elle prend de rendre la traversée agréable à ses clients.

En effet, outre l'excellente table qui distingue ses bateaux, un bon orchestre nous donnait deux concerts par jour, nous pouvions jouir d'une représentation quotidienne d'un cinéma, dont une seule fut de caractère répréhensible, nous étions mis au courant des principaux événements du jour par une feuille imprimée à bord et publiant gratis, pour chacun des passagers, les radiogrammes reçus depuis la veille. Il y avait de plus un certain nombre de jeux dont l'un, le ping-pong, fut toujours des plus achalandés, en dépit de son caractère plutôt enfantin (1). Enfin une bibliothèque bilingue fournissait de la lecture à qui en voulait.

La mer, sans être absolument calme, se montra assez clémente. Ou plutôt ne serait-ce pas plus juste de dire que notre bon vieux paquebot sut affronter ses fureurs

(1) A propos de ce jeu exotique, je pourrais ajouter que deux jeunes Américaines, qui en furent les plus engouées, n'ajoutaient guère à leur beauté naturelle, d'ailleurs assez peu évidente, par le costume masculin dont elles se revêtaient pour s'y livrer.

sans trop s'en émouvoir ? Il n'y eut que peu de cas de mal de mer, lequel, comme d'habitude, m'épargna sans que j'eusse même à recourir à une mienne recette des plus simples, que j'ai constamment trouvée efficace contre ses attaques (1).

Nous eûmes donc la sainte messe tous les jours, le Dr Legrain et moi la disant à tour de rôle, excepté le premier dimanche où nous pûmes la célébrer tous les deux. Je dis alors la mienne, qui servit de grand'messe, à une heure avancée de la matinée, et, à la demande de certains Anglais, adressai même la parole dans leur langue. Détail caractéristique de la courtoisie française : l'orchestre du bateau joua alors les morceaux les plus religieux de son répertoire, pour ajouter encore à la piété des assistants.

Le 14 juin au soir, nous passions en vue des côtes de l'Angleterre sud-ouest, de beaucoup la plus agréable diversion dont nous ayons joui depuis notre départ de New-York, et le lendemain, à huit heures du matin, nous débarquions au Havre, heureux et gais comme des pinsons. C'était la patrie toujours chère que nous retrouvions, le pays de la plus haute civilisation chrétienne où nous rentrions, la terre toute parfumée de nos plus pré-

(1) Certains lecteurs désireux de faire quelque traversée me sauront peut-être gré de la donner ici. Se basant sur le fait que le mal de mer provient de la sensation du vide causée par les mouvements du bateau qui semble se dérober sous vos pieds, l'essentiel est de ne pas laisser cette sensation gagner les régions de l'estomac. Il suffit pour cela de se reposer la tête sur n'importe quoi, un lit, un canapé, ou même simplement les parois d'un appartement. Elle disparaît alors comme par enchantement, et avec elle tout danger de soulèvement du cœur.

cieux souvenirs d'enfance que nous revoyions. Quelle indicible faveur pour des gens sevrés comme moi depuis si longtemps de toute consolation au point de vue de la famille, des parents et des amis des jours d'antan ! Il n'y avait pas moins de vingt-huit ans que je n'avais passé la valeur d'une semaine au pays natal !

Dans ma seconde lettre, je me propose de donner quelques-unes des impressions que fit naître en moi, aux points de vue agricole, artistique, économique et autres, la connaissance que je renouai alors avec la France. J'y parlerai aussi du coucou et des coucous. Avis à qui de droit.

LETTRE II

LA CAMPAGNE FRANÇAISE

Laubrières (Mayenne), 1er juillet 1924.

O H ! papa, vois donc les belles cerises dans cet arbre. Comme je vais être heureuse en France, moi qui aime tant les cerises !

— Petite gourmande, regarde donc plutôt les hautes gerbes qui se dressent déjà dans ce champ.

— Ce doit être du seigle, je suppose ?

— Sans doute. Et cette délicieuse vallée normande, comme c'est frais ! Et cette allée, comme les arbres en sont bien alignés !

— Oh ! ces Français, ils sont artistes jusque dans leurs plus petites campagnes. Vois donc ces originales maisons avec leurs formes bizarres.

Ainsi devisaient, dans le train qui nous emportait

du Havre à Paris, après un ennuyeux arrêt dans la campagne de la première ville, les membres d'une famille américaine casés dans le même compartiment que moi. Après celles qui se rapportaient à l'exiguïté des wagons et aux humbles proportions des locomotives, c'étaient les premières impressions qu'échangeaient, à leur entrée en France, ces gens éminemment utilitaires comme le sont tous leurs nationaux.

Mais n'allons pas trop vite.

S'il faut en juger par son nom, le Havre est le port par excellence (le havre des havres) de la France. Ainsi que chacun le sait, il se trouve juste à l'embouchure de la Seine, dont l'eau douce lui donne une importance incomparable. C'est une ville qui n'a pas mal grandi dans ces derniers temps, au point qu'elle a atteint le chiffre de 136,000 habitants, dont plus de 20,000 sont bretons, m'assure-t-on, malgré sa situation en pleine Normandie. Cela s'explique par le fait assez connu que les meilleurs marins de la France, ceux de ses gens qui naviguent le plus sont les Bretons. Ils s'intéressent instinctivement à tout ce qui touche à la mer, où ils se trouvent bien, tandis qu'en dépit de la longue côte française donnant sur l'Atlantique et sur la Méditerranée, notre marine marchande ne se recrute guère que dans nos ports d'extrême nord-ouest.

Le Havre est partiellement bâti en amphithéâtre, et son port a cela d'avantageux que l'on sort de plein pied des bateaux qui y abordent, au lieu d'avoir recours aux services d'un ennuyeux transbordeur, comme cela se pratique en plusieurs autres places. On dit que la ville

fait un grand commerce de coton et autres produits étrangers. Elle a aussi des manufactures de papier, d'huile, etc. C'est la patrie de Bernardin de Saint-Pierre et du poète Casimir Delavigne.

Dans une précédente lettre j'ai dit que, juste quinze jours auparavant, les feuilles ne faisaient encore que d'éclore sur les arbres de l'Ouest canadien, tandis que les pommiers de Montréal étaient en fleurs. Ici nous nous trouvions en face d'une bien autre végétation : les feuilles des arbres étaient déjà vieilles, les pommiers chargés de fruits de bonne grosseur, et, le 17 juin, je devais manger des pommes de terre nouvelles — appelées ici pataches (1). On devait même, à l'occasion de la Fête-Dieu, se plaindre de la rareté des fleurs d'ornement, dont beaucoup étaient déjà fanées par suite de la saison avancée ! Et pourtant, Dieu sait s'il y en avait encore partout : blanches pâquerettes et camomilles immaculées, coquelicots écarlates, innombrables théories de digitales, marguerites or et pâle violet, ainsi que roses de toutes les couleurs, comme j'allais le voir à la procession du Saint-Sacrement.

La place où tendaient mes premiers pas était Laubrières, dans le sud-ouest de la Mayenne, patrie des anciens Chouans, soldats champêtres guerroyant contre les excès de la Révolution, auxquels on a depuis fait une réputation si imméritée, et pays d'origine de plusieurs familles canadiennes. C'est une humble bourgade entourée de paroisses guère plus importantes, que je ne

(1) Cf. les "patates" des Canadiens-français.

connaissais encore que de nom et que je vis pour la première fois le 17 juin dernier. On peut comparer la campagne où elle se cache au fameux Bocage vendéen.

Mais n'anticipons pas.

On ne saurait concevoir de pays plus frais et de végétation plus luxuriante : petits champs couverts de blé qui s'élève à hauteur d'homme et commence à jaunir longtemps avant le 1er juillet, tandis que les multiples rangées de pommiers et de poiriers à cidre qui s'y échelonnent, jointes à ses haies vives plantées d'arbres de toute espèce, chênes majestueux, châtaigniers aux longues feuilles, tilleuls et cerisiers chargés de fruits, contribuent à donner de loin l'impression d'un parc aux délicieux ombrages.

J'ai parlé de blé. Nous sommes fiers, dans l'Ouest canadien, de celui que produisent nos immenses plaines ; et pourtant on ne saurait le mettre en ligne de compte avec celui du pays que j'habite en ce moment. On a voulu, paraît-il, acclimater ici celui du Manitoba ; mais il n'a guère réussi, et, jusqu'à avis contraire, on lui préfère celui qu'ont semé les aïeux.

Et le foin donc ! Je n'en ai jamais vu, en Amérique et dans le même espace, la moitié de ce qu'on en a fauché dans un certain pré d'ici. C'est tout simplement phénoménal, et je n'ose m'aventurer à produire des chiffres ; on ne me croirait point. Après cela, quoi d'étonnant que le Français soit casanier, et que l'habitant de cette contrée favorisée de la nature n'émigre jamais (1) !

(1) Il n'est que juste d'ajouter qu'en France on ne ménage ni sa peine

Le fait est que par ici le cultivateur est presque uniformément à l'aise — trop même en certains cas pour sa santé spirituelle. Et pourtant il n'a ni auto dans sa remise, ni téléphone dans sa maison. Ce n'est pas lui qui se paierait pareil luxe sans avoir un bon dépôt à la banque ! Instinctivement, mon esprit traverse les mers, et tombe sur ces imprévoyants fermiers qui devraient être riches et qui, sans même s'en rendre compte, ne vivent que du bien d'autrui. De fait, n'ai-je pas vu dans l'Ouest canadien des cultivateurs qui allaient jusqu'à se glorifier de leurs dettes ! De fortes dettes, n'ont-ils pas craint de dire en ma présence, supposent un grand crédit et prouvent que les créanciers ont confiance en vous. Que désirer de mieux ? On ne donne point de crédit aux gueux.

Pendant ce temps, on se balade au village au lieu de travailler sur sa terre ; on engage à grands frais des ouvriers qui feront tant bien que mal la tâche qui leur est confiée, mais qu'il faudra payer argent comptant. N'est-on pas propriétaire ? N'a-t-on pas du crédit ? Et c'est ainsi qu'une ferme se mange par pure fainéantise et imprévoyance crasse. Les fonds venant à manquer, ce qui ne peut qu'arriver vite, on emprunte pour se tirer d'affaire ; on emprunte encore pour payer les intérêts de ses dettes ; on emprunte toujours pour subvenir aux besoins quotidiens auxquels on ne peut plus faire face autrement, et à la fin on s'étonne que les créanciers non seulement ne veulent plus rien avancer, mais finissent

ni l'engrais. Au Canada, le fermier a de nombreux loisirs en hiver ; en France, il ne reste jamais désœuvré.

par s'emparer d'une propriété qui aurait dû faire vivre grassement le bon à rien qui a si sottement mis toute sa confiance en son crédit.

C'est ainsi qu'on doit, bien à contrecœur, se défaire de ces luxueuses inutilités qui ont déjà tant coûté. On doit se résigner à vendre, probablement à perte, cette auto dont on était si fier et qui nous avait promené lorsque nous aurions dû travailler, ce phonographe ou graphophone qui a égayé tant de soirées coûteuses, en attendant qu'on offre en vente ces superbes machines agricoles, souvent au-dessus de nos moyens, qui ne demandaient qu'à nous aider à réussir.

En France, beaucoup ont des milliers de francs de rente, qui se contentent pour leurs communications ordinaires des rustiques véhicules à deux roues propres au pays. Depuis deux semaines que j'y suis, je n'ai pas vu une seule voiture à quatre roues. Les Américains pourraient donc venir par ici, tout comme ils courent Québec, pour se pâmer d'admiration devant ces prétendues "calèches" (1) qui deviennent de plus en plus rares dans la ville canadienne, mais sont d'un usage universel dans les départements de l'Ouest français. Et puis, avant d'acheter quelque chose par ici, on se demande — ce qui fera rire de pitié plus d'un Canadien — si l'on a bien le moyen de le payer, si cet objet ou cette commodité sied réellement et n'est pas au-dessus de sa condition. Ce n'est certes pas ici qu'on va s'enthousiasmer d'une nouveauté au point de l'acquérir par simple dé-

(1) Nom que leur donne dans le Canada français, et particulièrement à Québec, sa capitale.

mangeaison de briller. C'est plutôt le contraire ; on aimerait peut-être avoir telle ou telle chose, mais les voisins ne l'ont point. Que dirait-on si l'on avait la présomption de se la procurer le premier ?

Ce conservatisme, non moins que d'autres points sociologiques de la vie française, donne à celle-ci comme une teinte d'arriéré qui rappelle un autre âge. Ici, on commence officiellement à compter les heures de la journée par cycles de vingt-quatre, après que ce système a été en Amérique abandonné comme peu pratique, malgré un essai de trente-cinq ans. Les bicyclettes sont encore aussi populaires en France qu'elles l'étaient il y a quarante ans au Canada, avant d'y être remplacées par les automobiles. Il y a bien quelques lignes de téléphones à la campagne, mais elles n'ont guère que des stations publiques : une par commune en général. Quant à la radiographie, non seulement les bonnes gens de la campagne n'en connaissent pas le premier mot, mais bien des années se passeront probablement avant que cette merveilleuse invention ne soit utilisée pour fins pratiques.

Par ailleurs, les machines américaines destinées au cultivateur se sont plus ou moins acclimatées sur le sol de France. On y voit, dans les fermes et sur les marchés des villes, des faucheuses et des moissonneuses, souvent plus petites que celles en usage dans le Nouveau-Monde, à cause, sans doute, de l'exiguïté des champs et de leur encombrement par quantités d'arbres fruitiers, tandis qu'à la maison du fermier on entend le ronronnement des séparateurs Laval ou autres, ainsi que le tic-tac

monotone des machines à coudre, généralement de marque Singer, dont le nom est souvent prononcé comme le verbe écrit avec les mêmes lettres — les plus prétentieux seulement faisant sonner l'r final.

Sur la rue circulent des automobiles ou camions Ford, ou d'autres marques américaines, à côté de véhicules similaires de manufacture française. D'aucuns parmi ces derniers sont tout petits, sans pourtant être les moins tapageurs. En ce qui est des bureaux d'affaires, les machines à écrire dont on se sert sont presque exclusivement importées d'Amérique.

Il ne faudrait pourtant pas s'imaginer que la France est mal partagée, je ne dis pas au point de vue des voies de communication, puisqu'il est admis qu'elle possède les plus belles routes du monde, mais en ce qui est des moyens de communications modernes. En outre de ses nombreux chemins de fer, elle a, en effet, ses moindres voies à vapeur départementales, dont plus ample mention sera faite en temps et lieu, sans compter des autobus qui sillonnent les routes dépourvues de rails, et desservent régulièrement certaines places de la campagne.

Quant aux modes qui, par contre, passent d'ordinaire pour avoir leur origine à Paris, je dois avouer qu'elles sont en France moins outrées qu'au Nouveau-Monde. Il faut aller sur ce continent, et particulièrement dans les petits villages du Canada, sans en excepter Lebrét, pour trouver des nudités vraiment choquantes : des filles ou des femmes apparemment sans vergogne, un décolletage d'autant plus provoquant, et subjectivement peu profitable, qu'il entraîne souvent une exhibition d'os

à peine voilés par une peau qui est loin d'être blanche. La Française a le sens esthétique trop développé pour se permettre pareils excès. Sous ce rapport, on peut dire que Paris ouvre la marche, marque le pas, que l'Amérique ne tarde pas à emboîter, puis à accélérer d'une manière qui dépasse toutes les bornes.

A propos de Paris, on pourrait croire que dans la paisible campagne de Laubrières, nous en soyons bien loin de toutes les manières. Que dirait-on si j'affirmais, au contraire, que deux des principales notabilités de cette ville la considèrent comme leur lieu de retraite tout marqué d'avance dans les moments de fatigue et de surmenage? La sœur du P. Janvier, le grand Dominicain qui, pendant vingt-deux ans, a tenu les foules de la capitale suspendues à ses lèvres dans la chaire de Notre-Dame, est mariée au maire de Gastines, tout à côté. Cette circonstance le porte à faire mainte visite à notre voisinage immédiat, sinon à notre paroisse, ce qui est à peu près la même chose. Le célèbre prédicateur doit encore venir prochainement baptiser l'enfant de sa sœur (1).

Plus proche encore, et à quelques centaines de mètres seulement de notre humble église, s'élève le château de M. Adrien Rébillard qui, dans sa jeunesse assez peu studieuse, assurent les indiscrets, dut avoir recours aux services spéciaux d'un précepteur particulier, l'abbé

(1) Il vint en effet, fit le baptême et prêcha dans l'église de Laubrières un sermon qui fut, paraît-il, apprécié de tout le monde pour la simplicité de sa diction. Mais j'étais parti, et je n'ai jamais pu rencontrer ce fameux prédicateur.

Dubois. Cet abbé, devenu cardinal archevêque de Paris, aime à s'exquiver, quand il peut, du monde des affaires, pour échapper momentanément aux soucis de sa vie quotidienne. Sa retraite est alors toute trouvée d'avance : le château de M. Adrien, aujourd'hui excellent chrétien et, qui plus est, père d'une superbe famille de huit enfants.

Mais je m'aperçois que les proportions inattendues de la présente vont m'empêcher d'y donner asile à tous les renseignements déjà annoncés sur l'état économique et religieux de la France actuelle. Il ne m'en faut pas moins tenir ma promesse en ce qui est du sujet assez original dont l'énoncé terminait ma dernière lettre. Je m'y reprendrai plus tard.

On comprend que, avec tant d'arbres, d'arbustes et d'arbrisseaux, le Bocage français soit un véritable paradis pour la gent emplumée. Aussi ce ne sont, à journées entières, que le gazouillement de mille petits oiseaux, le pépiement de moineaux peu honnêtes, le ramage de pinsons et de chardonnerets à la voix enchanteresse, mais surtout le roucoulement du pigeon, le gémissement de la tourterelle, le refrain moqueur du merle et, le soir et le matin, la gaie chanson et les interminables trilles du rossignol — du vrai rossignol, non pas de sa contrefaçon d'Amérique.

Un autre oiseau français, celui-là parfaitement unique dans ses mœurs et son chant, comme il est inconnu du Nouveau-Monde, est le mystérieux coucou, dont le cri étrange fait surgir à l'esprit de qui ne l'a pas entendu depuis cinquante ans, comme c'était mon cas en arrivant

ici, toute une profusion de prés fleuris et de champs clos de haies verdoyantes, avec le souvenir de l'air embaumé propre à la belle saison et des plus heureuses années de l'enfance.

— Vous venez un peu tard pour en jouir, me dit-on lorsque je mis le pied sur le territoire de cette paroisse.

Monsieur le coucou a, en effet, des goûts retirés et des dispositions exclusivistes. D'abord, on ne le voit jamais ; ensuite la saison de son chant est très courte. Il commence à se faire entendre vers la mi-avril, est à son apogée comme chanter — si l'on peut lui décerner ce titre — en mai, puis se tait jusqu'à l'année suivante peu après la mi-juin, " quand il entend affiler les faux dans les prés ", disent les bonnes gens du pays, qui croient sérieusement qu'il a peur d'en devenir victime.

On connaît ses mœurs. Trop paresseux pour se construire un nid, il se sert sans scrupule de celui des autres, où il dépose ses deux œufs, quelquefois en les y portant avec son bec. La propriétaire légitime n'y prend garde ; mais les petits coucous une fois éclos s'y trouvent plutôt à l'étroit, d'autant plus que leur engeance est faite de sujets assez gros. Manœuvrant alors des ailes et du bec, ils ne tardent pas à évincer du logis qu'ont volé leurs parents les oiselets qui seuls y ont droit, et les en font tomber, bien que pareille éviction soit pour ceux-ci un arrêt de mort certaine.

Si le coucou est inconnu des champs du Canada, peut-on pour cela affirmer que ce pays ne connaît point les coucous, surtout dans sa partie occidentale ? N'y en a-t-

il point qui n'ont aucun scrupule de s'approprier le nid que d'autres ont peiné à se bâtir (1) ? *Intelligenti pauca.*

Je connais d'avance la réponse que plusieurs feront à ma question. Inutile d'ajouter qu'elle ne saurait être négative.

(1) Pour ceux qui ne sont point au courant des choses de l'Ouest canadien, il peut être bon d'avertir que ces allusions ont trait à une certaine classe de nouveaux venus qui recherchent, et finissent souvent par obtenir, des places de tout premier choix que des Français, ou des Canadiens-français, ont longtemps peiné à établir et à rendre prospères.

LETTRE III

CONDITIONS FINANCIÈRES ET RELIGIEUSES

Laubrières (Mayenne), 14 juillet 1924.

AUX yeux de plusieurs lecteurs de la *Liberté*, ma dernière lettre a pu paraître d'un bucolique achevé, et ceux qui s'occupent de politique ou de questions religieuses, plutôt que d'agriculture, n'ont peut-être vu dans ses lignes qu'une courte récréation. Et pourtant, si riche et si originale est la campagne que j'habite depuis plus de trois semaines, et que je dois quitter dans une dizaine de jours pour commencer une série de voyages au travers d'une partie de l'Europe, que j'ai omis d'en mentionner des particularités dignes de remarque. En effet, je n'ai encore rien dit des ajoncs et des genêts aux célèbres fleurs d'or qui peuplent beaucoup de ses haies, et du lierre, image de la faiblesse confiante, qui se cram-

ponne au tronc du chêne, lequel personnifie la force, ajoutant encore dans l'esprit du spectateur à l'âge qu'accuse déjà sa puissante ramure. A ces caractéristiques de cette riche campagne, je pourrais accoler le gui sacré des anciens druides, qui a survécu à des centaines de siècles et s'accroche toujours aux branches du même arbre, et d'autres, comme un parasite dont il est difficile de voir l'utilité économique (1).

C'est un vampire qui suce le sang de sa victime, un convive qui déguste un mets qu'on ne lui a point offert, en un mot, une excroissance végétale qui vit d'une sève qui ne lui appartient point.

N'aurais-je pas pu aussi dire un mot en passant de cet humble habitant des haies du Bocage manceau que les savants appellent le lampyre, et qui est communément connu sous le nom de ver luisant ? Vous cheminez de nuit le long des belles routes françaises ; tout à coup, dans les profondeurs du sombre feuillage, un point lumineux, immobile et plus brillant que le plus pur diamant, frappe vos regards ; c'est l'humble ver luisant, dont la tête, d'aspect repoussant pendant le jour, semble se charger de nuit d'une phosphorescence éblouissante.

Mais trêve d'admiration, *paulo majora canamus*.

(1) Il faut pourtant ajouter que, dans ces dernières décades d'années, le Gouvernement a fait, pour le détruire, des efforts qui ne sont pas restés sans résultats. Et j'ajouterai que, pour quiconque apprécie l'original et vit plus ou moins dans l'antiquité, sa disparition sera réellement regrettée. Au temps de mon enfance, une touffe de ce parasite suspendue au-dessus d'une porte extérieure était l'annonce formelle que la maison était un café et une invitation à entrer ! La poésie s'en va, et tout devient prosaïque !

D'aucuns ont dû être surpris d'apprendre la situation exceptionnellement satisfaisante du fermier français d'après guerre, alors que celle des cultivateurs de l'Ouest canadien laisse tant à désirer cette année. Cela vient de l'incertitude, sinon des soubresauts, du change qui a quadruplé le prix des produits de la ferme française, mais dont la différence entre le cours normal et le cours actuel en Amérique ne suffirait pas pour permettre d'exporter avec profit ces mêmes produits en Europe.

Il peut paraître paradoxal d'affirmer que le premier soin d'un Français qui retourne aujourd'hui dans son pays est de faire connaissance avec les différentes pièces de monnaie qui y ont cours. Ce fut pourtant mon cas en abordant au Havre, et la raison en est facile à saisir. Depuis la Grande Guerre, il n'y a plus en France ni or ni argent en circulation : rien que du papier ou des jetons en bronze d'aluminium. Les vraies valeurs monétaires sont, paraît-il, concentrées à la Banque de France, ou chez des particuliers qui en gardent des dépôts clandestins, auxquels ils font passer la frontière pour en majorer le rapport quand ils peuvent le faire sans danger d'amende et de confiscation.

On ne se fait pas une idée de la quantité de bon argent monnayé, d'or et d'argent, qui est ainsi retenu chez des particuliers sans aucun avantage, et dont ils ne consentiront jamais à se défaire, vu qu'il ne leur rapporterait pas davantage que les pièces ou les billets actuels, qui valent presque quatre fois moins.

Les billets sont de cinq, dix, vingt, cinquante, cent, cinq cents et mille francs ; les jetons sont des " bons "

pour cinquante centimes (dix sous), un franc et deux francs respectivement, auxquels s'ajoutent des pièces de monnaie authentiques en aluminium, aujourd'hui percées au centre pour éviter de les confondre avec les jetons de même grandeur. Ces pièces de monnaie représentent des valeurs de cinq, dix et vingt-cinq centimes, soit un, deux et cinq sous.

Chacun sait que la principale cause de la dépréciation du franc sur le marché mondial consiste dans le fait que billets et jetons émis depuis la guerre correspondent non pas à de l'or ou à de l'argent encaissé en quantité égale dans les banques, mais à l'or que les Allemands se sont engagés à verser aux Français pour réparer les régions qu'ils ont dévastées. La valeur de la nouvelle monnaie dépend donc en grande partie de l'exécution ou de la violation de ces promesses. Étant donné le passé, il faut avouer que l'avenir immédiat de la France n'est guère brillant au point de vue financier.

Ce qui n'empêche pas que si tout y est aujourd'hui très cher, l'argent légal y est proportionnellement commun. Il y a donc compensation, et il ne faut prendre qu'avec un gain de sel les jérémiades des grognards qui ne se lassent point de se plaindre de la cherté de la vie dans ce pays.

Et la situation religieuse, qu'en faut-il penser ? On comprendra que n'étant point encore sorti de l'Ouest, je ne pourrais donner à cette question que la réponse qui convient à l'Ouest. Tout n'y est pas parfait, bien s'en faut ; l'aisance même dont jouissent les paysans leur est préjudiciable en ce qui est de la sobriété, et je

dois avouer que la natalité y décline d'une manière d'autant plus alarmante qu'on ne paraît pas se rendre compte des conséquences ultimes de cet état de choses dans le peuple, ou même parmi ceux qui forment la classe dirigeante.

— Pourquoi gaspiller l'argent des contribuables en donnant des primes aux familles nombreuses ? n'a-t-on pas craint de dire en ma présence, tandis qu'un curé m'assurait que ces primes n'avaient pas l'effet voulu, vu que " aujourd'hui tout le monde est riche " . . .

Dieu sait pourtant si la France a besoin d'un repeuplement copieux ! La dernière guerre lui a fait au sein une saignée dont elle sera longtemps, très longtemps à se remettre. Pour s'en convaincre, rien de mieux que de visiter les petites localités comme celle-ci et d'inspecter leur monument de guerre respectif — car chacune d'elles a le sien — avec les noms de leurs disparus au cours du grand conflit mondial. Laubrières n'a que 422 habitants ; les Allemands ne lui ravirent pourtant pas moins de 19 de ses fils, tandis qu'Oisseau, centre de 1846 âmes où je passai les années de mon enfance, n'en perdit de ce chef pas moins de 81.

Mais, pour en revenir à l'état religieux de la France, il faut admettre que le chrétien n'est point affligé dans la Mayenne par la profanation du dimanche qui s'étale encore, bien que plus discrètement, je crois, qu'autrefois, dans les départements de la Basse Normandie. Ici les offices de l'Église sont bien suivis les dimanches et jours de fête. J'ai même noté un arrangement des plus édifiants, qui témoigne d'autant plus d'un véritable sens des

devoirs d'un catholique qu'il contraste avec cette rivalité de clocher qu'on remarque trop souvent au Canada. A une demi-lieue de Laubrières se trouve une paroisse encore plus petite appelée Gastines. Pour qu'absolument personne ne manque la messe le dimanche, et que ceux qui gardent la maison en l'absence des premiers partis puissent à leur tour s'acquitter de ce devoir essentiel, la messe se dit ici un dimanche à six heures et demie et à dix heures à Gastines, tandis que le dimanche suivant c'est le contraire, Laubrières ayant sa messe à dix heures et Gastines à six heures et demie.

S' imagine-t-on, par exemple, les bonnes gens de Letellier, Manitoba, s'éloignant de leur village à six heures du matin pour aller assister à la messe à Saint-Joseph, afin que les autres de la même maisonnée puissent avoir leur messe chez eux? C'est pourtant ce qui se fait ici tous les dimanches. On quitte les abords de l'église, où les offices doivent se faire quatre heures plus tard, pour aller entendre la messe au village de la paroisse voisine.

Comme il est réconfortant de voir, chaque dimanche et jour de fête, ces foules interminables défilér, l'air sérieux sinon pieux, sur tous les chemins de la commune, pour se rendre à l'église ou en revenir, généralement à pied et le paroissien à la main ! Beau temps mauvais temps, l'affluence est à peu près la même, parce qu'on remplit par sa démarche un devoir qui oblige sous peine de faute grave. Je n'ai vu de semblable dans l'Ouest canadien qu'à l'ancienne paroisse de Notre-Dame d'Auvergne, juste comme Ponteix se fondait.

J'ajouterai même qu'il y a dans ce pays plus que le sentiment du devoir religieux ; on y remarque aussi une véritable piété, bien qu'elle ne porte point encore à la réception fréquente des sacrements, excepté en des cas assez rares. C'est une piété populaire et naïve, dont je ne citerai qu'un exemple.

A une bonne demi-lieue d'ici, dans une solitude complète, se dresse, au bout d'une allée formée par une double haie, un châtaigner de dix pieds de diamètre, dont le tronc, enserré de lierre comme d'habitude, et deux fois visité par le feu du ciel, est à sa base partiellement évidé par ces visites autant que par l'âge. Contre ce qui en reste, s'élèvent des statues de bonne grandeur de Notre-Dame de Pontmain, de Notre-Dame de Lourdes et de Notre-Dame de la Salette, avec des inscriptions caractéristiques des apparitions que ces statues commémorent, tandis que la cavité de l'arbre, comme tapissée d'invocations à la Vierge, est remplie d'innombrables madones, auxquelles s'ajoute le portrait de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus — où ne la retrouve-t-on pas, cette charmante petite sainte ?

Il n'y a pas jusqu'aux rejetons du châtaigner qui ne soient eux-mêmes chargés de semblables statuettes, dont le nombre était hier de quatre-vingt-sept en tout ; d'où le nom de " Châtaigner aux Saintes " que porte dans le pays ce sanctuaire rustique.

Je n'ai pas le temps d'entamer la question des origines de cette dévotion populaire et toute spontanée, puisque l'Église, même locale, est supposée ne pas la connaître. Qu'il me suffise de dire que, des trois ex-voto qui déco-

rent l'arbre " aux statues " (comme la villa *ad statuas* de Chromatius), l'un, en marbre, remercie la Sainte Vierge d'une grâce obtenue en 1880. Pendant la Grande Guerre, le locataire du terrain où il se trouve avait cinq fils au front. Chaque matin, il s'y rendit régulièrement pour prier à leur intention, et, chose presque miraculeuse, ils revinrent tous sans une égratignure.

Depuis, le Châtaigner aux Saintes reçoit des pèlerinages privés qui valent en piété et en ferveur la plupart de ces pèlerinages publics d'Amérique, qui ressemblent parfois à des parties de plaisir.

Une autre forme de dévotion, plus liturgique sinon plus éclairée, se produit tous les ans à l'occasion de la Fête-Dieu, dont la procession dans ce pays se déroule deux dimanches de suite au travers des villages. C'est là qu'on peut admirer la patiente industrie et l'artistique ingénuité caractéristiques du " Français de France " (1). Je ne pouvais, en portant le Saint-Sacrement suivi du maire, l'un des trois châtelains de la paroisse, et des huit membres de son Conseil, m'empêcher de penser à nos Canadiens de l'Ouest, et de regretter qu'ils ne fussent pas là pour admirer avec moi la peine vraiment filiale qu'on prend ici pour faire honneur au Dieu de l'Eucharistie.

La localité étant petite, il n'y avait que quatre reposoirs, dont la préparation demande parfois des semaines, pas des jours, d'un travail assidu. Mais qui dira le goût et la patience surhumaine qui avaient présidé à la

(1) C'est ainsi qu'on appelle au Canada ceux qui ne s'y trouvent pas depuis des générations.

formation, avec des fleurs de différentes couleurs, des nombreux dessins qui émaillaient le parcours de la procession : drapeaux français et pontificaux, ostensoirs d'or, ciboires et calices, emblèmes religieux et ornements multicolores — le tout, je le répète, avec de simples fleurs plaquées une à une sur le chemin qu'on humecte d'eau pour les faire tenir en place ? Entre deux reposoirs, se déroulait même par terre, autour d'un Cœur facile à reconnaître, l'inscription, toute en pâquerettes : Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous.

Le Saint-Sacrement passe par-dessus cette ornementation florale, et ceux qui ont peiné pour l'élaborer s'en trouvent fort honorés.

La cueillette des fleurs qui servent à ces merveilles est l'œuvre des enfants, et rien de charmant comme de rencontrer, la veille de chacune des processions, garçons et filles, les dernières surtout, chargés de paniers au contenu souvent multicolore dont ils vont disposer au village. On se dispute leurs services, et tout ce petit monde acquiert momentanément une importance dont il n'est pas coutumier. Il est fier aussi de travailler pour " le Bon Dieu ", tout en se procurant quelques sous, ce qui est chez lui d'autant plus méritoire que le samedi n'est point, comme au Canada, libre de toute classe — le jour de congé hebdomadaire étant le jeudi en France.

Là, comme partout ailleurs, la grande question au point de vue religieux, celle autour de laquelle s'ameutent toutes les passions sectaires et se concentrent tous les dévouements, est celle de l'éducation, à laquelle il convient d'ajouter, depuis la Séparation, le problème du

soutien financier du clergé. Ce dernier est résolu par des quêtes à domicile, dont le produit est envoyé à l'évêché, qui en fait la répartition équitable entre les différents curés et vicaires. Rien que dans le diocèse de Laval, pas moins de cent vingt-deux de ces derniers manquent du fait de la guerre. C'est bien triste, mais l'on n'est pas sans espoir pour l'avenir.

En ce qui est des écoles, cette question comporte en France une injustice criante, à laquelle le ministère Poincaré aurait dû remédier, comme il en fut maintes fois prié. Le souvenir de son insouciance à ce sujet contribue aujourd'hui à amoindrir la peine que causa sa chute parmi les vrais patriotes (1). A côté d'écoles officielles, souvent à peu près vides, il y a des écoles libres bien achalandées soutenues par des contributions volontaires, dont les maîtres sont payés à peine la moitié des salaires que reçoivent les instituteurs du gouvernement.

C'est ainsi qu'à Laubrières il y a une école publique avec quatre enfants, instruits par une personne dont les gages sont de 7,000 francs, tandis que deux autres écoles groupent une cinquantaine de garçons et de filles, sous un maître et des maîtresses payés quelque chose comme 3,000 pour chaque école.

Ne pas oublier que cette modeste rétribution résulte des contributions privées de gens qui ont déjà payé leurs impôts scolaires pour une institution dont ils ne peuvent

(1) Cette remarque avertira indirectement le lecteur que la lettre qui la contient fut écrite peu après l'avènement du ministère Hériot au pouvoir. Les premières épreuves m'en arrivent juste comme on apprend sa chute !

profiter. C'est là ce que la République des Loges considère une loyale application de sa fameuse devise : Liberté, égalité, fraternité !

C'est un sujet trop important pour être traité en quelques alinéas. J'aurai peut-être l'occasion d'y revenir.

LETTRE IV

PONTMAIN

Pontmain, 28 juillet 1924.

JE crayonnai dans ma dernière lettre les grands traits d'un pèlerinage d'origine absolument populaire et de caractère rien moins que liturgique. Ayant commencé ma série de courses au travers de la France et ailleurs, je me suis trouvé amené par les circonstances à prendre part, ces jours derniers, à l'une de ces manifestations de la foi française qui ont reçu toutes les approbations de l'autorité religieuse — ce qui ne peut étonner, si l'on considère que son berceau fut dans le ciel même. La plupart des lecteurs connaissent de nom La Salette, et il n'en est aucun qui n'ait entendu parler de Lourdes ; peut-on en dire autant de Pontmain ? Parce que la ré-

ponse doit être négative, je me vois obligé d'entrer dans quelques détails.

Avant de les fournir, quelques mots qui montreront, au seuil de mes pérégrinations, que les contretemps sont assez souvent l'apanage du voyageur ne seront peut-être pas de trop.

J'attendais depuis assez longtemps à Laval le grand train qui devait me mener à Vitré, où j'allais fourcher vers le nord pour me rendre à Fougères et de là à Pontmain. Rien ne venait, et pourtant les trains sont bien réguliers en France. Il était trois heures de l'après-midi, et l'express était dû depuis une heure et quelques minutes. Comme on ne connaît point en Europe cet utile tableau noir des gares canadiennes qui enregistre les mouvements des convois ferroviaires, chacun se perdait en conjectures sur la cause du retard du nôtre. M'approchant donc d'un employé fort galonné, je m'enhardis à lui dire malgré son air solennel :

— Et le train de Vitré, quand donc va-t-il nous arriver ?

— Pas aujourd'hui.

— Comment, mais je dois le prendre.

— Vous allez être obligé d'en prendre un autre, vu qu'il a déraillé non loin du Mans.

Un mal mêlé d'un bien. Ne valait-il pas mieux, en effet, se trouver loin de l'accident que d'en avoir été soi-même victime ? Nous retombons donc sur un local formé sur place, qui nous fait arriver à Vitré longtemps après que le train du nord en est parti.

Que faire ? Accompagné d'un de ces abbés cosmopolites qui ne semblent attachés à aucun diocèse, mais les

connaissent tous (dans le cas présent, mon compagnon avait même été jusqu'au Canada !), je me dirige vers le bureau de poste, qui est en même temps la station du télégraphe, d'où j'envoie une dépêche annonçant mon retard involontaire au supérieur de Pontmain, qui m'a probablement déjà envoyé chercher à Louvigné. Puis, après avoir longtemps bayé aux corneilles, je pars enfin pour Fougères, ville juste sur les confins de la Bretagne qui a été le berceau de plusieurs de mes amis du Manitoba.

C'est, paraît-il, une ville ouvrière, ce qui, de nos jours, est à peu près synonyme de centre socialiste. Je ne tarde pas à m'apercevoir que cette place fait exception à la règle ; c'est une ville où la religion et l'éducation chrétienne fleurissent, comme l'attestent ses belles églises et la spacieuse bâtisse qui m'intrigue un moment, après mon arrivée au presbytère de Bon-Abri. C'est une école paroissiale ni plus ni moins, quelque chose de si vaste dans sa sévère simplicité que je n'en ai jamais vu qui en approche. La France a donc encore des enfants pour remplir pareils bâtiments ? Ne pas oublier que nous sommes ici en Bretagne et sur les confins du Maine, où la foi est encore vive, une foi qui, on le voit, se trahit par des œuvres.

Il est près de huit heures du soir. C'est dire qu'il me faut y coucher, pour la quitter de bonne heure le lendemain matin. Heureusement que cet accident n'a pu épuiser la patience et l'obligeance du bon P. Grenier, qui a eu la charité de m'envoyer chercher une seconde fois, et bientôt je revois, perçant et dominant la feuillée

du bocage de Pontmain, les flèches de sa basilique qui commémore le grand événement de 1871.

C'était au commencement de cette année terrible, alors que la France gémissait sous la botte du Prussien vainqueur. Les troupes ennemies avaient commencé à envahir le département de la Mayenne, et, d'après les cahiers de l'état-major allemand eux-mêmes, devaient entrer à Laval le soir du 17 janvier. Or, dans la nuit même qui suivit cette date, un ordre formel et aussi incompréhensible qu'inattendu, empêcha le général Schmidt d'attaquer cette place, d'ailleurs sans défense. Il s'en était retiré, et, dès le lendemain, son armée avait rétrogradé de vingt kilomètres. Qu'était-il donc arrivé ?

Juste dans l'angle nord-ouest du département dont cette ville est le chef-lieu, un prodige avait rendu l'espoir à la France agonisante et rempli de joie des cœurs qui ne connaissaient plus que la crainte et l'effroi. C'était dans un pauvre bourg de campagne, et les premiers bénéficiaires en étaient, comme d'habitude, les humbles de la terre, de simples enfants innocents de tout raffinement mondain.

Devant relater le plus brièvement possible ce merveilleux événement si peu connu en Amérique, je crois ne pouvoir mieux faire que de copier le récit qu'on en lit aujourd'hui sur les murs mêmes du modeste bâtiment d'où ses péripéties furent suivies, avec l'attention du naufragé qui scruté les mouvements de la planche qui le sépare de l'abîme.

Voici donc, mot pour mot, la longue inscription peinte sur les parois des murs d'une grange, couverte en chaume,

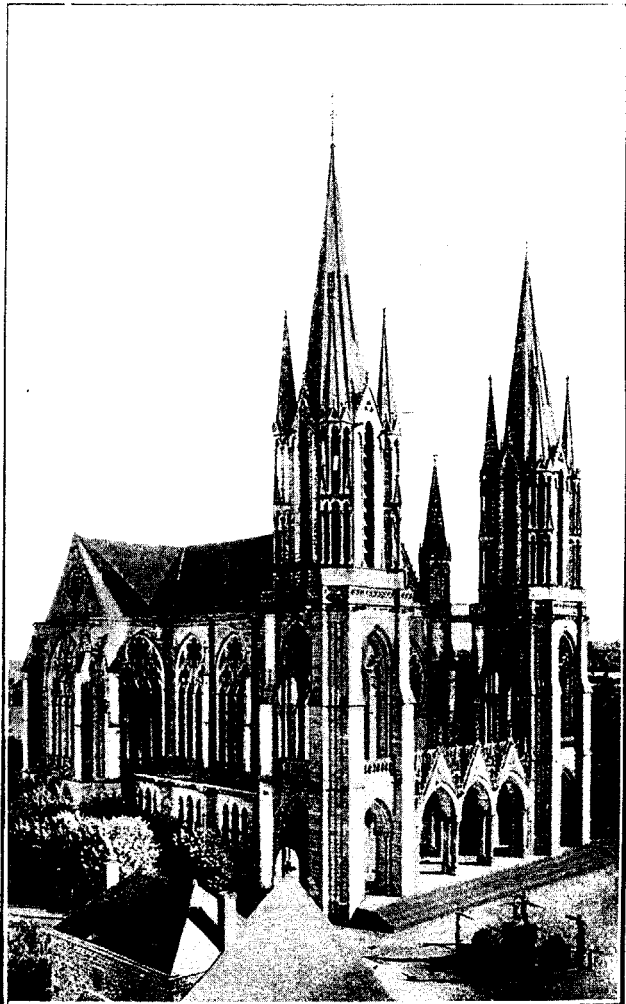
du village de Pontmain, Mayenne, grange qui est aujourd'hui transformée en chapelle, et qui constitue l'une des attractions du pèlerinage actuel.

“ Le 17 janvier 1871, pendant la guerre franco-allemande, à 5 heures et demie du soir, Eugène et Joseph avec leur père, César Barbedette, travaillaient à piler des ajones dans cette auge. Pendant ce travail, Eugène ouvrit la petite porte de la grange, tout simplement pour voir le temps, lorsqu'il aperçut, au-dessus de la maison d'Augustin Guidecoq, buraliste, une belle Dame au milieu de trois étoiles. Cette Dame avait une robe bleue, parsemée d'étoiles, qui tombait du cou sur les pieds, aux manches larges et pendantes, un voile noir sur le front retombant sur les épaules, une couronne d'or avec un filet rouge au milieu, des chaussons bleus aux boucles d'or. La Dame souriait et inclinait les mains vers la terre.

“ Joseph l'aperçut aussi, mais le père ne la vit pas. La mère Barbedette, arrivée à la grange, ne découvrit rien non plus.

“ On fut chercher les Sœurs de l'école, qui vinrent avec trois petites pensionnaires. Deux d'entre elles, Françoise Richer et Jeanne-Marie Lebossé, déclarèrent apercevoir la Vision. Quelques enfants en bas âge dirent aussi être témoins du prodige.

“ On alla chercher le Curé de Pontmain, M. Guérin. Dès son arrivée, les voyants signalèrent des faits nouveaux. Une petite croix rouge parut sur la poitrine de la Dame, et un ovale bleu auquel étaient suspendues quatre bobèches avec bougies éteintes entoura celle que



La BASILIQUE de PONTMAIN

l'on nommait déjà la Très Sainte Vierge. Sœur Vitaline demanda à M. le Curé de parler à la Sainte Vierge.

— “ Je ne la vois pas ”, répondit le bon vieillard, “ prions plutôt ”.

“ Quarante personnes se trouvaient réunies ; leur nombre arriva bientôt à soixante.

“ Pendant le chapelet, la Dame grandit, et les étoiles se multiplièrent sur sa robe. Un grand écriteau blanc se déroula sous les pieds de la Vision, et des lettres majuscules en or apparurent les unes après les autres. D'abord le mot MAIS. Après le *Magnificat*, on pouvait lire :

MAIS PRIEZ MES ENFANTS

“ A la fin des litanies, la phrase était complète :

DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS

“ Un gros point d'or terminait la ligne. On chanta l'*Inviolata*, puis le *Salve Regina*, pendant que les enfants signalaient, au-dessous, une seconde phrase :

MON FILS SE LAISSE TOUCHER

soulignée d'un trait d'or. M. le Curé demanda le cantique

Mère de l'Espérance
Dont le nom est si doux,
Protégez notre France,
Priez, priez pour nous.

“ La T. Sainte Vierge éleva les mains à la hauteur de ses épaules, et agita les doigts comme si elle accompagnait le chant du cantique. On chanta alors :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents.
Parce, Domine, parce populo tuo, etc.

“ La figure des enfants devint triste. Ils virent une croix rouge sur laquelle était un Christ plus rouge encore. Au sommet de la croix, sur un croisillon blanc, on lisait en lettres rouges : JÉSUS-CHRIST. Abaisant les mains, la T. Sainte Vierge saisit le Crucifix et l'inclina vers les enfants.

“ Une étoile partit d'au-dessous des pieds de la Dame, alluma les bougies du cercle bleu, puis se plaça au-dessus de la tête. Sœur Marie-Édouard chanta l'hymne *Ave, Maris stella*. Pendant ce temps, le Crucifix disparut.

“ La Dame étendant les bras, reprit la pose de l'Immaculée-Conception. Sur chacune de ses épaules parut, comme plantée, une petite croix blanche. La Mère de Dieu souriait de nouveau aux voyants.

— “ Voilà qu'elle rit, s'écriaient-ils tout joyeux (1). Il était 8 heures et demie.

— “ Mes chers amis, dit le bon Curé, nous allons faire la prière.

“ Tous se mirent à genoux. Vers l'examen de conscience, un voile blanc partant des pieds de la Dame,

(1) La brochure qui parut peu après l'événement relate jusqu'aux moindres propos des enfants dans le patois du pays qui leur donne un air de charmante naïveté, en même temps qu'il est un gage additionnel d'authenticité.

monta lentement, la couvrit jusqu'à la ceinture, puis jusqu'au cou. Bientôt les enfants ne virent plus que la figure toujours souriante et la couronne. L'ovale et les bougies disparurent aussi. A la fin, M. le Curé, s'adressant aux enfants, leur dit :

— “ Voyez-vous encore ? ”

— “ Non, M. le Curé, tout a disparu, tout est fini. ”

La nouvelle d'un événement si insolite, que confirma d'ailleurs d'une manière si frappante l'armistice qui survint de suite, se répandit dans le pays comme une traînée de poudre. Une enquête canonique très sérieuse fut bientôt instituée par l'autorité diocésaine, laquelle conclut sans la moindre difficulté à la réalité de l'apparition, qu'elle attribua formellement à la Mère de Dieu.

Il est moralement impossible de douter de l'authenticité des apparitions de Notre-Dame de Lourdes, et même celle de La Salette a en sa faveur des garanties de réalité qu'il serait présomptueux de traiter à la légère. Je me permettrai pourtant d'affirmer que, humainement parlant, celle de Pontmain est encore plus certaine, puisque, éparpillés dans la foule qui les séparait les uns des autres, les voyants, à cette dernière, n'en étaient pas moins unanimes dans leurs déclarations, qui se produisaient simultanément et avec une spontanéité capable de détruire le doute chez le plus grand sceptique (1).

(1) Pour les gens de foi, la carrière ultérieure des voyants servirait encore à affermir leur croyance en l'apparition. Les deux petites filles devinrent religieuses, et les garçons se firent prêtres. L'un de ces derniers est aujourd'hui curé tout à côté de la paroisse où j'ai été élevé, l'autre est Oblat comme moi.

En reconnaissance de cette gracieuse intervention de notre céleste Médiatrice, une splendide basilique en granit, flanquée de deux tours de même matière jusqu'à la croix et ornée de vitraux et de verrières dont les dimensions, quelque peu démesurées, chantent la joie et l'espérance, s'est élevée en arrière de la maison au-dessus de laquelle la Vierge immaculée vint apporter un bonheur qui s'était enfui du pays (1).

Depuis, des pèlerinages sans nombre sont venus redire la reconnaissance de la France à sa divine Consolatrice, qui a bien voulu en retour récompenser assez souvent par des faveurs insignes la foi de ses visiteurs. J'ai été heureux d'assister à l'un d'eux, au pèlerinage diocésain qui, le 23 juillet dernier, réunit pas moins de quatre évêques, y compris le chef du diocèse, avec soixante-quinze ou quatre-vingts prêtres ou dignitaires ecclésiastiques, accompagnés de plus de deux mille personnes — en Amérique on dirait cinq mille.

Ce pèlerinage était le sixième qui se faisait en accomplissement d'un vœu de l'évêque de Laval, formulé au moment où l'ennemi séculaire de la France était revenu parfaire l'œuvre commencée en 1870. Il n'est que juste de faire remarquer que ceux qui y prirent part avaient d'autant plus de mérite que, la veille et le matin, la température avait été des plus défavorables : une véritable pluie battante avec un orage des mieux conditionnés.

Une des caractéristiques des pèlerinages à Notre-Dame de Pontmain consiste dans la procession qui se déroule dans les allées ombreuses du "parc des Pères",

(1) Voir page 48.

tout près de la petite rivière appelée la Futaye. Avec quelle ardeur on chante alors les airs populaires des chrétiens de France et le cantique spécial :

O Notre-Dame de Pontmain,
Pour toi mon âme
D'amour s'enflamme.
De notre France
Douce espérance,
Entends la voix du pèlerin.

Ces chants, et d'autres, se croisent et s'entrecroisent au travers de l'espace. Ce n'est pas toujours harmonieux, mais c'est vibrant de foi et d'espérance.

Après s'être déployée sinueusement le long des allées qui convergent vers le grand Calvaire au Christ sanglant, la tête de la procession du 23 juillet revenait à la basilique juste comme les quatre évêques, avec un Père abbé de la Trappe et un monsignor (ancien camarade de classe de celui qui tient la plume en ce moment) en sortaient. Au retour, on se groupa devant sa façade, pour entendre une allocution de l'évêque diocésain et recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement, donnée par l'évêque démissionnaire de Monaco.

Puis, comme la foule se dispersait avant de reprendre le chemin de ses foyers, ce fut un véritable concert aérien qui, plus encore que la procession, est, je crois, propre aux pèlerinages de Pontmain. Car il faut dire que les deux tours de sa basilique abritent un superbe carillon de trente-deux cloches, dont la plus grosse ne pèse pas moins de huit mille livres anglaises (1).

(1) C'est-à-dire 3,350 kilogrammes. Elle donne le *la grave*.

C'était vraiment merveille de les entendre chanter, quelquefois avec accompagnement, les airs de nos cantiques les plus connus, en particulier celui du Chant du Départ :

En vous quittant, Vierge Marie,
Nous implorons votre secours.

Je m'associe à ce louable sentiment, et clos la présente.

LETTRE V

ANTIQUITÉS ET INVENTAIRES

Oisseau (Mayenne), 5 août 1924.

VOILÀ déjà sept semaines que je suis dans l'Ancien-Monde. Si mes précédentes lettres n'en faisaient foi, j'en aurais personnellement une excellente preuve dans ce que je viens de voir tout près de Pontmain, ma dernière étape avant d'arriver ici. On a coutume de s'extasier en Amérique devant une maison, une église vieille de cent cinquante ou deux cents ans. Quelle vénérable antiquité ! a-t-on l'air de penser, mû par un sentiment de patriotisme latent qu'on ne saurait que respecter. Un homme de bonne famille est toujours fier du nombre de générations auxquelles il a succédé.

Or, ayant voulu revoir Saint-Mars sur la Futaye, paroisse où j'avais exercé la saint ministère il y a vingt-

huit ans, voici ce que j'y ai trouvé, à côté de gens qui se sont montrés enchantés de renouer connaissance avec moi. Dans l'église proprement restaurée, se trouve, contre la paroi d'un des murs de la nef, une plaque en cuivre aujourd'hui tout noir, qui contient, en vers français d'un pittoresque achevé et gravés en lettres gothiques comme au temps des manuscrits, l'építaphe d'un des curés de cette paroisse.

C'était "maistre Jean Gandon", nommé à ce bénéfice au cours de 1511 et décédé le 27 septembre 1552, alors que

"De luy fut faict céans l'interraige pyteux",

ou l'enterrement marqué par la pitié, provoquant l'émotion.

Notons en passant que le parler du peuple a parfois conservé des formes du français qui ont disparu des livres. Interraige (pour enterrage ou enterrement) rappelle en effet les mots en -age, comme ouvrage, que les bonnes gens de la campagne prononcent encore "ou-vraige" dans l'Ouest de la France.

Pour en revenir à maistre Jean Gandon, son építaphe met à son crédit un legs de vingt écus laissés à la fabrique locale, si j'ai bonne mémoire, et rappelle le fait que ce curé antique

"Des pauvres gents toujours étoit l'amy",

ce qui explique naturellement son "interraige pyteux".
R. I. P.

Voilà donc, dans une humble église de campagne, le souvenir sensible d'un homme qui en prit charge peu après la découverte de l'Amérique et presque un siècle avant la fondation de Québec. Mais il y a plus. Accolée à la paroi du mur opposé, dans un cadre fermé à clef, qui dénote que son contenu est classé parmi les objets d'art dont le gouvernement français se réserve la propriété, et à la conservation desquels il veille, se trouve une croix processionnelle, la partie supérieure sans la hampe, qui date du XII^e siècle. Elle paraît en fer battu ; mais on assure qu'elle est du cuivre le plus pur, bien que noirci par le temps.

Que dis-je ? Tout à côté de l'église, sur un terrain où vécut un ermite connu aujourd'hui sous le nom de saint Bernard de Tiron, à proximité de l'abbaye de la Futaye dont il ne reste plus de vestiges, se voit encore, plein de sève puisque couronné d'un épais feuillage et orné au printemps d'abondantes fleurs rouges, une aubépine qui date du *sixième* siècle (1) et dont l'existence actuelle semble tenir du miracle. Veut-on savoir la taille, la grosseur de ce pied d'épine ? A hauteur d'homme, il a exactement deux mètres vingt centimètres, soit environ sept pieds anglais, de circonférence ! Et pourtant, ses éléments actuels n'ont probablement nulle part plus d'un pouce d'épaisseur !

Je m'explique. Non seulement le cœur, mais même à peu près tout le bois du tronc en est tombé de vétusté.

(1) Dans son Dictionnaire historique, l'abbé Angot la qualifie même d'épine "géante remontant probablement à saint Julien (I^{er} siècle de l'Église)".

Trois éclats, ou parties extérieures, dont un est presque indépendant, en restent seuls debout, reliés en haut par un cercle de fer autour duquel la végétation s'est déversée à tel point que l'écorce le recouvre par endroits, en conséquence d'une abondance de sève dont on ne peut voir la source (1).

Une épine, encore très vivace, qui a dans les quatorze cents ans d'âge, voilà certes ce qu'on peut appeler une antiquité, et le fait qu'à sa jeunesse se rapporte l'histoire d'un saint montre bien que nous sommes ici dans l'Ancien-Monde.

Hélas ! pourquoi faut-il que des signes non moins sensibles, mais d'un tout autre genre, attestent en outre le fait que je voyage en ce moment dans un pays où l'esprit de gens qui burinaient le mot " liberté " sur tous les murs publics, mais ne connaissaient que le servage pour les autres, se soit perpétué au point de se manifester, dans ces derniers temps, par d'odieux attentats contre cette même Église qui a fait tout ce qu'il y a de grand et de noble en France !

A Laubrières, par exemple, à Saint-Poix, à Ballots et dans d'autres places, l'œil chrétien est attristé de voir, aux portes des églises respectives, un trou de forme irrégulière et de taille à laisser passer le corps d'un homme, mal fermé par une planche ou deux qu'on y a clouée comme on applique une pièce à un vêtement usé, dans le dessein évident de boucher, sans faire disparaître, le souvenir de la violence à laquelle l'ouverture est évidemment due.

(1) Voir illustration page 96.

Intrigué à la vue de cette relique de ce qui ne peut avoir été que pur brigandage, on s'approche et on lit, par exemple :

INVENTAIRE
7 ET 14 MARS
3ème PORTE

Cette inscription se lit à la porte de la sacristie de Laubrières. Ailleurs, on s'est montré encore plus explicite, puisqu'on y parle d'attentat sacrilège, tandis qu'on m'a même parlé d'une église où une porte éventrée est suspendue, comme une pièce à conviction au cours d'un procès.

Ici, à Oisseau, où j'ai passé presque toutes les années de ma petite enfance, on s'est montré plus réticent. Aucun écriteau ne rappelle les fameux inventaires de l'odieux régime Combes. On y a même refait à neuf la porte de l'église qui fut également forcée, crochetée et déchirée à coups de hache, après une lutte qui est demeurée légendaire. Le souvenir en est resté dans les cœurs plutôt que sur des planches qui durent être remplacées faute de ne pouvoir plus servir à quelque chose.

Oisseau est une importante paroisse rurale qui, en dépit d'un précédent démembrement, comptait encore 2,121 habitants avant la guerre. Sans être tout ce qu'il y a de mieux au point de vue chrétien, la foi y était encore assez vive alors pour s'affirmer de la manière suivante.

Dès qu'il parut certain que le néfaste inventaire, qu'on comprenait bien ne devoir être que l'avant-coureur d'une

spoliation sacrilège couronnant celle des communautés religieuses déjà expulsées, allait réellement se faire, les trois prêtres de la paroisse dirent leur messe à huis clos et de bon matin. Rien d'insolite ne se produisit pourtant dans la matinée. On aurait dit qu'on voulait laisser s'écouler la foule déjà attroupée aux abords de l'église, dans le but de pouvoir opérer devant le moins de témoins possibles. Vingt-cinq gendarmes n'en étaient pas moins arrivés pour en imposer à quiconque eût voulu protester autrement qu'en paroles.

L'œuvre des crocheteurs commença vers une heure de l'après-midi. Comme la grande porte d'entrée résistait à tous les efforts, on s'attaqua à une porte latérale, qu'on fut longtemps sans pouvoir forcer. La hache se mit alors de la partie ; mais les trous qu'elle faisait dans le bois étaient immédiatement bouchés à l'intérieur avec des agenouilloirs ou des bouts de planches qu'on y introduisait et solidifiait de suite.

Pendant ce temps, huit cents personnes à la mine menaçante et aux propos désobligeants pour les exécuteurs des hautes œuvres de Combes stationnaient aux alentours de l'édifice sacré.

— Misérable, disait un assistant à l'un des gendarmes de la localité, comment oses-tu violer la porte de l'église où ton enfant a été baptisé l'autre jour ?

A l'intérieur, quatre cents personnes récitaient le chapelet en commun, et chantaient des cantiques de protestation comme celui-ci :

Nous voulons Dieu, car les impies
Contre nous se sont soulevés,

Et, dans l'excès de leur furie,
Ils le bravent, les insensés !

Grâce aux efforts des gens du dedans, la porte résista près de cinq heures, jusqu'à ce qu'un va-nu-pieds eût prêté aux crocheteurs une barre de fer qui ne lui appartenait point.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le lieu saint, le représentant du gouvernement et ses satellites étaient, paraît-il, pâles à faire peur, surtout lorsqu'ils se trouvèrent en face des hommes qui remplissaient le chœur, montrant le poing aux intrus ou les menaçant d'objets qu'ils brandissaient d'un air provocateur. Il fallut toute l'influence du clergé pour apaiser ces braves gens.

Avant que la foule ne se séparât, il y eut, en guise de réparation, bénédiction spéciale du Saint-Sacrement, puis allocution du curé, qui remercia son peuple de s'être montré si vaillant. Si je l'osais, je me permettrai même d'ajouter que les journaux allèrent jusqu'à mentionner plus tard le rôle que mes deux sœurs avaient joué dans ces tristes circonstances.

C'était en février 1906.

Plus discipliné qu'au Canada, moins habitué aux voies plus ou moins indépendantes qui sont le propre des pays neufs, et aussi plus blasé par l'expérience d'excès que le Canadien n'a heureusement jamais connus, l'homme de la campagne de France n'est pourtant pas, on le voit, à l'épreuve de tout mouvement d'indignation lorsqu'il voit sa religion en péril.

Et cette résistance s'était produite dans une foule de places. La Vendée ne pouvait rester en arrière. Aussi

lisait-on dans le *Temps* (journal protestant de Paris) du 25 janvier que, deux jours auparavant, le sous-inspecteur Pascal se retirait après un inventaire à l'une des églises des Sables d'Olonne, " lorsqu'un groupe de femmes, qui le suivaient, se sont jetées sur lui, l'ont renversé et piétiné avec un acharnement inouï ".

Les mêmes protestations eurent lieu même à Paris. A la Madeleine, après celle du curé, un paroissien monta sur sa chaise et s'écria : " Monsieur le Curé a dit ce qu'il devait dire ; quant à nous, voici notre conclusion : mettons ce monsieur à la porte ". Ce qui fut dit fut fait immédiatement.

A Saint-Augustin, à Saint-François-Xavier, à Notre-Dame de Plaisance, les receveurs durent se retirer devant l'opposition spontanée des fidèles. A Saint-Roch, il y eut de très violentes manifestations. Les policiers et les receveurs furent frappés et mis dehors, avant même que la protestation du curé eut lieu. Le 1er février, à Sainte-Clotilde, le 2 à Saint-Pierre du Gros-Caillou, toujours dans Paris, les incidents reprirent avec une volonté d'insistance telle que la police, désireuse d'y mettre fin, eut recours aux moyens les plus brutaux, comme s'il se fût agi de réprimer une émeute à main armée.

Le résultat fut tout l'opposé de ce qu'attendait le gouvernement. Le branle était donné, et, devant l'agitation générale, Clémenceau devenu ministre mit un terme à ces odieux défis à la foi catholique qui nuisent énormément à la réputation de la France à l'étranger.

Alors, pourquoi ces mauvaises élections et le silence actuel de nos catholiques devant les menaces des nouveaux

sectaires, m'objectera un bon Canadien peu au courant des dessous et du caractère français (1)? D'abord, les dernières élections se sont faites non sur une question religieuse, mais sur des points d'ordre économique et politique : l'augmentation de vingt pour cent des impôts déjà très élevés, et la faculté, pour le gouvernement, de prendre par simple décret administratif certaines mesures qui avaient jusque-là été du ressort exclusif de la Chambre. Poincaré a simplement eu le grand tort de trop présumer de ses forces, ou plutôt de sa popularité en dehors du Parlement.

Ensuite, on ne peut dire que la France reste muette en présence des visées de ses nouveaux gouvernants. L'agitation qui remue en ce moment l'Alsace et la Lorraine a trouvé un écho fidèle dans tout le pays, qui s'y associe pleinement — et on doit le savoir au Canada (2).

Enfin, comme me disait récemment un de nos curés de l'Ouest français, le paysan, qui constitue la grande masse de la nation, ne croit point à la persécution tant qu'on semble laisser son église et ses prêtres tranquilles. " On crie à la persécution, dit-il, on tombe sur le dos du gouvernement à propos de quelques complications légales qui ne nous regardent point, et dont nous ne pouvons

(1) Les catholiques sont en majorité en France ; alors comment se fait-il que leur gouvernement n'est pas un gouvernement catholique ? Ainsi raisonnent nos Canadiens, et il faut avouer que le bon sens est de leur côté. Il paraît que, depuis quelques mois, on s'organise sérieusement en France ; prions pour un succès réel en cas d'élections.

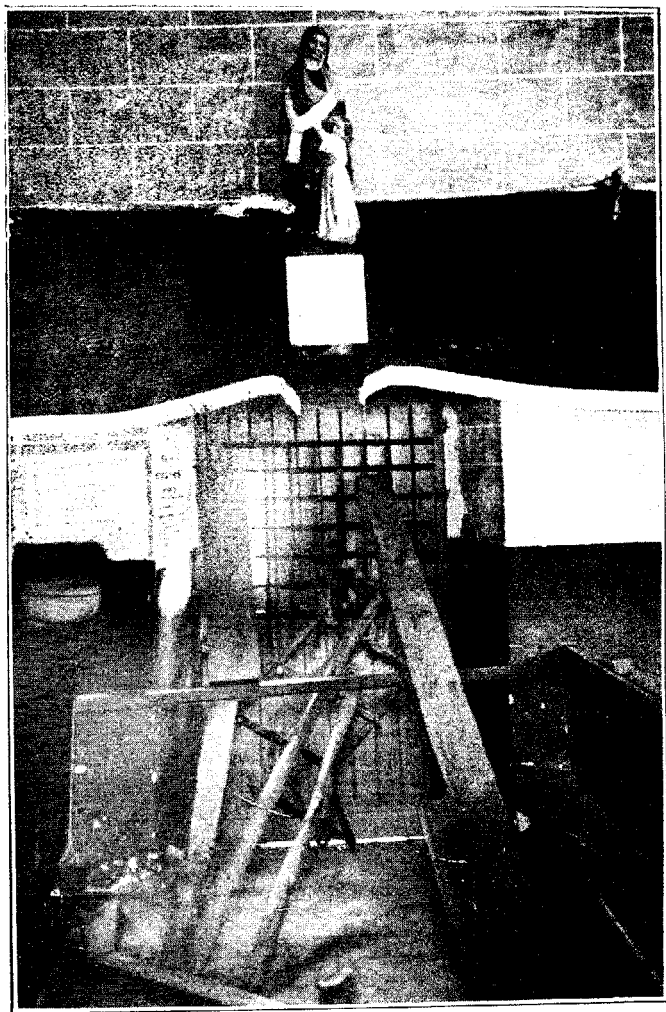
(2) Depuis que ces lignes furent écrites, cette agitation n'a fait que croître, et elle a fini par occasionner une organisation méthodique qui augure bien de l'avenir.

voir la portée. Et pourtant ce même gouvernement ne touche point à nos églises et protège même l'exercice du culte. On continue à y faire les offices sans être dérangé ; nos curés peuvent librement baptiser nos enfants, marier nos jeunes gens et enterrer nos défunts. Et si notre clergé ne touche plus de salaires officiels, ne sommes-nous pas là pour y porter remède, comme on a bien soin de nous le rappeler ? Alors où est la persécution ?”

Je ne prétends pas que ce soit d'une logique irréfutable ; mais telle est, m'assure-t-on, la mentalité actuelle du peuple français, du moins celui des campagnes. Faudra-t-il quelques nouvelles violences pour lui faire toucher du doigt son erreur ?

Une particularité qui confirme ce que je viens d'écrire est celle-ci : Chacun sait que certaines parties de la France, comme les départements qui environnent Paris, ont presque perdu la foi, du moins en ce qui est de sa pratique extérieure. Dans ces conditions-là, le Denier du Culte doit être une ressource illusoire, se dira-t-on. C'est précisément ce que je pensais moi-même. Or c'est, paraît-il, tout le contraire. Ce sont les provinces les moins religieuses de la France qui se montrent proportionnellement les plus généreuses depuis la Séparation. On ne recourt guère au ministère du prêtre ; mais on ne voudrait pas pour tout au monde se défaire de sa personne.

On le veut pour les baptêmes, dont les carillons portent la joie au village, et pour la solennité des Premières Communions, dont le souvenir est inséparable de la vie française. On s'adresse à lui pour les mariages, à moins d'être inféodé à quelque secte religieuse ou civile qui fait



PORTE de L'ÉGLISE de LAUBRIÈRES
Barricadée et partiellement forcée.

profession de laïcité outrée ; on le veut même aux sépultures, lorsque la loi ecclésiastique ne s'y oppose pas, et tout cela bien qu'on ignore la remarque si frappante du saint curé d'Ars : " Enlevez le prêtre d'une paroisse, et avant longtemps les gens en deviendront comme des sauvages. "

Dans tous les cas, on veut garder son curé, et pour cela on donne jusqu'à cent francs par famille, alors que cinq ou six paraissent plus que suffisants dans les pays de foi. Comment expliquer cela ? Pareille générosité ne viendrait-elle point du fait qu'après tout on a peur de passer pour des sauvages ? . . .

LETTRE VI

CAEN

Caen, 8 août 1924.

JE voudrais absolument aller prier au tombeau de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mais il me semble que l'itinéraire à suivre à partir d'ici n'est pas mal compliqué.

— Il l'est un peu ; mais pourquoi n'iriez-vous pas par Caen, où se trouvent nos Pères ?

— Comment, nous sommes établis à Caen maintenant ?

— Mais oui, depuis longtemps. Nos Pères stationnés là seront enchantés de vous voir, et pourront même vous faciliter votre pèlerinage à Lisieux.

— Excellente idée. Mais vous vous cachez tellement en France qu'on ne sait plus où trouver vos différents gîtes.

— Que voulez-vous ? Nous n'avons pas ici la liberté qui fleurit en Amérique.

— En effet, votre liberté française ne ressemble pas mal à celle des Catacombes.

— Ce n'est pas tout. Caen, vieille ville normande, est renommé pour la beauté de ses églises, dont la plupart sont de véritables monuments qui ne pourraient manquer d'intéresser un homme comme vous.

— Entendu, nous irons à Caen.

Ainsi devisions-nous ensemble, il y a déjà quelque temps, le P. Prioux et moi. Et voilà que non seulement je suis à Caen, mais je viens d'en visiter consciencieusement les principaux édifices publics. Ça été une véritable jouissance pour moi, car ici on peut revivre un passé qui ne date pas d'hier, ainsi qu'on ne tardera pas à s'en apercevoir.

Caen est le chef-lieu du Calvados, département renommé pour son eau-de-vie de cidre, dont on ne connaît pas grand'chose au Canada. La population de cette ville n'est pas beaucoup plus forte que celle de Régina, environ 47,000 ; mais elle est très condensée, resserrée, cantonnée en groupes compacts. Elle habite de vieilles bâtisses qui forment des quartiers sillonnés de rues assez tortueuses, avec des trottoirs qui ne peuvent souvent servir qu'à une personne à la fois, et, pour les aérer, coupés de places, de squares et de boulevards ornés de nombre de statues de caractère historique : Louis XIV, Duguesclin, Élie de Beaumont, Malherbe, Laplace, et d'autres.

La contrée qu'on traverse pour s'y rendre est, de tout

ce que j'ai encore vu en France, ce qui ressemble le plus à l'Amérique. Pendant longtemps, on suit la vallée de l'Orne, petite rivière au cours irrégulier et profond qui donne son nom à un département, et sur laquelle la ville qui nous occupe est bâtie. C'est d'abord un gros ruisseau qui coule langoureusement le long de ces longues collines que les Anglais appellent *ridges*. Ces hauteurs, qui forment dos d'âne, sont généralement rocailleuses, et contiennent par endroits du minerai de fer qui donne naissance à des mines et à des usines employant de nombreux ouvriers.

Mais me voici, tard dans la soirée et à la lueur d'innombrables ampoules électriques, arrivé en gare de Caen. Le bon P. G. Royer, O. M. I., supérieur, m'y attend charitablement et m'emmène chez lui, où je suis reçu avec les témoignages de la plus fraternelle considération. C'est en pareilles circonstances qu'on se sent heureux d'être religieux, et qu'on apprécie à sa juste valeur le *ecce quam bonum et quam jucundum* des Saints Livres !

Le lendemain, dans la matinée, un Père, Mayennais comme moi, qui a eu à souffrir des décrets d'expulsion, et, dans l'après-midi, un excellent Breton, se mettent généreusement à ma disposition pour me faire visiter tout ce qu'un homme de mes goûts et dans ma position peut apprécier.

A tout seigneur tout honneur : notre première visite est pour la principale église de la ville, celle de Saint-Étienne, ou l'Abbaye aux Hommes, superbe édifice qui est un vrai monument d'architecture romane. C'est un splendide vaisseau en pierre blanche, brunie et un peu

souillée par le temps, comme c'est le cas pour tous les bâtiments de son âge. Il mesure 108 mètres, soit environ 340 pieds, sur 23 (72 pieds). Deux tours de 80 mètres s'élancent dans le ciel, et montent la garde de chaque côté du frontispice. A l'intersection du transept avec la nef, une troisième de 125 mètres (à peu près 400 pieds) se dressait autrefois, mais finit par s'écrouler. Elle a été remplacée par une tour beaucoup moins haute, s'élevant assez peu élégamment sur une partie seulement de ce qui fut probablement la base de la première.

L'abside de ce temple vraiment royal est très grande, très longue et superbement éclairée par de nombreuses fenêtres, dont celles de la claire-voie jurent un peu avec les lignes du vaisseau principal. Les premières, en effet, sont de style ogival, tandis que les autres sont comme nous l'avons vu, de caractère roman. C'est un signe de l'évolution des temps ; cette modification accuse une construction ultérieure à celle de la nef. Quatre clochetons carrés, assez importants pour passer ailleurs pour de véritables clochers, surgissent, deux de chaque côté, des murs d'en bas de l'abside et de ceux de sa claire-voie respectivement.

Par ailleurs, ce monument est incomparable pour la pureté de ses lignes, qui, dans toute la nef et jusqu'à la pointe de ses flèches, sont du plus pur roman, l'édifice ayant été commencé par Guillaume le Conquérant, auquel la ville doit son principal essor. C'était en 1066. J'avais donc raison de dire que les plus beaux édifices de Caen ne datent pas d'hier.

Se rapportant à la fondation de ce dernier, ainsi que

d'un second temple appelé l'Abbaye aux Dames, ou église de la Sainte-Trinité, se rattache une particularité qui est comme un memento de mœurs longtemps disparues. En effet, le fier guerrier que son épitaphe qualifie d'*invictissimus*, ou très invincible, Guillaume le Conquérant, ayant voulu contracter mariage avec la princesse Mathilde, qui était sa cousine germaine, le Pape d'alors y mit comme condition que chacun des futurs conjoints élèverait une église à la gloire de Dieu. C'était là, avouons-le, une componende bien digne de monarques chrétiens, et les deux temples appelés aujourd'hui l'Abbaye aux Hommes et l'Abbaye aux Dames sont là pour certifier que les deux époux firent royalement les choses.

Le premier contient le tombeau du Conquérant, qui mourut en 1087 ; ou plutôt une dalle de marbre dans le chœur porte une inscription latine qui recouvre un de ses fémurs, tout ce qu'on put retrouver de ses restes violés par les Calvinistes au cours des guerres de religion. Audessus de la crypte du second, on visite, en passant par les immenses cloîtres d'une abbaye aujourd'hui désaffectée, le tombeau de la reine Mathilde, couronné d'une épitaphe en caractères normands du XI^e siècle.

D'aucuns considèrent l'église de la Sainte-Trinité (l'Abbaye aux Dames) comme encore supérieure à celle de Saint-Étienne, parce que la première est entièrement du plus pur roman. Elle n'a pourtant pas un aspect aussi imposant, et ses proportions sont moins vastes.

Par exemple, elle est beaucoup mieux située, sur un terrain plus élevé, et plus dégagée de tout voisinage encombrant que l'Abbaye aux Hommes, qui est sise

contre la partie la plus basse d'une petite place, et dont une foule de détails sont masqués par le lycée qui lui est à peu près contigu, sans compter les maisons du voisinage.

Une autre église de Caen qui remonte également au XI^e siècle, du moins dans ses premières assises — car le gothique s'y superpose au roman — est l'église Saint-Pierre, qui a cela de particulier que, par suite du voisinage d'une rivière qui traverse la ville sous terre, passant au pied même de l'édifice sacré, son abside, véritable chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse, est bâtie sur pilotis. C'est sous son portail que les criminels venaient jadis faire amende honorable avant de marcher à la mort.

Une quatrième église à visiter, celle de Saint-Sauveur, ne remonte qu'au XIV^e siècle. La tour, encore plus récente, en est terminée par une pyramide, et les vitraux du temple sont remarquables.

Une cinquième, celle de Notre-Dame, est de style et d'effet tout différents. Beaucoup plus petite, elle est comparativement moderne, puisqu'elle ne fut commencée qu'en 1684. C'était dire que, malgré ses richesses, qui consistent surtout en un superbe autel de marbre blanc, avec baldaquin supporté par six colonnes, elle est du style plus ou moins bâtard de la Renaissance.

Je viens de parler de ses avantages au point de vue matériel. Pour un chrétien, et surtout pour un prêtre, son véritable trésor n'en consiste pas moins dans les restes du Bienheureux Eudes, dont le crâne et d'autres reliques insignes sont exposés à la vénération des fidèles dans un autel spécial. Aussi ai-je trouvé dans son en-

ceinte plus de fidèles en prières que dans tous les monuments antiques déjà énumérés. Rien encore de tel que la sainteté pour attirer le vrai chrétien !

J'ajouterai qu'un Oblat a des raisons toutes particulières de vénérer les reliques d'un saint comme le Bienheureux Eudes. Ce sont, en effet, ses enfants, les Eudistes, qui ont remplacé nos Pères chez les sauvages du golfe S. Laurent, où s'est depuis formé un vicariat apostolique, avec un évêque à sa tête, vicariat qui comprend dans son territoire la fameuse île Anticosti, immense, mais bien froid, domaine aujourd'hui aux mains des héritiers du chocolatier Menier.

Mais nous voilà subitement transportés bien loin de Caen. Mes mauvaises jambes ne m'ont pas permis de visiter ses autres églises, qui sont au nombre de quatre, à savoir Saint-Michel de Vaucelles, Saint-Julien, Saint-Ouen et Saint-Jean, dont la tour du portail est, dit-on, inclinée de deux mètres vingt-huit centimètres. Je n'ai, du reste, pas d'admiration à dépenser inutilement pour ces excentricités.

Une des particularités qui caractérisent la ville de Caen est les nombreuses preuves encore existantes de l'exubérance de vie chrétienne qui la pénétrait autrefois. C'est ainsi que, pour ne citer que quelques-uns, son lycée occupe les vastes bâtiments de ce qui était originairement l'Abbaye Saint-Étienne, peuplée par les Bénédictins de Saint-Maur. L'hôtel-de-ville et ses dépendances ne sont autre chose que l'ancien séminaire des Eudistes (1).

(1) Pareilles transformations ne sont malheureusement que trop fréquentes dans la France moderne.

Que dis-je ? Il y a à Caen pas moins de cinq édifices construits comme monuments à la gloire du Très-Haut ou de ses saints que les différents gouvernements civils ont désaffectés de leur destination première et affectés à des usages absolument profanes.

C'est d'abord l'église de Saint-Étienne le Vieux, intéressant monument d'architecture normande, qui fut enlevé au culte en 1793, et sert aujourd'hui de vulgaire magasin — les vendeurs qui se sont emparés du temple ! Celle de Saint-Nicolas, qui fut achevée en 1083, doit sa désaffectation à la même époque néfaste. Elle n'en est pas moins du plus pur style normand. Il y a en outre celle de Saint-Gilles, qui date aussi du XI^e siècle, et sert aujourd'hui à des fins guère plus nobles, étant devenue la caserne Lefèvre, tandis que l'ancienne église de Saint-Sauveur du Marche a été convertie en halle aux grains.

Ce qui montre clairement que c'est l'Église, et non l'État, qui accapare, usurpe et s'approprie les propriétés, comme conséquence de sa tendance à empiéter sur les droits d'autrui. . .

Malgré son importance au triple point de vue religieux, académique et commercial, Caen n'est point ville épiscopale, l'évêque du diocèse résidant à Bayeux, petite ville du même département juste à l'ouest dont il est titulaire, avec un second siège à Lisieux, à l'extrémité opposée du même département. Son excellence au point de vue architectural n'en est que plus remarquable.

Avant de mettre un terme à cette leçon pratique d'archéologie chrétienne, faisons une courte visite à la maison où naquit Malherbe, la grande gloire littéraire de

Caen. Elle n'offre rien de remarquable, et ne paraît pas plus vieille que celles qui l'avoisinent. Elle se distingue seulement par une plaque sur laquelle on lit : " Ici naquit Malherbe en 1555 ". On sait que ce grand poète est celui qui commença à donner à notre poésie la forme qui lui est propre. On peut le considérer comme son père. Mais Malherbe n'est pas la seule gloire de la ville de Caen. Elle fut en outre la patrie du musicien Auber, auteur de la *Muette de Portici* et d'autres opéras ; du poète Bois-Robert, qui passe pour avoir suggéré l'idée de l'Académie française à son protecteur, le cardinal de Richelieu ; de Jean de Segrais, autre poète du XVII^e siècle ; d'un troisième poète, Malfilâtre, que ses talents n'empêchèrent pas de mourir de misère ; du musicien Choron, du sculpteur Mélingue, etc.

Ce qui revient à dire que cette vieille ville normande est aussi fameuse pour ses grands hommes que remarquable par l'excellence et le nombre de ses monuments architecturaux.

Rentré à la maison pas mal fatigué de mon petit pèlerinage pédestre, mais souverainement heureux de ce que j'ai vu et entendu, je reçois communication d'une brochure du P. Royer, portant sur certains points inédits de l'enfance de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui m'intéressent beaucoup. Cette lecture prélude heureusement aux joies probables de demain.

Ce bon Père paraît avoir bien connu la famille de la bienheureuse, ce qui naturellement ne peut surprendre, et ses pages portent sur le temps où celle-ci était en nourrice à la campagne.

Écrivant surtout pour des Canadiens, dont un si grand nombre sont des rejetons de la vieille Normandie, j'ai cru bien faire en entrant dans les détails qui précèdent, à propos d'une ville qui, après Rouen, représente le mieux cette importante province. Me permettra-t-on en terminant un mot de comparaison implicite, tout odieux que soient toujours pareils rapprochements ? C'est un autre résultat de mes observations sur la rue. Qu'on le veuille ou non, le voici.

J'ai parfois entendu des Anglais parler de l'épuisement des forces, et partant de la dégénération physique, que certaines mères canadiennes-françaises, surtout celles des villes, doivent aux familles nombreuses qu'elles ont élevées. Ces familles sont malheureusement aujourd'hui loin d'être communes en Normandie. Les mères ne s'y épuisent certes pas à élever douze ou quinze enfants comme au Canada. Que dis-je ? Cinq ou six y sont considérés comme formant une belle famille, et, soit dit à la honte des Normands d'aujourd'hui, deux ou trois, sinon moins, sont plutôt la règle chez eux.

Eh ! bien, je ne puis m'empêcher d'affirmer que je n'ai vu nulle part au Canada français d'êtres plus rachitiques, plus étiolés et physiquement abâtardis que certains types, de femmes aussi bien que d'hommes, que j'ai rencontrés dans les rues de Caen.

Si ce ne devait être un hors d'œuvre, avec quelle satisfaction je publierais ici la photographie d'une de ces familles de douze, quatorze ou quinze vigoureux enfants,

comme il y en a tant au Canada (1) ! Et dire que ces familles sont généralement tout aussi bien partagées sous le rapport de la fortune que celles qui comptent moitié moins de membres ! Il n'y a pour elles qu'un temps de difficultés passagères : une fois devenu grandet, chacun des enfants contribue à amener l'aisance au foyer.

Honneur donc au père qui donne ces embryons de villages à la Patrie ! Deux fois honneur à la mère qui a le courage, le dévouement et la vertu d'en supporter les charges avec tous ces inconvénients que peut seul rendre supportable l'amour maternel !

Non, en vérité, même si nous n'envisageons que le point de vue physique, la race française n'a pas dégénéré en quittant son berceau pour les neiges transatlantiques !

S'il était nécessaire, je pourrais ajouter que le Canada, pays des familles nombreuses, est aussi celui des centenaires. De quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze ans est un âge normal et très commun pour un grand-père ou une grand-mère qui compte peut-être près de deux cents descendants.

Et maintenant trêve d'archéologie et de considérations anthropologistes. Oublions ces êtres dégénérés dont nous parlions plus haut, et partons pour Lisieux, où un bien autre spectacle nous attend.

(1) J'en connais une dans l'Ouest canadien dont les membres sont taillés en athlètes et la mère est en excellente condition, bien que pas moins de quatorze de ses enfants soient encore vivants. Et cette famille n'en est ni plus pauvre ni moins bien posée dans le pays, au contraire.

LETTRE VII

—
LISIEUX

La Haye (Hollande), 12 août 1924.

LA diffusion du nom et de la vénération de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, et maintenant son culte et les pèlerinages qu'il suscite, constituent ce que j'appellerais volontiers le grand miracle du XXe siècle. A ceux qui en douteraient, je dirais sans crainte de me tromper : vous ne connaissez point l'étendue que cette diffusion a atteinte. De fait, il me semblerait presque qu'elle est en elle-même une des meilleures preuves de la divinité du christianisme. Quelle est, en effet, dans le passé ou le présent, la personnalité qui s'est imposée, ou s'impose, à l'attention du monde entier comme le fait cette humble religieuse, inconnue de son vivant, mais

qui remue aujourd'hui les masses dans leurs coins et recoins, et les attire à elle comme l'aimant attire le fer ?

Allez où vous voudrez, et vous entendrez maintenant dire Lisieux sans qualificatif, sans explications, comme on dit Lourdes sans mentionner ni la Sainte Vierge ni la grotte de Massabielle. Lisieux n'est-il pas d'ores et déjà synonyme de Thérèse de l'Enfant-Jésus ?

Je reviens de son tombeau glorieux, et, malgré les distractions de la capitale française, où il m'a fallu m'arrêter un jour, malgré les scènes impressionnantes que j'ai dû traverser pour me rendre ici, malgré l'étrangeté de mon milieu actuel, j'en ai encore le cœur tout parfumé, l'âme toute embaumée. Je ne crois pas avoir jamais ressenti dans ma vie l'influence de la sainteté comme je l'ai fait à Lisieux. Je n'ai nulle part vu de foules si continues, ni surtout si fortement émues, si pieusement remuées comme celles qui, un jour tout ordinaire de la semaine, se sont succédé dans la chapelle des Carmélites de Lisieux.

Mais commençons par le commencement.

Ayant pour généreux compagnon et cicerone bien informé le bon P. Champion, O. M. I., médaille de guerre, je quittai Caen d'assez bon matin pour venir, samedi dernier, dire ma messe chez les Carmélites de la première place. On ne soupçonnerait pas l'existence de leur maison, n'étaient les camelots qui, sur la rue, offrent en vente divers souvenirs, cartes postales, portraits de la bienheureuse ou autres objets de piété.

Ces petits marchands qu'on appelle camelots et forains sont presque une institution en France. Ils sont le

meilleur critérium possible de l'importance des rassemblements populaires. Les premiers, leurs objets à la main, sollicitent des achats ; les seconds, campés sous des tentes ou des abris temporaires où leurs marchandises sont installées, attendent les acheteurs.

Les nécessités du culte depuis la béatification de la petite Sœur ont causé un agrandissement notable de sa chapelle, qui, malgré cela, paraît destinée à ne désemplir que pour le repos de la nuit et pendant quelques instants au coup de midi, alors que tous les pèlerins sont priés de sortir. Je ne m'extasierai point devant les beautés architecturales de cette chapelle ; d'autres l'ont fait en meilleure connaissance de cause. Il faut pourtant en donner une idée générale.

Ce qui frappe en y entrant, c'est un groupe qui domine le maître autel. A genoux devant Jésus et Marie, la nouvelle bienheureuse adresse à l'un et à l'autre ses plus vives supplications pour le monde pervers, sur lequel, de sa main droite, elle laisse tomber une pluie de roses. A gauche de la nef, se succèdent cinq autels, presque toujours occupés dans la matinée par des prêtres venant de toutes les parties du monde, tandis qu'à droite, non loin du chœur et tout près de l'endroit où les Carmélites psalmodient l'office, un enfoncement profond, bordé de chaque côté d'un autel dû à la générosité d'un prêtre écossais, se termine par la chapelle de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, protégée par une forte grille en fer. C'est là que convergent toutes les foules.

Chacun connaît le tableau de sa sœur Céline qui la représente sur son lit de mort, après qu'elle a rendu le

dernier soupir avec l'exclamation : Mon Jésus, je vous aime. C'est ce tableau qu'a voulu comme personnifier un moine de la Trappe, qui en a sculpté avec un art consommé la tête légèrement penchée de côté avec une expression de confiante sérénité sur son beau visage qui impressionne les cœurs les plus froids. Impossible de n'être pas remué jusqu'au fond de l'âme, à la vue de ce sourire discret avec lequel la jeune religieuse a accueilli la mort. On regarde, et l'on y revient sans jamais se fatiguer.

J'aurais juré que figure, mains et pieds étaient en cire, bien qu'ils n'aient point l'aspect un peu terne propre à cette substance ; mais c'est, paraît-il, du plus pur marbre blanc peint par un artiste. La bure en est idéalisée, étant en réalité du velours brun orné d'or et de pierreries.

C'est là, devant une grille que les premiers transports d'une piété irréfléchie voudraient voir disparaître, mais que la prudence impose, qu'on vient surtout prier, ou pour le moins contempler et méditer. Le si frappant fac-similé de la petite sainte est abrité par une grande châsse dont les vitres laissent tout paraître. La poitrine contient des reliques insignes de la bienheureuse, dont une plus grande partie est enfermée dans le tombeau en marbre sur lequel elle repose, tandis que d'autres sont gardées soigneusement, en lieu sûr, dans le superbe reliquaire dû à la munificence des Brésiliens (1).

Pour montrer combien sincère et spontané est le culte qui lui est rendu à son tombeau, qu'il me suffise de dire que le parvis qui le précède est toujours jonché, non

(1) Châsse qu'on a, dit-on, essayé par deux fois de dérober. D'où son retrait actuel.

seulement de roses que les pèlerins lui jettent au travers de la grille, mais encore de pièces d'argent et même de billets de banque, qu'on ramasse naturellement chaque jour. Dès onze heures du matin, je n'ai pas compté moins de dix-sept de ces derniers, dont plusieurs étaient d'au moins dix francs.

Mais ce n'est là qu'une forme, la plus éphémère, que prend la reconnaissance envers la grande thaumaturge moderne. Presque toutes les parois des murs de la chapelle entière sont littéralement tapissées d'ex-voto venant de toutes les parties du monde, ou peu s'en faut. Comme preuve, je dirai que, sans en faire une étude approfondie, j'en ai vu qui représentaient des clients, non seulement des différentes parties de la France, mais de l'Algérie, de l'Italie, du Brésil, de l'Espagne, de l'Écosse, du Tonkin, du Chili, de la Tunisie, de l'Équateur, des Indes, de la Guadeloupe et de l'Angleterre.

L'un des plus grands nous apprend que la chapelle Saint-Joseph fut érigée par la dévotion des Canadiens-français, tandis que le coût de l'autel Saint-Michel est mis au compte des Irlandais et que l'autel Sainte-Thérèse est représenté par de semblables ex-voto, comme dû à la reconnaissance des Américains. Une autre plaque de marbre de grandes dimensions est un témoignage de la gratitude de la reine du Portugal, alors qu'une dernière vient. . . je le donne en mille à deviner. Tout simplement de Zala Ghali Bey, du Caire !

Les ex-voto du "révérend" écossais donateur des deux autels qui font cortège à la chapelle de la petite sainte sont particulièrement touchants. Ce monsieur

est un Thomas-M. Taylor, prêtre du diocèse de Glasgow, qui veut par cette offrande hâter la conversion de la Grande-Bretagne, et implorer sur elle et sur la " Douce France, mère des saints " la pluie de roses promise par la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus. Le second autel implore, de son côté, des grâces de sanctification pour les prêtres ou pour les missionnaires.

Une autre espèce d'ex-voto consiste dans les innombrables croix de guerre, médailles militaires et même insignes très riches d'ordres honorifiques — de la Légion d'honneur et d'autres qui lui sont supérieures — que les clients de la petite Thérèse ont laissées à ses pieds, en témoignage de leur reconnaissance pour quelque grâce obtenue. Il y en a ainsi du parvis à la voûte, de chaque côté de sa chapelle, en ordre bien pressé et cinq ou six de front, au moins. Il faut vraiment le voir pour s'en faire une idée.

Mais si l'aimable sainte s'est montrée la grande protectrice de nos soldats pendant la Grande Guerre, on ne saurait oublier qu'à l'instar de beaucoup d'autres Carmélites ses préférences, et partant ses prières et ses services, se sont toujours dirigées d'une manière toute particulière du côté des oints du Seigneur. Aussi comme ceux-ci le lui rendent bien ! Certain jour de cette année, il y a eu, m'a-t-on assuré, pas moins de cent soixante-seize messes célébrées à l'ombre de son tombeau ! La veille de mon passage, sans aucune raison spéciale, il y en avait encore eu vingt-huit, et l'on me dit que beaucoup de prêtres pèlerins ne signent pas leur nom sur le registre.

Pendant la semaine même de ma visite, l'avaient signé des prêtres venant des diocèses de Liverpool, Malines, Budapest, Montréal, Limerick, Northampton, Baltimore, Middlesex, Wellington (Nouvelle-Zélande), Bruges (Belgique), la Finlande (son vicaire apostolique), Toronto (Canada) et Rome, sans compter Régina (aussi du Canada) et les nombreux diocèses de France, qui naturellement fournissent encore les plus forts contingents de pèlerins.

Pour me résumer par quelques chiffres, du 29 avril au 31 décembre 1923, il y eut environ 4,000 messes de célébrées au sanctuaire de la nouvelle bienheureuse, et le mouvement n'a, paraît-il, fait que s'accroître depuis. Pendant la même période de temps, on a noté la visite de 76 évêques, et l'on compte que pas moins de 300,000 pèlerins ont dû accompagner leurs pasteurs au tombeau de l'aimable thaumaturge. Du 20 juin au 5 août dernier, on y a signalé le passage de 16 cardinaux, archevêques et évêques dont j'ai les noms sous les yeux.

Qu'on se reporte maintenant à ma phrase initiale, et qu'on me dise si elle est exagérée. Ou bien, si l'on veut, qu'on se transporte n'importe quel jour à Lisieux, et qu'on tâche de trouver un moment de la journée où il n'y ait pas de quarante à cinquante pèlerins fraîchement arrivés qui se relaient continuellement à prier dans la chapelle des Carmélites, et l'on verra si on peut y réussir. Le maître-autel, celui de la bienheureuse, est naturellement réservé aux visiteurs de marque, évêques ou autres dignitaires ecclésiastiques, ou à ceux qui ont au préalable obtenu la permission d'y célébrer. A l'instar

de mon compagnon, je dis ma messe dans l'une des chapelles latérales, et elle me fut servie par l'un des employés de la sacristie, un des deux ou trois qui s'occupent du soin des autels, de la réception des offrandes et honoraires de messes, et de l'enregistrement des principaux événements de chaque jour pour une espèce de journal, double feuille volante qui se publie périodiquement, et qu'on distribue gratis.

Est-il besoin de noter ici la ferveur extraordinaire dont ne peut se défendre le prêtre le moins enthousiaste, lorsqu'il célèbre juste en face du tombeau de celle qui estimait et aimait tant les prêtres, et qui a déjà tant fait pour eux ?

J'ai presque atteint les limites que je m'étais fixées en commençant, et pourtant non seulement je n'ai encore rien dit des visites à Lisieux qui ne se rapportent point à la Bienheureuse Thérèse, et dont il me faudra reléguer la mention à ma prochaine lettre, mais je n'ai point encore parlé du passage que tout pèlerin fait aux Buissonnets, et surtout de la vénération des objets qui ont appartenu pendant sa vie mortelle à celle qui en fait désormais la gloire. Une ligne ou deux sur chacun de ces points pour terminer.

Les Buissonnets, qui ne le sait ? furent la demeure de la petite bienheureuse avant son entrée au Carmel. C'est une maison bourgeoise en brique, dont un côté n'est pas aujourd'hui très solide. C'est là que se passèrent ces petits incidents de sa vie tranquille qu'elle a elle-même si bien racontés sur l'ordre de sa supérieure. Cette résidence est entourée d'un terrain qui est un parc

plutôt qu'un jardin. Comme retraite à l'abri du monde, c'est simplement idéal, et je défie le plus clairvoyant de la trouver sans les inscriptions dont on a muni certains coins de rues pour en montrer le chemin.

On y voit, dans sa chambre transformée en une espèce de petit musée, ces menus objets qui caractérisent la vie de la petite fille : ses différents jouets d'enfant, sa poupée aux yeux bien noirs, son sac et ses livres d'école, etc. (1).

Mais ce n'est pas là qu'on retrouve ces effets personnels qui sont devenus de véritables reliques, par suite de la récente déclaration de l'Église au sujet de sa sainteté. Protégée par une immense grille en fer battu, qu'un épais voile cache encore au-dedans à part de courts moments dans l'après-midi, se trouve, attenant à la sacristie, une grande salle contenant ce qu'on peut appeler le trésor du Carmel de Lisieux. Ce sont d'abord, soigneusement encadrées dans toute leur longueur, la robe de baptême de la petite bienheureuse, sa robe blanche et sa ceinture rose de première communion, puis son voile de novice, son moindre voile noir avec son manteau blanc de professe, et, comme pendant de l'autre côté, son grand voile de Carmélite avec sa robe de bure, sans compter sa discipline et autres instruments de pénitence, comme son cilice, etc.

Plus précieux encore, voici, dans une vitrine protectrice, la chevelure entière, magnifiques cheveux blonds légèrement ondulés, auxquels elle dit adieu le jour de sa

(1) Cette propriété appartient aujourd'hui au Carmel. Une femme âgée, parfois assez malcommode, en a la garde et la fait visiter aux pèlerins.

profession ! Ses portraits de jeune fille sont donc, sous ce rapport, d'une scrupuleuse ressemblance avec l'original.

J'oubliais de dire qu'à ce "trésor" préside, au fond de la salle, un grand tableau qui représente la jeune religieuse telle qu'elle apparut, dit-on, à un peintre du nom de Roybet, qui avait jusque-là été reconnu comme le maître de l'école impressionniste. Le talent de l'artiste se révèle dans les traits du visage au teint de lys et dans un regard pénétrant qui vous suit avec une étonnante persistance, regard que ceux qui ont connu l'aimable petite sainte affirment pourtant avoir été d'ordinaire plus souriant et moins inquisiteur.

Ce qui ajoute encore au miracle de son extraordinaire popularité dans le monde entier, c'est la rapidité avec laquelle son culte s'est propagé dans les régions les plus reculées. Dire que Thérèse de l'Enfant-Jésus était la plus jeune d'une famille dont tous les membres vivent encore, ses parents étant seuls allés jouir de la récompense promise aux élus ! Si elle n'était pas morte, elle ne passerait pas encore pour vieille, et voici que Rome, d'ordinaire si lente et toujours si circonspecte, si prudente, lui a déjà décerné les honneurs de nos autels ! Si je ne me trompe, c'est là un cas sans précédent dans l'histoire de l'Église.

Sa sœur aînée Pauline, en religion Mère Agnès de Jésus, qui fut sa supérieure, est là, avec l'artiste Céline, qui a tant fait pour vulgariser ses traits, à quelques pas seulement de moi, bien qu'il ne me soit pas donné de la voir, puisque la grille des Carmélites ne s'ouvre jamais. Ne

pourrais-je au moins lui parler, au travers de l'obstacle qui la sépare du monde, même ecclésiastique ?

Mon cicerone pense que oui, étant donné la distance que j'ai parcourue pour me rendre près d'elle.

— Mais il y a mieux, me hasardé-je à ajouter comme pour me confirmer dans une opinion qui n'était guère ancrée chez moi. J'ai autrefois correspondu avec l'aînée de cette famille bénie, qui, en retour d'un de mes livres, voulut bien m'envoyer une mèche des cheveux de sa sainte petite sœur.

— Parfait, dit mon compagnon, parfait. Vous êtes doublement sûr du succès.

Nous demandons donc une minute d'audience ; mais arrivés tous les deux au parloir de la communauté, un écriteau très en vue nous fait prévoir un échec certain. Il prie instamment les pèlerins au tombeau de la bienheureuse de laisser ses sœurs à leur vie de recueillement, de prière et de mortification, c'est-à-dire de ne pas les appeler au parloir.

Aussi ne sommes-nous que médiocrement surpris de recevoir un refus poli par la sœur tourière qui a porté notre carte avec l'expression de notre désir. C'est désappointant, sans doute ; mais combien édifiant (1) !

Nous nous contenterons donc d'un dernier hommage aux souvenirs et reliques déjà mentionnés. Ce sera notre adieu à la petite fleur de Jésus, et ainsi terminerons-

(1) Trois sœurs de la bienheureuse se trouvent, paraît-il, à son ancien Carmel, et une quatrième, que j'aurais pu voir, est retirée à la Visitation de Caen. Mon cicerone en est le chapelain. Je regrettai bien d'avoir appris trop tard cette dernière circonstance.

nous un pèlerinage rempli de si douces émotions. Proster-
nés sur la dalle du sanctuaire, nous remercions de cette
belle journée l'Auteur de tout bien et de toute sainteté,
et répétons en nous relevant : Bienheureuse Thérèse de
l'Enfant-Jésus, priez pour nous, pour nos parents et
pour nos amis (1) !

(1) Je corrige les dernières épreuves de ces lignes la veille même du
jour où la petite bienheureuse va recevoir les honneurs de la canonisation !

LETTRE VIII

RUINES ET PAYS-BAS

La Haye (Hollande), 15 août 1924.

MA dernière lettre était absolument monographique, dans ce sens qu'elle se rapportait exclusivement à la B. Thérèse de l'Enfant-Jésus. Après elle, la présente, qui doit d'abord compléter le récit de ma visite à Lisieux, et est écrite bien loin de cette ville sanctifiée par la vie et la mort de celle qui vient d'être officiellement déclarée une amie de Dieu, paraîtra forcément quelque peu décousue, parce que faite d'éléments plus ou moins disparates. S'il est bien vrai que la personnalité de la douce petite sainte semble remplir une bonne partie de l'antique ville normande, on ne peut pourtant oublier que, même au point de vue religieux, celle-ci possède dans ses murs au moins un autre souvenir, mais combien

différent ! auquel le chrétien ne saurait demeurer complètement indifférent.

Sait-on que Pierre Cauchon, le pusillanime et vénal évêque qui, pour l'amour d'un lucre sordide et par peur de l'envahisseur de son pays, sinon par une coupable complaisance pour lui, condamna Jeanne d'Arc au bûcher, fut enterré dans la cathédrale de Lisieux, dont l'évêque de Bayeux est, depuis le Concordat, le titulaire, tout en ayant son siège ordinaire dans la petite ville où il réside habituellement ? Il paraîtrait que ce fut pour expier sa faute que, bourrelé de remords, le prélat homicide fit bâtir la grande chapelle de la Vierge, qui continue l'abside de la cathédrale de Lisieux — chapelle que la B. Thérèse de l'Enfant-Jésus fréquenta assidûment avant son entrée au Carmel.

On sait que les architectes du moyen âge aimaient à peupler les coins inutiles de leurs créations d'êtres fantastiques, tels que têtes d'aigles, de chauves-souris, ou autres animaux moins aériens. Or, certains argus plus pénétrants que moi croient voir quelque chose qui ressemble à des *cochons* dans ceux qui jouent un rôle analogue dans la chapelle due aux remords du juge de Jeanne d'Arc.

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine, c'est que Cauchon fut lui-même enterré dans cette chapelle. Mais où ? On y voit bien une dalle portant une inscription à moitié effacée par le temps ; mais elle ne peut rien avoir à faire avec sa tombe, puisque celle-ci était, comme tous les mausolées des grands personnages de l'époque, recouverte d'une statue le représentant couché.

La preuve s'en trouve dans les débris d'une semblable œuvre d'art qui gît aujourd'hui dans l'un des transepts de la cathédrale de Lisieux.

Et ici on ne peut s'empêcher de se laisser aller à quelques considérations sur les retours de la fortune, la juste rétribution que la Providence permet souvent, même ici-bas, comme compensation pour l'injustice humaine. Le prélat de cour qu'était Pierre Cauchon ordonna qu'on jetât dans la Seine les cendres de la vierge martyre de la politique de son temps, ou du moins il n'est pas dit, que je sache, qu'il s'y soit jamais opposé. Et voilà qu'aujourd'hui on recherche vainement les siennes, malgré l'imposant monument qui les contient longtemps. Elles furent dispersées sous la Révolution, et l'on ignore maintenant jusqu'à l'endroit précis où se trouvait son tombeau.

Bien plus, tandis que, dans l'un des deux transepts de la cathédrale Saint-Pierre de Lisieux, l'humble vierge de Domrémy, maintenant glorifiée par la plus haute autorité du monde, revit triomphante sous la forme d'une belle statue qui attire tous les regards et reçoit tous les hommages, celle de son bourreau gît dans la poussière du transept opposé, brisée en une demi-douzaine de morceaux, et à peine reconnaissable comme l'effigie d'un évêque catholique.

Et à ce propos, un petit incident d'ordre personnel ne sera pas hors de place ici. Comme j'étais à la recherche du tombeau de Cauchon, j'avisai un monsieur qui venait de baiser le pied de la statue de saint Pierre, fac-similé de celle de Rome, et qui paraissait religieux et très digne.

— L'évêque Cauchon, mais c'était un Anglican, me dit mon interlocuteur.

Lorsque je l'eus désabusé à ce sujet, il me donna, en qualité d'ancien prisonnier des " Boches " dans la région qu'ils occupaient, toutes sortes de détails sur le sans-gêne que leurs prêtres prenaient, assura-t-il, avec les choses saintes, détails dont je ne crois pas le premier mot, mais qui montrent à quel point les préjugés nationaux peuvent, aujourd'hui comme au temps de Cauchon, influencer sur le jugement des mieux intentionnés.

De retour à Paris, j'y passai un jour (1), le dimanche, et partis lundi midi pour le Congrès international des Américanistes, qui devait s'ouvrir le lendemain à la Haye, capitale de la Hollande.

Ce voyage me fit traverser la zone occupée par les Allemands de 1914 à 1918. Cette zone, hélas ! ne nous apparut que trop tôt, et nous ne fûmes pas longtemps sans réaliser que les ravages qui ont depuis donné lieu à tant de pénibles pourparlers et ont fait couler tant d'encre n'étaient que trop réels, malgré tout ce que le Gouvernement a fait pour en atténuer les suites — avec des sommes basées sur les promesses de réparations incorporées dans le traité de Versailles.

A Montescourt, par exemple, nos regards s'arrêtent intrigués sur une grande étendue de terrain qui, de loin, paraît toute rouge par suite des toits de tuile neuve d'une multitude de petites maisons affectant une uniformité

(1) Ne voulant point m'attarder à suivre les sentiers battus, je laisse aux guides officiels de la grande cité le soin d'en décrire les principaux points d'attraction.

pénible à voir. On dirait ce qu'on appelle en France une immense cité ouvrière. Mais la place ne contient point d'usines. Ce sont, paraît-il, des maisons qui, rasées par les Allemands, ont été refaites par le gouvernement français. A côté, d'autres se rebâtissent, tandis que quelques-unes sont encore en ruines.

Il n'y a pas jusqu'aux arbres de la campagne auxquels les obus et la mitraille ont enlevé la vie, et qui demeurent jusqu'à ce jour secs au sein de la nouvelle végétation, comme le figuier de l'Évangile au milieu d'un verger verdoyant.

Puis nous apparaît Saint-Quentin, qui a encore plus souffert du conflit mondial. Ceux de ses édifices qui n'ont pas eu besoin de reconstruction sont encore tout ravagés d'écorchures d'éclats d'obus ou tamisés de trous de balles. Une foule de ses maisons restent à relever, et l'on aperçoit au loin un vaste vaisseau, neuf et sans tours, qui doit être sa cathédrale en état de résurrection.

A Aulnoye, au contraire, c'est un clocher qu'on voit se dresser sans son église debout sur le ciel gris, et un peu partout nous avons les signes de la plus grande désolation, auxquels succèdent, par ci par là, un renouveau qui fait plaisir à voir.

A la frontière belge, le douanier se montre bon prince pour moi, et se fie évidemment à ma mine d'honnête homme. Du reste, qu'aurait pu cacher mon tout petit sac ? Mais ma voisine de compartiment, une jeune Normande mise à la dernière mode, c'est-à-dire pas encombrée d'habits, qui a avec elle du "Calvados" — je n'expliquerai pas le sens de ce mot pour ceux qui ne

le connaissent point — manque de se faire pincer. Certaines petites emplètes accumulées dans sa valise, des pièces de vaisselle fantaisie, etc., la font prendre pour la fille d'une dame logée au précédent compartiment, qui a, paraît-il, des articles analogues dans ses bagages.

— L'une de vous deux a fait ces achats, que vous vous êtes ensuite partagés afin d'en cacher l'importance et n'avoir rien à payer, lui dit l'employé.

Elle a beau protester que ce n'est point le cas et qu'elle ne connaît même pas la personne dont on lui parle et que le douanier prend pour sa mère ; il faut une comparaison en règle des cartes d'identité de l'une et de l'autre pour convaincre l'officier de l'innocence relative de la jeune fille.

Innocence relative, dis-je. En effet, s'il avait trouvé ce qu'elle venait de cacher entre le coussin du siège et sa base en bois, elle en aurait eu, de son propre avis, pour au moins cent francs d'amende, sans compter la confiscation du liquide soustrait au contrôle du représentant de la loi.

Ce qui frappe en Belgique, que nous traversons maintenant, ce sont les immenses tas ou pyramides, les collines artificielles résultant des parties non utilisables du charbon de terre et autres minéraux, qui accusent un pays d'intense industrie métallurgique. Nous entrons bien dans Bruxelles, mais c'est pour en ressortir bientôt en reculant. Du reste, que pourrions-nous voir d'une grande ville sans sortir de notre train ? Nous constatons seulement que quelques-unes de ses églises ont de superbes flèches. Il est probable que le reste est à l'avenant.

Entrés plus tard en Hollande, nous ne tardons pas à nous apercevoir de la propriété du nom de Pays-Bas que cette contrée portait autrefois en français, et sous lequel d'autres peuples continuent à la connaître. C'est un pays trop bas pour la culture des céréales : à peu près tout ce que nous en voyons est en gras pâturages, coupés de canaux d'assèchement en guise de haies. Et l'on ne saurait s'en étonner si l'on réfléchit que le sol en est souvent au-dessous du niveau de la mer, dont les flots ne sont contenus que par des dunes naturelles et des digues artificielles.

D'où les noms de plusieurs de ses villes, telles que Schiedam, Monnikendam, Edam, Volendam, Schardam, Leerdam, Werkendam, Alblisserdam, et surtout de ses deux principaux centres, Amsterdam et Rotterdam. On sait que *dam* signifie digue en anglais. Ce suffixe a le même sens dans la plupart des autres langues germaniques, groupe auquel appartient le hollandais.

Instinctivement, nous cherchons des yeux les traditionnels moulins à vent, ainsi que les amples pantalons et les gros sabots des paysans avec lesquels la Hollande est associée dans l'esprit populaire. Les premiers sont bien en évidence ; on en voit de tous les côtés. De fait, les services du vent, dans ces plaines où aucune éminence n'en atténue la force, sont mis à contribution pour toutes sortes de besoins : creusage et perforage, suction de l'eau, drainage des terrains, etc.

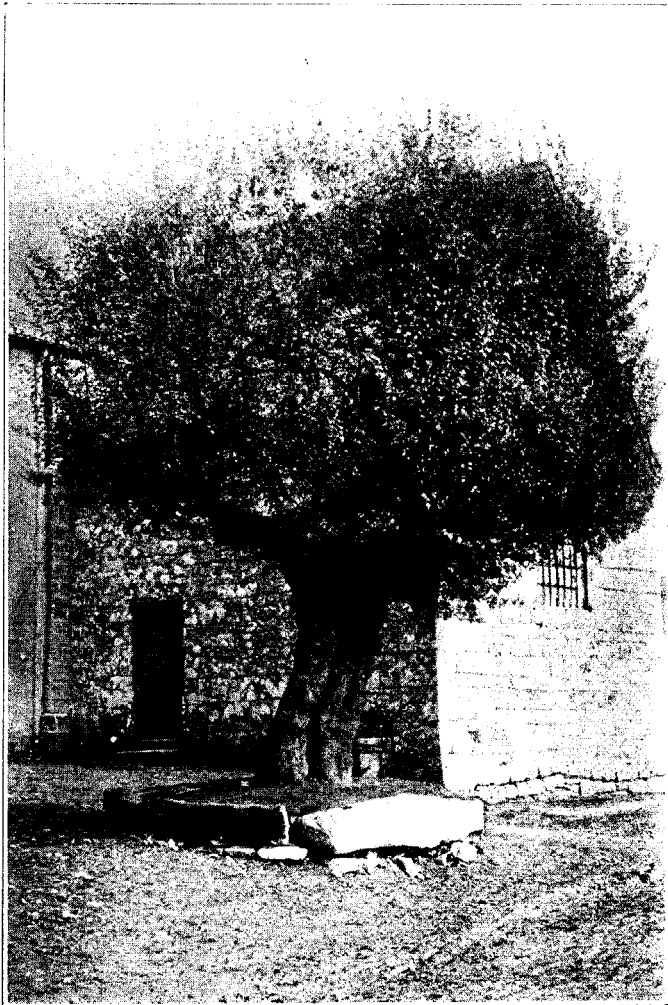
Quant aux seconds, pantalons de zouaves et sabots de bois, ils sont invisibles, pour la bonne raison, sans doute, que nous ne nous arrêtons que dans les villes, et

que les habitants des campagnes restent chez eux. La fameuse pipe hollandaise aux généreuses proportions ne nous apparaît pas davantage. On fume pourtant, presque autant qu'au Canada, ce qui n'est pas peu dire ; mais, sur la rue, du moins, on se contente généralement de la cigarette ou du cigare. Il paraît que la pipe gigantesque à bol en faïence se déguste ordinairement à la maison. D'aucuns assurent, du reste, qu'elle tend à disparaître.

Et puis, l'heure des travaux des champs, ou plutôt des prés, est passée, et il fait nuit depuis quelque temps lorsque nous arrivons à la Haye (*Den Haag*). Là je commence à éprouver l'un de ces embarras qui sont inséparables des voyages en pays dont on ne connaît point la langue. A force de chercher, je découvre pourtant un conducteur de taxi qui est assez intelligent pour comprendre, aidé d'une adresse écrite sur un bout de papier, que je veux aller à l'une des deux maisons que possèdent les Jésuites à la Haye — d'ailleurs la perspective d'un petit gain éclaircit singulièrement l'intelligence chez le commun des mortels !...

Un des Pères jésuites m'attendait. Mais ils m'apprend que le supérieur est absent, et il ajoute qu'il n'y a point de place pour moi dans son établissement. Par contre, ils m'ont, paraît-il, préparé un gîte à côté, dans une communauté religieuse dont les membres n'ont qu'un défaut, celui de ne comprendre aucune des langues que je connais. . .

La Haye n'était autrefois, m'assure-t-on, qu'un désert de sable. C'est aujourd'hui une place d'environ



Une ÉPINE VÉNÉRABLE
(A. S. Mars)

360,000 habitants, dont plus d'un tiers sont catholiques. Au point de vue matériel, c'est une ville de briques et de tuiles : de briques, d'un rouge très foncé et presque noirâtre, sont construites à peu près toutes les maisons et même les monuments, dont les toits sont pour la plupart en tuile. Quand les rues ne sont point pavées en pierres plates, elles le sont généralement en briques. C'est à peu près toujours le cas pour les trottoirs, chaque brique reposant alors sur le côté mince, pour assurer un peu de solidité.

Cette particularité des rues de la Haye explique le tapage presque incessant, le brouhaha indescriptible et le crépitement métallique dont les nerfs délicats se trouvent assez mal. On dirait, au passage des charettes (dont beaucoup sont mues à bras d'homme), des autos, trams et autobus, comme le craquement interrompu d'une crécelle gigantesque. On a alors peine à s'entendre parler, d'autant plus que le trafic est assez important.

Ainsi que dans les villes de France, excepté peut-être Paris, où ce mode de locomotion ne serait pas sans danger, l'usage de la bicyclette est presque universel par ici, et des matrones aux cheveux blancs, aussi bien que de blondes jeunes filles, se servent journellement de ces véhicules peu encombrants.

Un moyen de transport bien différent consiste dans les nombreux canaux dont la ville est sillonnée. J'avoue qu'ils ne sont pas de nature à l'embellir, bien s'en faut. C'est, d'un bout à l'autre, une eau croupissante et par-tant malodorante, et il me semble difficile d'expliquer autrement que par des dispositions étrangères à tout

semblant d'esthétique, sinon de propreté, l'insouciance à cet égard et le manque absolu de répugnance dont font preuve les nombreux bateliers qui y font glisser leurs embarcations, à la main ou à la gazoline — à l'essence, comme on dit en France.

La Haye n'est pas précisément sur la mer. Quelques milles l'en séparent, alors qu'on atteint des dunes, dont quelques-unes sont artificielles. Pour assurer la force de résistance de ces remparts contre les assauts de l'océan, on les a plantés d'arbres, qui forment comme un parc fort apprécié des citadins pendant la saison chaude.

Au surplus, pour capitale que soit la Haye, les gens n'y sont pas fiers. Les sabots s'y voient assez souvent, même sur la rue, tout autant que les guenilles et la crasse. On est loin ici de la scrupuleuse netteté et de la grâce native qu'on remarque invariablement chez les Parisiens de toutes les classes. Ce qui ne veut pourtant pas dire que les belles, ou du moins les riches, toilettes y soient inconnues. Il y a à proportion peut-être autant de gens aisés ici qu'à Paris, peut-être plus. Mais, en conséquence du type hollandais, qui n'est rien moins qu'élégant, les plus belles toilettes n'ont l'air de faire qu'à demi. On dirait des parvenues fagotées d'habits qui n'ont pas été faits pour elles.

On sait que ce type est d'un blond presque uniforme, avec pourtant de notables exceptions. Chez certaines femmes, le teint tourne presque au jaune, ou du moins il est de cette particulière pâleur que les Anglais appellent *sallow*. Une autre caractéristique faciale de la Hollandaise consiste dans le nez, qui est souvent trop

court, ramassé et quelquefois retroussé d'une manière peu distinguée.

Sur la rue, chacun va son chemin sans faire attention à son voisin, à moins que celui-ci ne soit un prêtre ; dans lequel cas, le catholique le saluera toujours avec respect. Ceci m'amènerait à dire un mot de la vie religieuse et intellectuelle dans la capitale néerlandaise. Mais à chaque jour suffit sa peine. Il est trop tard aujourd'hui ; réservons-nous pour une prochaine communication. Aussi bien n'avons-nous pas encore même entamé le sujet du congrès qui m'a fait venir ici. A bientôt donc.

LETTRE IX

LA HAYE ET LES SAVANTS

Fauquemont (Hollande), 18 août 1924.

ME voici rendu, après une course en quatre trains différents, dans un pays à peu près unique au point de vue topographico-politique : comme une enclave, une projection d'un territoire dans un autre. Si ce territoire était dans une pièce d'eau, mer ou lac, on l'appellerait une presqu'île. C'est une bizarrerie politique, en même temps que le résultat d'une injustice, à mon avis.

En effet, qu'on examine une carte de la Belgique et des Pays-Bas, et l'on verra, juste au sud de cette dernière contrée, une langue de terre de forme ovale qui devrait en bonne règle appartenir au pays belge. Elle a Maëstricht pour capitale. A Fauquemont, soi-disant traduction de Valkenburg, comme on dit ici, on se trouve à

peu près à moitié chemin entre cette ville et Aix-la-Chapelle. C'est dire que je suis en ce moment à dix-sept kilomètres de la Belgique, à l'ouest, et à vingt de l'Allemagne, à l'est. Pour y arriver, je suis passé par une étroite bande de terre, toujours appartenant à la Hollande, d'où l'on devait voir l'un et l'autre pays à la fois.

J'emprunte ces détails à un bel atlas allemand publié il y a deux ans, où je suis frappé d'un détail qui peut avoir sa signification. Tous les territoires, si petits soient-ils, que la dernière guerre a arrachés à l'Allemagne y sont donnés avec la couleur propre au pays auquel ils ont été rattachés, mais avec leurs limites occidentales d'avant-guerre nettement définies. C'est ainsi que l'Alsace et la partie de la Lorraine qui était allemande avant 1918 ont, sur les cartes de cet atlas, les frontières que lui avait assignées le traité de Francfort, au lieu d'être données comme parties intégrales de la France, sans aucune restriction ou arrière-pensée.

On peut en dire autant des misérables petits districts acquis sur l'Allemagne par l'héroïque Belgique, qui aurait dû être autrement récompensée. Je veux parler des deux " cercles " de Malmédy, qui a encore une certaine importance au point de vue territorial, et d'Eupen, qui en est dénué, puisqu'il n'a pas plus de quinze kilomètres dans sa plus grande longueur. Le second en a le double, avec près de cinquante en longueur.

Mais revenons à la Haye, où beaucoup d'ouvrage nous reste à faire.

J'ai déjà dit un mot de son aspect extérieur, ainsi que de ses habitants en général. Si j'eusse été logé dans

un milieu plus favorable, par exemple, chez les Jésuites d'à côté, j'aurais pu en dire davantage parce que j'aurais eu l'explication de certains détails qui m'intriguaient en ma qualité d'étranger. Mais quels renseignements pouvez-vous recueillir de bonnes âmes comme les religieuses chez lesquelles j'étais, qui ne savaient pas un mot de français ni d'anglais, tandis que, de mon côté, j'étais tout aussi ignorant de leur langue maternelle ! Aussi, quels signes et quelles grimaces il fallait faire pour arriver à se comprendre un tant soit peu (1) !

Par contre, tous les membres du clergé néerlandais semblent comprendre, et plusieurs parlent bien, la langue française. On peut bien penser que, de retour des séances du congrès, je ne manquais pas de profiter de leur compagnie.

Ce qui me frappa surtout à l'église des Jésuites, bel édifice avec de superbes colonnes monolithes en granit rouge poli, où je dis ma messe tous les jours, ce fut l'extraordinaire affluence de fidèles, en particulier des hommes, qui se conduisaient dans le lieu saint d'une manière à édifier les anges. C'étaient, à n'en pas douter, des croyants qui sentaient profondément la présence de Dieu, et trahissaient leur foi par un recueillement d'ailleurs peu difficile au tempérament hollandais. Dire le nombre des communions, d'hommes aussi bien que de fem-

(1) Une lettre du supérieur de notre maison de Saint-Charles, à Fauquemont, m'annonçant qu'il m'avait trouvé un meilleur gîte à la Haye, ne m'arriva que longtemps après que j'en eusse pu profiter. Quelle différence pour moi si j'avais pu me réfugier dans une communauté dirigée par la sœur d'un de nos évêques de l'Afrique australe, comme était celle qu'on venait de me trouver !

mes, qui se donnaient chaque matin dans cette seule église est chose impossible. Elles devaient se compter au moins par centaines. On se serait vraiment dit dans la primitive Église !

Sous ce rapport, ce serait tomber dans une partialité implicite qui ne va pas à mon caractère que de ne pas mettre en regard de cette foi agissante l'abstention propre à certain pays qui m'est pourtant bien cher, où la messe des jours sur semaine est traitée comme si elle était dite exclusivement pour les femmes. Oserais-je ajouter que certains curés français ne semblent pas avoir encore entendu parler des directions, pourtant si formelles, du regretté Pie X, de sainte mémoire. " Les personnes qui ont la louable habitude de communier le premier vendredi du mois pourront se confesser à telle ou telle heure " ; c'est ainsi, mot pour mot, qu'un excellent prêtre à la tête d'une grosse paroisse de mon diocèse d'origine annonçait les confessions préparatoires à la communion mensuelle qui, au Canada et ailleurs, rassemble à la sainte table une bonne partie des paroissiens, hommes et femmes. D'exhortation à s'approcher alors des sacrements, pas le moindre mot sur les lèvres de ce curé français. Peut-on s'attendre après cela à voir la communion fréquente en honneur dans pareille place ?

Elle l'est certainement à la Haye, s'il faut en juger par l'église que je fréquentais moi-même. Et cet intense sentiment de piété que j'y remarquai ne se bornait point à l'intérieur ; apparemment tout catholique qui passait devant une église saluait ostensiblement l'Hôte

divin qui y faisait sa demeure, tout comme cela se pratique à Montréal et dans les autres villes du Canada.

Après Dieu, son ministre. La veille de mon départ, j'eus une excellente démonstration de la manière dont les Hollandais, même des grandes cités comme la Haye, traitent le prêtre, surtout celui qui est établi en autorité. Le Père qui fait l'office de curé à l'église des Jésuites était absent lors de mon arrivée en cette ville. Peu après, je fus assez surpris de voir tout le quartier voisin pavoisé de drapeaux nationaux qui flottaient au vent. Le soir du même jour, des foules apparemment anxieuses étaient stationnées aux abords de l'église, surtout devant les portes de sa façade.

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Une religieuse interrogée par moi ne sut que répéter, hors d'haleine : " Pastoor, pastoor. . . " avec un verbe dont je ne pus malheureusement saisir la signification.

Bientôt j'eus le mot de l'énigme. Après une longue attente, deux ou trois autos arrivèrent, dont l'une fut saluée de tout le monde, surtout lorsque son principal occupant en descendit. En même temps, l'un des marguilliers, apparemment, lui apporta solennellement une espèce de masse à baiser ; après quoi le voyageur qui, on le comprend, n'était autre que le curé de retour, entra à l'église suivi de toute la foule, qui s'y pressa pour recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement.

A propos d'église et d'offices, je me permettrai de noter que chaque pays ayant quelque chose qui lui est propre, parce que différentes sont les caractéristiques de ses habitants, ces particularités se rencontrent jusque dans

ce qui se rapporte à l'exercice du culte. A la Haye, je ne pus m'empêcher de remarquer certains petits points concernant la célébration de la sainte messe que je crois particuliers au pays dont cette ville est la capitale. Le plus important consiste dans l'usage d'une petite cuiller d'or ou d'argent, pour mettre dans le vin sacramentel la toute petite quantité d'eau que les rubriques veulent qu'on y ajoute.

Cette pratique est on ne peut plus avisée, vu qu'elle obvie au danger de nullité, qui n'est que trop à craindre quand on dit la messe avec un vin trop dilué. Je connais certains prêtres qui gagneraient à l'adopter. On serait alors plus fixé sur la validité de leurs messes.

La chasuble hollandaise n'est plus la chasuble gothique du moyen âge. Néanmoins elle a cela de commun avec elle qu'une simple ouverture ronde y est pratiquée pour passer la tête, sans échancrure en avant ni aucune attache pour se l'assujettir à la poitrine. Pour mentionner un tout petit point de liturgie inconnu en Amérique et qui a pourtant sa raison d'être, le servant de messe ne manque jamais de sonner, comme en France, pour la petite, ou seconde, élévation, juste avant le *Pater*.

Enfin, ce même enfant, en rentrant à la sacristie, s'agenouille toujours pour recevoir au passage la bénédiction du prêtre dont il vient de servir la messe. Cette touchante coutume, malheureusement tombée en désuétude ailleurs, doit dater des âges de foi, car le si regretté Dom Adrien Gréa l'avait ressuscitée parmi ses religieux, et ceux d'entre eux qui lui sont restés fidèles la pratiquent et la font toujours pratiquer en pareil cas.

En ce qui est du costume ecclésiastique en Hollande, on en voit trois différents. Le plus commun est la soutanelle, espèce de longue redingote portée par-dessus les culottes courtes. Quelques-uns remplacent aujourd'hui celles-ci par le pantalon noir, et portent alors une simple lévite, tandis que d'autres, en moins grand nombre, ne quittent jamais, même sur la rue, la soutane proprement dite. Hier, près de Maëstricht, j'ai même voyagé avec un Franciscain revêtu de son costume officiel, qui, je dois pourtant l'admettre, semblait attirer les regards des badauds.

La seule distraction dont j'ai pu jouir à la Haye, à part celles qu'occasionnait le Congrès des Américanistes, fut une longue séance de cinéma représentant, pour le clergé de la capitale, dont soixante-quinze ou quatre-vingts membres y assistaient, les diverses phases du Congrès eucharistique qui venait de se tenir à Amsterdam, non loin de là. Les péripéties du voyage et l'arrivée des prélats et des foules étaient, à mon sens, bien trop détaillées et assez monotones. Le reste paraissait bien. Les foules étaient certainement enthousiastes.

Enthousiastes étaient aussi les assistants cléricaux devant lesquelles elles évoluaient maintenant sur l'écran. Deux personnages furent surtout acclamés : le cardinal-légat Van Rossum, compatriote de l'assemblée, et Pie X, le pape de l'Eucharistie. L'apparition de l'un et de l'autre fut saluée d'un tonnerre d'applaudissements d'autant plus flatteurs qu'ils étaient absolument spontanés.

Et l'autre congrès, celui-là qui avait été mon excuse pour le voyage que j'accomplissais alors ? Il était, à son

tour, en pleine opération à la capitale néerlandaise, dans l'un de ses plus vastes palais historiques. Un compte rendu même sommaire de ses travaux serait, on le comprendra, presque un hors-d'œuvre dans une série de lettres destinées au grand public. J'en prendrai seulement occasion pour attirer l'attention sur un point qui n'est pas sans importance au point de vue national, tel qu'il est entendu au Canada et qu'il doit être entendu en France.

Je fais allusion à la question des langues. On ne saurait cacher le fait que, pour la première fois à ma connaissance, la direction du congrès assigna à l'anglais une place prépondérante à laquelle il n'était point habitué (1). C'est ainsi que tous les imprimés étaient dans cette langue. Aussi fut-ce avec la plus vive satisfaction que je vis l'empressement avec lequel la plupart des délégués officiels des différents gouvernements voulurent souligner l'importance du français comme langue internationale.

Le président ayant lu en bon anglais un rapport sur ce qui s'était passé dans les cercles américanistes depuis la dernière réunion du congrès au Brésil, un des ministres de la Couronne néerlandaise, qui, lui aussi, faisait partie de la direction, prononça un superbe discours dans un français que n'aurait pas désavoué un académicien. Puis le délégué du gouvernement des Hellènes (Grecs) fit part, en excellent français, des vœux de son pays

(1) Pour international qu'il soit aujourd'hui, ce congrès est d'institution française, et eut sa première session à Nancy, en 1875. Il n'a rien à faire avec les questions de religion, mais s'occupe scientifiquement des aborigènes de l'Amérique, en les étudiant à tous les points de vue possibles.

pour le succès du congrès. Son voisin, le délégué italien, le suivit dans la même langue ; puis vint celui du Brésil, dans un français dont je ne pus m'empêcher de le féliciter privément.

— Mais c'est bien simple, déclara-t-il alors ; nous parlons tous français en famille chez nous, et c'est le cas pour une foule de gens de mon pays.

Après lui vint le délégué du Guatemala, toujours dans le plus pur français et sans le moindre accent étranger ; puis ceux du Pérou, de la Belgique bilingue, de Cuba et... de la Chine ! Ce dernier, professeur à une université, parut flatté de mes remerciements de ce qu'il avait choisi ma langue maternelle pour s'adresser à une assemblée internationale comme la présente. Le représentant de l'Argentine fit ses premières remarques en français, mais lut son discours en espagnol, langue qui, étant donné sa diffusion dans l'Amérique du Sud, est assez en honneur dans les réunions du genre de notre congrès.

Tandis que nous en sommes au chapitre du français, il peut nous être permis d'ajouter que, à en juger par les enseignes et noms des maisons publiques de la Haye, cette langue n'y semble pas tout à fait inconnue. C'est ainsi que, sur le seul parcours que j'avais à faire tous les jours pour assister aux séances du congrès, je notai les enseignes suivantes parmi la masse de celles qui étaient en hollandais : Au Louvre, Au Corset français, Au bon Marché, Hôtel du Passage, Maison française, Maison de Confection, Maison de Bonneterie, Cigarettes 25 grands Prix — huit françaises contre une anglaise : soit

dit pour le profit des pusillanimes du Canada français, qui s'imaginent naïvement que, dans le monde du commerce, c'est l'anglais qui prédomine toujours.

Que dis-je ? Je vis même, dans un autre quartier de la ville, une enseignne qui annonçait en français une École de Beauté, institution qui me paraît bien nécessaire en Hollande, même parmi les dames de sa capitale. Par exemple, je ne saurais dire quels en sont les succès. . .

Cette mention de la beauté me porte à faire quelques pas en arrière. Je m'étais installé à Paris dans un compartiment de seconde classe du train qui devait me mener à la Haye, à côté de la jeune Normande au " Calvados " dont il a déjà été parlé. En face de moi — ne pas oublier qu'en Europe chaque compartiment de chemin de fer contient deux bancs, dont les occupants se regardent — se trouvait un individu relativement jeune, aux lèvres dédaigneuses et au menton en galoche. Me basant sur le journal qu'il lisait, je le soupçonnai de suite de venir des États-Unis. M'étant convaincu qu'il ne parlait point français :

— Il est par trop laid, ne pus-je m'empêcher de dire à ma voisine, ce doit être un savant.

— Est-ce que les savants sont laids ? demanda-t-elle ingénûment.

— Beaucoup le sont. Quant à celui-ci, je ne serais qu'à demi étonné qu'il se rendît au même congrès que moi.

— Vous savez l'anglais ?

— Oui.

— Alors vous pouvez facilement vous en assurer.

— C'est ce que je vais faire à la première occasion.

Profitant donc d'un instant où il s'était arraché à son journal :

— *Any great news to-day ?* De grandes nouvelles aujourd'hui ? lui demandai-je.

— Aucune, fit-il évidemment satisfait de trouver quelqu'un à qui il pût parler.

— Monsieur vient d'Angleterre ?

— Non, des États-Unis.

— Ah ! c'est cela ; votre journal est trop vieux. Il ne peut contenir rien de nouveau.

— Pardon, il est d'aujourd'hui même. Vous le voyez, c'est le *Herald*, édition de Paris.

— Et vous allez loin ?

— Jusqu'en Hollande.

— A la Haye ?

— Précisément.

— Vous vous rendez sans doute au Congrès des Américanistes ?

— Ah ! ça, comment savez-vous qu'un congrès de cette nature doit s'y tenir ? fit-il tout surpris.

— Parce que j'y vais moi-même.

— Vraiment ? Voilà qui est intéressant, dit-il évidemment piqué de curiosité. Je suis le Professeur Mason, qui ai un peu étudié les races athabaskaines (ou dénées). Pourrais-je savoir votre nom ?

— Je m'appelle Morice.

— Comment ! s'écria-t-il en sursautant visiblement ; seriez-vous le fameux Père Morice, la grande autorité sur les Dénés (pardon de reproduire ses épithètes) ?

— Lui-même. . .

Alors, le brave homme manqua de se jeter à mon cou. Cette suprême démonstration des races latines, il la remplaça par une vigoureuse poignée de main. Et, lorsqu'il se fut un peu remis de son émotion, il me confia que, sans faire mine de rien, il m'avait lui-même dévisagé et étudié depuis Paris, et en était venu à se demander si, moi aussi, je n'étais pas un savant.

— Et pourquoi cela ? lui demandai-je.

— Parce que, voyez-vous, fit-il en hésitant quelque peu, vous n'êtes par précisément ce qu'on appelle un phénix de beauté. . .

Ciel ! Il avait donc compris ma remarque initiale !

Quoi qu'il en soit, ce congrès me fit renouer connaissance avec quelques-uns de mes anciens amis, parmi lesquels je citerai le Dr Franz Boas, Juif allemand devenu Américain, qui a certainement fait de très sérieuses études sur les aborigènes du Nouveau-Monde ; Le Dr W. Schmidt, S. V. D., savant prêtre qui a fondé, et continue à diriger, l'*Anthropos*, de Moedling, près de Vienne, en Autriche ; le Professeur Thalbitzer, Danois qui s' imagine sérieusement savoir la langue des Esquimaux ; le Dr Capitan, de Paris, qui a (peut-être à meilleur droit) une tout aussi haute idée de ses connaissances en ce qui est de l'archéologie de l'Amérique du Sud ; l'ex-conseiller impérial Heller, de Vienne, qui ne sait probablement pas grand'chose en fait de science américaniste, mais aime à se mêler à ceux qui la connaissent (1).

(1) Simplement pour donner une idée de la nature de ce congrès, j'ajouterai que j'y lus un travail sur "l'abstraction dans la langue des Por-

Ce monsieur, aux larges épaules et à la longue barbe grise, est le favori du congrès. C'est un excellent cœur, qui embrasse tout le monde avec effusion. J'échappai à son accolade uniquement parce qu'il ne me reconnut que pendant le discours d'un membre. Il m'envoya alors de loin "ses salutations empressées". J'en fais autant pour le directeur de la *Liberté*.

teurs", sauvages parmi lesquels j'ai passé vingt-deux ans de ma vie de missionnaire.

LETTRE X

CATACOMBES

Fauquemont, 19 août 1924.

Pour venir à Fauquemont, il m'a fallu traverser la Hollande dans toute sa longueur, de la Haye à sa projection du sud inclusivement, et cela par une voie différente de celle qui me mena à sa capitale. Je devrais donc avoir maintenant une assez juste idée de ce pays au point de vue topographique. Ce dernier voyage n'a fait que me confirmer dans la propriété de tout ce que j'en ai écrit : région très plate et aussi basse que possible, sans presque aucune culture, mais avec des pâturages où broûtent d'innombrables petites vaches pie, c'est-à-dire noires et blanches.

Cette course m'a aussi appris que nombre de Hollan-

dais sont familiers avec notre langue, et que plusieurs la parlent avec aisance.

— Que voulez-vous ? me dit l'un deux, notre pays étant petit, notre langue ne peut pas être fort répandue. Comme il n'y a guère de danger que les étrangers l'apprennent, ils nous faut en apprendre nous-mêmes au moins une autre si nous voulons voyager. On se tourne alors généralement vers la langue française, qui est celle de la grande littérature et des belles manières, et qui, en Europe, est connue de quiconque aspire à passer pour monsieur.

— Et l'anglais ? demandai-je.

— Quant à l'anglais, il y en a aussi qui l'apprennent, et cet idiome est d'acquisition facile pour nous. Mais vous comprenez qu'on ne saurait le mettre en ligne de compte avec une langue universellement parlée dans la bonne société comme est le français.

Enfin j'ai aussi acquis la certitude que l'usage des chemins de fer est des plus dispendieux en Hollande, à cause des remblais élevés au-dessus de la plaine et des nombreux ponts qui caractérisent leurs voies, m'a-t-on dit.

Après les nombreux changements de trains auxquels j'ai déjà fait allusion, j'arrive à Fauquemont (Valkenburg), où je suis reçu à bras ouverts par l'excellent P. Édouard Trunk, O. M. I., remplaçant pour le moment le R. P. Schardt, supérieur, absent. On voit par ces noms que ceux qui les portent sont de nationalité allemande. Il en va ainsi de la maison tout entière ; c'est un des deux juniorats, ou maisons d'éducation pour ses propres sujets, que possède notre province allemande. Tout son personnel appartient à la même race, bien que

sa résidence soit sur le territoire hollandais, et, sur les quatre-vingt-un enfants qu'on y élève et instruit en ce moment, un seul est hollandais, tous les autres étant du pays de leurs professeurs.

Tel qu'il est, cet établissement a pourtant eu un Français pour fondateur et premier supérieur. C'était le R. P. Léon Legrand, homme de cœur autant que de poigne, auquel ses anciens sujets, aujourd'hui Oblats allemands disséminés sur le continent américain et ailleurs, semblent avoir voué un culte qui les honore autant qu'il glorifie celui qui en est l'objet. Il est bien rare de voir un ancien supérieur dont les subordonnés, fussent-ils de même race que lui, ont conservé un si bon souvenir.

Un des immenses avantages de la formation de ceux qui sont devenus les premiers Pères de notre province allemande consiste dans leur connaissance du français, qui leur est aujourd'hui si utile dans leur commerce avec les autres Oblats. Les conditions dans ces dernières années ont quelque peu milité contre la continuation de cette prévoyante politique ; mais il est question de la reprendre.

Me croira-t-on en France lorsque j'assurerai que je n'ai jamais été mieux traité qu'ici ? On est littéralement aux petits soins pour moi. J'ai toujours trouvé nos Pères allemands d'excellents Oblats, qui possèdent à la perfection l'amour de la Famille et pratiquent on ne peut mieux la charité fraternelle si recommandée parmi nous. Au risque d'être accusé de me mettre trop en avant, j'ajouterai ceci : l'Allemand a le respect inné de quiconque s'adonne aux travaux de tête. Il traite avec

une déférence presque obséquieuse ceux qu'il prend pour des intellectuels. Ayant eu la bonne fortune d'être classé par lui dans cette catégorie, on devine si l'accueil qu'on m'a fait ici a été chaleureux.

En veut-on une preuve ? Le remplaçant du supérieur n'a pas cru pouvoir donner le *Deo gratias*, au premier souper que j'ai pris à sa table, sans me présenter à la communauté par un véritable speech, au cours duquel il a résumé à sa manière ce que j'avais fait dans le passé et ce qu'il me croyait être dans le présent, sans oublier la mention du congrès d'où je venais.

Puis, à la récréation du soir, il y a eu concert improvisé, les élèves étant en vacances, avec de splendides chants en parties, sans l'accompagnement d'aucun instrument, et des *lieds*, ou chansons d'allure moins grave, mais d'une très harmonieuse facture.

Rien de plus facile pour les Allemands que d'improviser pareilles soirées. On sait, en effet, qu'il n'est peut-être pas sur notre planète de race qui ait de plus remarquables dispositions pour la musique, surtout pour la musique sérieuse. Cela me rappelle les chants si impressionnants de la première bénédiction du Saint-Sacrement à laquelle j'ai assisté ici. Le premier morceau surtout, exécuté sans accompagnement d'orgue — et pourtant Dieu sait s'il y a un bel orgue à tuyaux ici ! — était quelque chose qui paraissait simplement surhumain.

C'était un motet à cinq parties, de caractère essentiellement religieux, c'est-à-dire lent, grave et sans répétitions inutiles, dont les riches accords et les résolutions musicales en des ampleurs qui vous transportent, sans vous

secouer, vous font mépriser comme ridicules les coups de théâtre et les éclats irrévérencieux qui déparent tant de pièces de ce que d'aucuns sont assez naïfs pour croire de la bonne musique. Il n'y a jamais eu de Palestrina qui ait dépassé ce que j'ai entendu ici.

En sortant de la chapelle, une plaque de marbre noir couverte de noms propres me ramène une minute au beau pays de France. D'après ce que j'ai pu y voir, chaque commune a son monument élevé à la mémoire de ses soldats tombés dans la Grande Guerre, tandis que, dans les églises des mêmes places, leurs noms sont répétés en vue d'appeler les fidèles à prier pour eux. Ici, dans la maison de Saint-Charles de Fauquemont, nous voyons un exact équivalent. A la porte de la chapelle du juniorat, une inscription en latin implore les prières de ceux qui vont y entrer pour le repos de l'âme de quatre frères convers et de dix-sept junioristes tués au cours du même conflit.

Y songe-t-on ? Vingt et une personnes, dont dix-sept sont supposées avoir été des enfants, victimes de la guerre, et cela pour une seule maison, n'est-ce pas terrible rien que d'y penser, alors même qu'on vous fait remarquer que ces pauvres petits enlevés à l'affection des leurs venaient d'une institution qui comptait alors deux cents élèves ! Cette circonstance trahit aussi, plus que ne pourraient le faire de longues démonstrations, à quelle extrémité l'Allemagne était réduite lorsqu'elle dut s'avouer vaincue. Elle en était venue à enrégimenter des enfants de dix-sept ans !

Voilà qui est peut-être de nature à consoler ceux qui

seraient tentés de se plaindre de ce que nous Français ayons été si maltraités par l'affreuse moissonneuse qu'est la mort, au cours de cette dernière guerre qui a fait tant de deuils.

En attendant, pour me débarrasser de ces noires pensées et satisfaire mes goûts d'antiquaire, je fis, le lundi 18 août dernier, un tour aux catacombes de Rome, en compagnie du plus aimable des cicerones, l'excellent P. Trunk déjà mentionné. Si j'ajoute que je revins le même jour, on pourra manifester une surprise mêlée d'incrédulité. Et pourtant, rien de plus vrai que cette assertion. Expliquons-nous.

Le mot Fauquemont est une traduction impropre, et basée en partie sur une pure consonance, en partie sur le sens de sa finale en hollandais (*Valkenberg*, la montagne du Faucon, aujourd'hui *Valkenburg*, le fort du Faucon). Le juniorat Saint-Charles en est éloigné de trois petits kilomètres, par la voie la plus usuelle. Ses habitants ont profité de ce que leur ville est bordée de hauteurs d'autant plus remarquables que, ainsi que je l'ai dit plus d'une fois, la Hollande proprement dite, dont cette région est le prolongement indû, est partout si plate, pour attirer chez eux les touristes, faire de leur localité un lieu de plaisance.

Aussi chaque train y débarque-t-il nombre de visiteurs, qui y trouvent des hôtels d'été à la dernière mode et des estaminets avec pelouse, ou cours, couverte de tables où chacun prend sa consommation, comme on dit à Paris. Il y a aussi, naturellement, théâtres et salles de danse, où les protestants s'en donnent à cœur joie.

Les collines des environs ont même été magnifiées dans les réclames officielles, au point que la plupart des visiteurs croient ne pouvoir s'y rendre qu'armés de ces bâtons munis de pointe en fer appelés *alpenstocks* par ceux qui font profession de gravir de véritables montagnes. Rien de plus drôle que ces touristes de Fauquemont, hommes, femmes et jeunes filles, qui parcourent la ville en s'appuyant sur de vigoureuses cannes armées de fer. Que voulez-vous ? Ces braves gens sont si peu habitués à monter même la simple valeur d'un mètre, en dehors de leurs maisons, qu'ils croient honnêtement les petites côtes de cette place l'équivalent de ces terribles montagnes dont les entretiennent leurs revues ou ceux qui prétendent avoir voyagé.

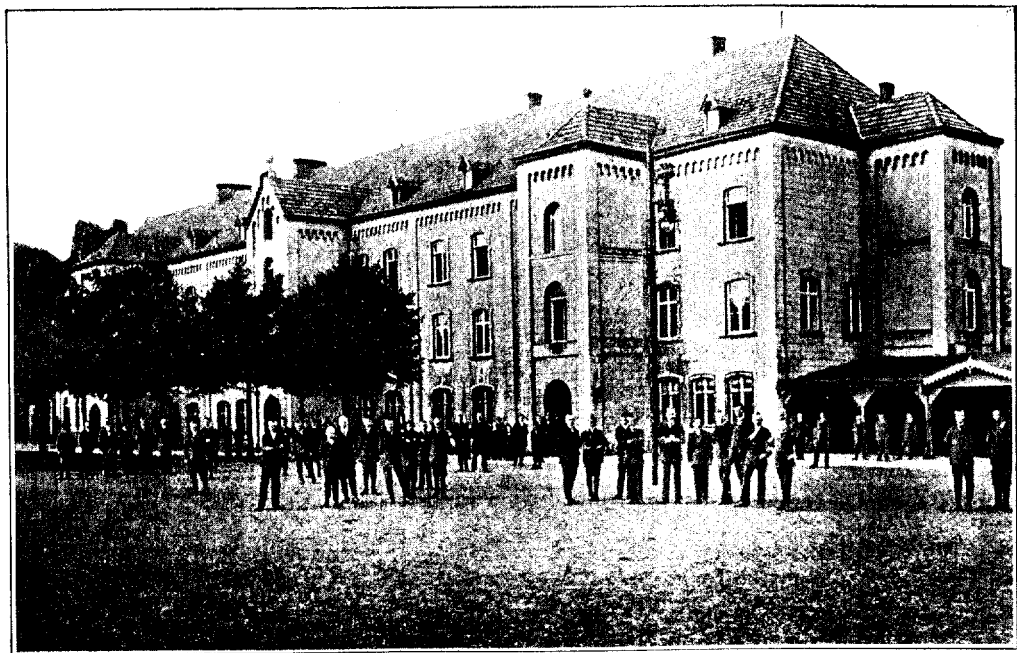
D'un autre côté, pour intensifier encore ces hauteurs par trop modestes, on a élevé sur l'une d'elles une tour d'une centaine de pieds (trente mètres), que le touriste peut monter moyennant finances. De là, il a la satisfaction de plonger des regards émerveillés sur ce qu'il peut prendre pour une bonne partie de la terre, d'autant plus qu'il aperçoit de ce point culminant le territoire de trois pays autonomes, à savoir la Hollande, où il se trouve, la Belgique d'un côté et l'Allemagne de l'autre.

Bien plus, un des catholiques locaux a pensé à une ressource d'un genre tout différent. Au lieu de s'élever le plus possible, il a cru mieux faire de se terrer, de creuser et de pénétrer dans les entrailles de la terre, toujours dans le but d'attirer les étrangers vers ce coin reculé que la politique a attribué à la Hollande. Peut-être même s'est-il mêlé à cette pensée digne d'un commerçant quel-

que idée de prosélytisme religieux, ou du moins de simple instruction archéologique. Si c'est le cas, il a certainement eu raison — et l'on m'affirme à la dernière heure que ces dernières intentions n'étaient pas étrangères à son plan. Il a, paraît-il, voulu faire contrepoids aux amusements par trop frivoles servis aux visiteurs, en grande majorité protestants.

Ayant vu à découvert, *in situ*, au flanc d'une colline bordant la petite ville de Fauquemont, une espèce de pierre blanchâtre très facile à travailler, on fit des recherches qui eurent pour résultat de montrer que la colline entière était faite de cette matière. On eut alors l'idée géniale d'en profiter pour y avoir une reproduction des catacombes de Rome. Ce travail, qui dura cinq ans, fut fait avec une scrupuleuse exactitude, ainsi qu'en ont témoigné des autorités compétentes. Il fut mené à bonne fin grâce au concours bienveillant d'une commission d'archéologues ayant à sa tête le célèbre architecte Dr Cuypers, et avec l'aide aussi constante que dévouée de la Commission d'Archéologie Sacrée de Rome.

Cette commission, à laquelle le Souverain Pontife a confié le soin des catacombes romaines, a déclaré, par l'organe de son secrétaire, qu'elle " considère les catacombes de Fauquemont comme son œuvre propre ". La première partie fut inaugurée le 12 juillet 1910 par le Prof. Marucchi, de si grande autorité dans la matière. Il témoigna alors de son extrême satisfaction de " voir cette œuvre exécutée avec une si grande fidélité et un vrai sentiment archéologique ". La seconde partie fut ouverte le 2 juillet 1912 par le baron Kanzler, secrétaire



S. CHARLES de FAUQUEMONT

de la Commission d'Archéologie Sacrée à Rome et directeur du musée chrétien du Vatican.

Dans son discours d'ouverture, l'éminent archéologue fit ressortir un avantage qu'ont les catacombes de Fauquemont sur celles de Rome. Sous la ville éternelle, les catacombes se trouvent dispersées sur une vaste étendue ; ici, en Hollande, les parties principales en sont réunies, ce qui offre une immense supériorité au point de vue de l'étude.

J'ai résumé ces détails d'un feuillet qu'on passe aux visiteurs, pour montrer combien scientifiquement sérieux est le travail accompli dans la colline de Fauquemont. Du reste, après quelques études préparatoires, il n'est pas nécessaire d'examiner longtemps n'importe quel détail pour se convaincre qu'on a là sous les yeux la copie très fidèle des souterrains de Rome, avec leur apparence antique habilement reproduite, sans compter que quelques articles comme une lampe, une inscription et les ligatures, ou nervures, de quelques tombeaux, viennent directement des catacombes de la Rome chrétienne (1).

Les catacombes ! Quel mot magique ! Quels souvenirs empoignants il évoque pour quiconque s'est repu comme moi de la lecture et de l'étude de *Fabiola* ! Voir Naples et mourir, dit-on. Voir les catacombes et mourir, me suis-je toujours dit. Aussi fut-ce avec transport que j'acceptai hier l'offre du bon P. Trunk de me faire faire connaissance avec leur copie de Fauquemont. Une heure

(1) La seule différence qu'il y ait entre les catacombes de Fauquemont et celles de Rome consiste dans la couleur de la matière dans laquelle les deux sont creusées. Grise à la première place, elle est rougeâtre à la seconde.

après sa proposition, nous nous trouvions à la porte du souterrain, où des étrangers attendaient déjà un guide. On nous donne à chacun un petit cierge, tandis que le guide nous précède, muni d'une queue de rat enroulée au bout d'une baguette, à la manière d'un éteignoir d'autel, et nous partons.

Après avoir descendu quelques-unes des cent soixante-seize marches, coupées de temps en temps de paliers, par pitié pour les jambes en mauvaise condition, marches qui vont nous faire pénétrer au niveau de la nécropole souterraine, nous allumons nos cierges, et le guide commence en hollandais son boniment, qu'il résume en français pour mon profit personnel. Au surplus, un de nos compagnons, monsieur qui a visité l'original romain de ces catacombes et parle très bien le français, est assez bon pour me compléter ses explications, sans compter les efforts du P. Trunk dans la même direction.

Naturellement, je ne prétends pas conduire le lecteur au travers de tous les dédales que nous parcourûmes ensemble, ni reproduire pour son bénéfice tout ce qu'il me fut donné de voir. Notre exploration ne dura pas moins d'une heure et demie, sans aucune interruption (1). C'est dire qu'il faut me contenter des grands traits, sans m'astreindre à l'ordre dans lequel chaque détail se présentait à nous, puisque je ne pris aucune note.

On sait que, quelle qu'ait été l'origine première des catacombes, elles servirent aux premiers chrétiens de Rome de refuge contre la persécution et de cimetières

(1) Il est pourtant à noter que je ne vis que la moitié des catacombes de Fauquemont, l'autre partie se visitant dans l'avant-midi.

pour leurs morts, surtout pour les dépouilles de leurs martyrs. Elles sont faites d'interminables corridors souterrains, de largeur et de hauteur inégales, dont les parois latérales sont creusées de chaque côté juste assez pour contenir, un à un, des corps humains sans cercueil ; après quoi les excavations sont fermées perpendiculairement au moyen de plaques de marbre portant, en guise d'épithaphe, une inscription en majuscules grecques ou latines, souvent dans un style très fautif. En raison de la nature solide du sol, qui est presque partout une pierre pourtant assez friable, plusieurs de ces tombeaux d'un nouveau genre sont superposés les uns aux autres, à la manière des couchettes d'une cabine de vaisseau.

Rien de plus instructif que les inscriptions, ou épithaphes, de ces cimetières. Elles sont en elles-mêmes la réfutation écrasante du protestantisme, en ce qui est de nos dogmes concernant l'invocation des saints et l'existence du purgatoire. En effet, les fidèles de la primitive Église, alors que les enseignements du Christ et de ses apôtres inspirés étaient encore tout frais à la mémoire des chrétiens de Rome, s'y recommandent fréquemment aux prières de leurs martyrs défunts, tandis qu'ils demandent à Dieu le lieu de repos et de rafraîchissement pour ceux des leurs qui n'ont pas eu à confesser leur foi. Va sans dire que ces prières présupposent la croyance au purgatoire, puisqu'il serait bien inutile de demander le ciel pour des défunts qui ne peuvent être que là, ou dans l'enfer d'où l'on ne sort jamais.

La foi à l'Eucharistie est aussi souvent affirmée dans les catacombes par la juxtaposition du pain et du poisson.

Ce dernier, on le sait, est le symbole de Jésus-Christ, en raison des différentes lettres de son nom en grec, dont les initiales réunies forment la phrase : Jésus-Christ de Dieu Fils Sauveur. Le pain joint à ce symbole est donc l'équivalent de : ce pain est Jésus-Christ.

La résurrection y est aussi affirmée par la représentation, en peintures d'un naïf achevé, de scènes bibliques telles que celles de Jonas vomé par la baleine, de Daniel vivant dans la fosse aux lions, du jeune Tobie sauvé du danger par l'ange et des trois Hébreux restés indemnes dans la fournaise.

Un sujet favori des artistes des catacombes, c'est celui de la possibilité du pardon pour le pécheur. Ce dogme consolant est figuré par le Bon Pasteur portant sur ses épaules la brebis retrouvée (1). La même idée est souvent répétée sur les murs des catacombes, non seulement par la peinture, mais même, au moins une fois, par la sculpture. Elles contiennent, en effet, une belle statue en marbre qui la rend, et celles de Fauquemont en ont une copie fidèle.

On y voit aussi les portraits du Christ et de sa Mère, des apôtres saint Pierre et saint Paul, ainsi que de saint Laurent et de quelques-uns des premiers papes, qui ont à eux seuls une chapelle mortuaire — un vaste caveau de famille, comme on dirait aujourd'hui. Notons, en

(1) On sait que l'insistance des premiers chrétiens sur cette consolante doctrine était due aux prétentions de sectaires, d'après lesquels il n'y aurait plus eu de pardon possible pour quiconque avait, sous l'étreinte des tortures, publiquement renié le Christ.

outre, l'adoration des Mages, la multiplication des pains et autres scènes des nouveau et ancien Testaments.

Pour en revenir aux inscriptions, je m'en voudrais d'oublier la mention de l'une d'elles qui est en elle-même comme une miniature de la vie domestique du chrétien, tout en montrant implicitement que le caractère de la femme, en particulier, n'a pas changé depuis lors. Cette inscription donne comme le plus grand compliment possible pour une femme mariée, comme un résumé de la perfection féminine en deux mots, le fait qu'une certaine dame romaine avait vécu dix ans avec son mari *sine quærela*, sans dispute. . .

Toutes les scènes et inscriptions susmentionnées se trouvent dans les catacombes de Fauquemont, avec d'autres, comme Moïse faisant jaillir l'eau du rocher, Noé dans l'arche (on dirait un pantin dans sa boîte, soit dit sans irrévérence), reproduites avec toutes les caractéristiques possibles d'antiquité : parties effacées ou légèrement oblitérées, lettres écornées ou manquant complètement, c'est-à-dire ces signes des ravages du temps, qu'on remarque dans les originaux de Rome.

S'y voit aussi la reproduction de la statue de sainte Cécile, qu'on vénère à la Ville éternelle et qu'on y laisse rarement sans l'offrande de fleurs. On sait qu'il y a un peu plus de trois siècles, un pape fit ouvrir la tombe de la noble martyre, dont le corps fut trouvé intact, couché sur le côté, les cheveux voilant une bonne partie de la figure, et le cou entaillé par la hache du bourreau. Un artiste de l'époque fut réquisitionné pour en sculpter

une copie exacte, et c'est une sous-copie que nous avons sous les yeux à Fauquemont.

Je pourrais mentionner aussi le baptistère, fontaine carrée d'eau vive au pied d'une peinture représentant le baptême de Notre Seigneur, qui, dans les catacombes de Fauquemont, se trouve à exactement cinquante mètres de la surface de la colline ; une église souterraine qui a cela de particulier que le chœur, bien orné de peintures, s'étend à côté de la place qu'il devrait normalement occuper ; des emplacements pour des tombeaux de famille, etc.

On a été si scrupuleux dans la reproduction de ces catacombes que, ne pouvant avoir, à cause de la profondeur sous la surface de la colline, une espèce de soupirail par lequel quelques rayons de la lumière du jour arrivent aux galeries souterraines de celles de Rome, on l'a remplacé à Fauquemont par une ampoule électrique camouflée, qui produit le même effet.

Bref, nous sortons de notre excursion archéologique le cœur tout saturé des plus précieux souvenirs de nos pères dans la foi, et l'esprit comme dégoûté de se retrouver dans le terre à terre de la vie moderne, au milieu des divertissements mondains qui coudoient, à Fauquemont, ces reliques d'un âge si différent du nôtre — les embûches du démon à côté de la retraite de l'innocence et de la sainteté.

En retraversant la ville, nous longions en sens inverse une espèce de procession civile, peut-être une centaine de personnes, hommes et femmes, marchant au pas militaire, bannière en tête et d'un air si sérieux que c'en est

presque grotesque. De l'enthousiasme dans cette foule, il peut y en avoir, mais il est hermétiquement enfermé chez ceux qui la composent. Du plaisir ? De la satisfaction ? Qui sait ? Le visage hollandais tient un peu du sphynx. C'est digne, très grave, il y a du décorum ; c'est-à-dire que c'est bien *Dutch*, ou germanique. On appelle pourtant cela une manifestation !

LETTRE XI

BELGIQUE ET GENDARMES

Liège (Belgique), 21 août 1924.

JE ne suis encore qu'à Liège, et ne prévoyais pas que j'aurais si tôt la matière d'une nouvelle lettre. Le bon P. Trunk et . . . un imbécile de gerdarme (pardon du rapprochement) se sont chargés de m'en procurer. Merci à l'un et . . . mes compliments peu cordiaux à l'autre pour cette délicate attention.

Ce ne fut pas sans peine que je pus m'arracher à la si bienveillante hospitalité de nos Pères de Fauquemont. Mettant le comble à leurs amabilités, le R. P. Supérieur, revenu depuis lundi matin, insista pour me faire visiter l'antique ville de Maëstricht, qui date du temps des Romains, et a un passé chrétien très glorieux. Ne pouvant s'absenter lui-même, il me confia aux soins empres-

sés de mon compagnon aux catacombes, l'excellent P. Trunk, qui m'accompagna jusqu'à cette ville, sise à une quinzaine de milles du lieu de sa résidence.

Maëstricht (1) est une ville d'environ 60,000 habitants, de langue hollandaise plutôt corrompue, mais dont beaucoup sont familiers avec le français, grâce à la proximité de la Belgique, dont on entrevoit la frontière d'un de ses faubourgs. On y trouve encore de vastes fortifications, un mur d'enceinte coupé de bastions crénelés, et l'on y traverse, sur un pont dû à un Dominicain, la Meuse qui n'y est pas tout à fait aussi large que la Saskatchewan à Batoche.

Mais Maëstricht nous intéresse par ses monuments, presque tous de caractère religieux, plutôt que par ses rues animées et souvent très étroites, ses boulevards bien aérés et ses parcs soigneusement entretenus, ou même son canal, de bonne largeur, propre et plein de vie. Notre première visite est pour une église encore inachevée, due au talent (?) architectural d'un des Pères du Sacré-Cœur qui la desservent. Qu'en dirai-je bien ? Il ne faudrait pas critiquer à outrance, mais on n'en doit pas moins la vérité au lecteur. Or, pour ne pas le tromper, je dois dire que c'est simplement une horreur. C'est original : une vaste rotonde sans nef ni transept ; mais toutes les règles de l'esthétique — pourquoi ne pas ajouter et du bon sens ? — y paraissent violées. Passons.

Nous entrons ensuite dans une chapelle-sanctuaire ouverte à tout venant. Elle est dédiée à Marie, étoile

(1) Le nom de cette ville correspond à peu près à : terre de la Meuse.

de la mer, et c'est une annexe d'une grande église du onzième siècle qui est aujourd'hui fermée. C'est antique et portant à la dévotion, mais ce n'est qu'une chapelle. Un certain nombre de fidèles y sont pourtant en prières, et un grand nombre de cierges allumés témoignent de leur piété. Un mot à Marie et nous remontons dans l'automobile qu'un ami de nos Pères de Fauquemont, marchand qui se proclame "Oblat honoraire", a mis à notre disposition.

Son fils nous mène alors à une église tout récemment construite, juste au bout de la ville et dédiée à saint Lambert. C'est d'un style roman bien proportionné, avec de superbes colonnes en granit poli, une substantielle table de communion en marbre, un maître-autel de même matière et orné de colonnettes en onyx, le tout bien aéré, bien ajouré. On dit que ceux qui bénéficient de ce nouveau temple sont surtout des ouvriers. On ne peut que les féliciter de leur bonne fortune.

Mais pourquoi n'y pas garder le Saint-Sacrement à sa place, au grand autel, puisque ce n'est pas une cathédrale ? Au lieu de cela, on le tient dans une espèce de coffre-fort en cuivre doré, à gauche du maître autel et complètement distinct de celui-ci. J'ai déjà vu quelque chose d'analogue dans l'église des Jésuites de la Haye ; mais je ne puis me persuader que pareille disposition soit dans le véritable esprit de l'Église. Notre Seigneur est l'Hôte de nos temples ; c'est de Lui qu'on doit apercevoir le logis dès son entrée dans le lieu saint, et l'on ne devrait pas avoir à le chercher des yeux en dehors d'un autel.

Mais notre temps entre deux trains est limité. Il

faut profiter de ce qui nous en reste pour visiter le principal monument religieux de Maëstricht, qu'on nous assure être, dans une partie de sa crypte, la plus ancienne église de toute l'Europe (1) : je veux dire l'église de Saint-Servais, premier évêque de Maëstricht, qui mourut en 384.

Pour suivre un certain ordre chronologique, nous descendrons dans la plus ancienne partie de sa crypte. On l'attribue à son premier successeur, ce qui la ferait remonter au IV^e siècle, et lui donnerait ainsi un âge respectable. On ne saurait nier qu'elle paraît très ancienne, avec les chapiteaux de ses colonnes à l'ornementation de nature absolument rudimentaire.

Sur le sol reposent des cercueils, ou sarcophages primitifs, comme des auges creusées dans la pierre, dont quelques-uns sont fermés et contiennent des corps humains, tandis que d'autres sont ouverts, et donnent asile à des ossements dont on ignore l'origine. Tout ce qu'on sait de ces réceptacles funéraires, c'est qu'ils datent du temps des anciens Francs. A côté, dans une salle spéciale, nous trouvons le tombeau du dernier roi carlovingien. C'est on ne peut plus simple : un cercueil, apparemment en pierre, fixé au sol contre un mur, avec une plaque, ou un couvercle, de marbre noir sans aucune inscription.

Cette crypte se trouve au-dessous du chœur actuel, c'est-à-dire près de la toute première porte d'entrée ; car la disposition de l'église entière a été intervertie, le chœur original se trouvant là où se dresse aujourd'hui

(1) C'est une opinion, celle du guide, que je cite sans la faire mienne.

la frappante statue de Charlemagne, qui en fit lui-même élever la partie où nous le voyons présider — à l'opposé du sanctuaire moderne. Impossible de concevoir un air plus majestueux, de port plus noble ou de mine plus royale que ceux qui ont été prêtés par le sculpteur au grand empereur. C'est une œuvre d'art évidemment assez moderne.

L'église de Saint-Servais ne présente pas à l'intérieur l'apparence d'antiquité qu'ont celles de Caen et de Lisieux, et cela pour la bonne raison que cet intérieur a subi, dans l'édifice de Maëstricht, une restauration, ou rénovation, consistant en peintures et décorations murales, qui la rajeunissent et ne peuvent que lui faire considérablement gagner aux yeux de ceux qui n'apprécient que le joli et ne comprennent pas la véritable beauté.

A côté, je ne sais pour quelle raison, un cloître, ou déambulatoire, lui est attenant, lequel sépare l'église proprement dite du "trésor" le plus riche que j'aie jamais vu. On y admire, quand on est connaisseur, un tableau représentant une scène de la vie de saint Domini-que qu'on estime à 200,000 florins, soit \$75,000., avec d'autres dont je ne donnerai point la liste, vu que ce genre d'œuvres d'art ne m'intéresse qu'à demi et intéresserait peut-être encore moins mes lecteurs.

Parmi les nombreuses reliques qu'on y expose à la vénération des fidèles ou à la curiosité des visiteurs non catholiques, mentionnons des cheveux de la Sainte Vierge, qu'on prétend avoir été donnés aux croisés par Godefroi de Bouillon. Il est difficile de contrôler l'authenticité de pareilles choses, qu'on est *a priori* porté

à croire apocryphes. Mais le guide explique qu'on peut très bien posséder une semblable relique, puisque c'était la coutume parmi les Juifs de couper une mèche de cheveux aux femmes qui se mariaient ou qu'on enterrait. Dans l'espèce, la présence de ses cheveux, loin d'aller à l'encontre de la tradition universelle concernant l'assomption de la Sainte Vierge au ciel, serait plutôt de nature à la confirmer, en prouvant implicitement qu'elle mourut réellement et qu'elle fut mise au tombeau, alors que les disciples de son Divin Fils ne durent pas manquer de se conformer à la pratique juive.

— Mais, ajoute le guide pour les protestants dans le groupe qui l'écoute, l'authenticité de cette relique n'est pas un dogme de foi.

Heureusement.

Il y a encore dans ce "trésor" la crosse qu'on dit avoir appartenu à saint Servais, mais que j'ai de la peine à croire authentique, parce que, à cette époque si éloignée de nous, cet apanage moderne de l'épiscopat n'était point encore en usage dans l'Église. On montre aussi ce qu'on appelle son calice, auquel je ne puis pas davantage accorder l'âge qu'on lui attribue, et une espèce d'icône, ou de crucifix, d'ivoire, qui seule paraît très ancienne. Personnellement, ce qui m'intéresse le plus, ce sont deux documents manuscrits, dont l'un est une lettre de saint François de Sales, qui dit avoir écrit à M. de Chantal — on célèbre demain la fête de l'épouse de ce dernier — tandis qu'un autre est un canevas de sermon, avec force signes et abréviations, par saint Alphonse de Liguori.

Pour allier le contemporain à l'antique, signalons, dans cette même collection, un superbe calice volé par les bolchévistes russes à un jeune prêtre auquel on l'avait donné en cadeau. Il a été racheté par la fabrique de Saint-Servais, avec l'intention de le rendre à son propriétaire légitime sitôt que cela sera possible (1).

J'oubliais aussi une petite portion de l'épine dont Jésus-Christ fut couronné, une plus grosse quantité de bois de la vraie Croix qu'on n'en trouve nulle part ailleurs, excepté à Jérusalem, et nombre de reliques de saints qu'il serait trop long d'énumérer.

Le dernier successeur de saint Servais sur le siège épiscopal de Maëstricht, aujourd'hui sans évêque, fut apparemment saint Lambert, qui, martyrisé dans les toutes premières années du huitième siècle (on hésite entre les années 700 et 706), fut néanmoins inhumé à Maëstricht. Mais son successeur, saint Hubert, fit transférer ses restes à Liège, qui devint dès lors le siège épiscopal unique de la région ; en sorte que l'Église de la cité belge peut être regardée comme la fille de celle de la ville hollandaise.

Nous irons donc à Liège, où conduit d'ailleurs une espèce d'interminable souterrain, labyrinthe, ou série de

(1) A ce propos, le guide naturellement bien stylé aux minuties de pareilles questions, nous apprit un détail que la plupart d'entre nous ignoraient, ou avaient oublié. Comme il tendait ce beau calice vers la foule, pour lui en faire admirer les détails, chacun de ceux auxquels il l'offrait se récusait instinctivement, et n'osait le toucher par respect pour un vase sacré.

— Prenez-le dans vos mains, insista-t-il alors ; du moment qu'il a été désécré par un vol sacrilège, il n'est plus consacré.

grottes, dont nous voyons l'entrée juste aux portes de Maëstricht.

A ce propos, mentionnons le fait que ce long souterrain est extrêmement dangereux pour d'autres que des guides qui en ont fait une étude approfondie, et l'on rapporte que deux Franciscains y perdirent la vie dans des circonstances aussi tragiques qu'imprévues. Ils s'y aventurèrent sans guide, mais en déroulant après eux un fil, ou une ficelle, dont l'extrémité était fixée à l'entrée, et qui devait faciliter leur retour. Malheureusement, des gamins ayant trouvé ce fil d'Aryane dont ils ne soupçonnaient pas l'objet, s'en emparèrent ou le détruisirent, avec le résultat final que les deux religieux ne purent revenir sur leurs pas. Plus tard, on les trouva morts.

Mais pas n'est besoin aujourd'hui de ce souterrain pour aller à Liège. La voie ferrée est plus sûre, bien que le but du voyageur soit parfois aussi difficilement atteint. En voici la preuve.

Ayant déjà oublié mes lunettes à la Haye, je ne fus que médiocrement surpris de ne pas trouver mon passeport lorsque je préparai mon départ de Fauquemont.

— Je dois l'avoir laissé là aussi, me dis-je sans m'en étonner ou m'en troubler outre mesure.

J'avais, en effet, tant de papiers capables d'établir mon identité que je ne craignais aucun incident de frontière. Il en alla autrement. Arrivé à Visé, première ville de Belgique en venant de Maëstricht, un homme à l'air important, revêtu d'un uniforme militaire, vint

me demander mon passeport. Lui ayant assuré que je l'avais perdu, il me regarda d'un air défiant (1).

— Comment osez-vous voyager sans papiers ? me demanda-t-il.

— Des papiers, mais j'en ai en masse, lui dis-je. Tenez, vous allez vous convaincre facilement que je ne suis pas ce que vous semblez me croire.

Je lui déclinai alors ma qualité de prêtre français domicilié au Canada, dont une université m'avait délégué à un congrès scientifique qui venait de se tenir à la Haye, d'où je revenais.

— Voici, ajoutai-je, la lettre du président de cette institution qui m'envoie là. Ceci est mon billet d'admission à ce congrès, et ce que je porte sur la poitrine est l'insigne dont on a décoré tous ses membres.

— Je ne comprends pas un mot de ces papiers, me dit l'officier.

— Comment, vous ne savez pas l'anglais ?

— Non.

— Eh ! bien, voici mon bréviaire ; pouvez-vous reconnaître du latin ?

— Je n'ai que faire de votre latin. Qui me dit que tout cela vous appartient réellement ? Ce qu'il me faut, c'est un document auquel est attachée votre photographie. Où sont vos lettres allemandes ?

— Mes lettres allemandes ? Mais je ne vous ai jamais dit que j'en avais. Je ne comprends même pas cette

(1) Ne pas oublier que je ne portais pas alors la soutane, mais étais habillé en *clergyman* anglais.

langue. Je vous répète que je suis un prêtre français, tout aussi bien que vous vous êtes un douanier.

— Je ne suis pas un douanier, mais un gendarme, et vous allez vous en apercevoir. Je ne puis vous laisser passer. Où voulez-vous retourner ?

— Qu'il retourne à la Haye, qu'il retourne à la Haye, ricana alors un copain portant le même uniforme, qui croyait évidemment que je contais des sornettes.

Voyant que les choses tournaient mal pour moi, qui étais déjà devenu le point de mire d'une foule d'yeux, je crus amollir mon Cerbère en lui manifestant de la confiance.

— Voyez, Monsieur, lui dis-je, j'écris au cours de mon voyage des lettres à un journal français du Canada. Je suis donc bien français. Voici le brouillon de deux d'entre elles ; voulez-vous en prendre connaissance ?

Il se mit alors à scruter mon griffonage, apparemment avec le plus grand soin. Je pensais que la lumière commençait enfin à se faire dans son esprit, lorsque, tournant la page, il aperçut au verso un plan dessiné au crayon que je n'avais pas remarqué moi-même. C'en était trop pour son caractère soupçonneux.

— Qu'est-ce que cela ? me demanda-t-il alors en me fixant sévèrement.

— Je n'en sais rien ; j'ai pris ce papier tel quel chez mon frère en France.

Me rendant alors mes papiers, il me demanda, et nota sur son calepin, mes nom et prénoms, lieux d'origine et de domicile, etc. Puis :

— Je ne puis vous laisser passer, fit Pandore. Descendez.

Sur un signe de sa part, un camarade vint lui servir de pendant, et, ainsi encadré de deux gendarmes, je me rendis solennellement au guichet, où je fus obligé de prendre un billet pour la place d'où je venais, billet qu'on ne me fit même pas la gracieuseté de me payer (1).

— Voici un train qui se rend à Maëstricht, me dit le gendarme incrédule. Montez dedans.

On peut s'imaginer si je pestais. Et dire que, indépendamment de celle de la Belgique, j'avais deux autres frontières à passer, celle du Luxembourg et celle de la France ! Que deviendrais-je alors si l'on s'y montrait aussi exigeant pour moi ? Et maintenant que faire ? Où aller ? Comment revenir en Belgique ? Je n'avais plus un sou d'argent hollandais ; je ne pouvais donc penser ni aller à l'hôtel, ni m'acheter un billet de retour au cas où ma difficulté s'arrangerait d'une manière ou d'une autre.

Je me rappelai alors "l'Oblat honoraire", dont le fils m'avait piloté au travers de Maëstricht.

— Il m'aidera dans ma détresse, me dis-je, et je retournai frapper à sa porte.

Puis, comme l'inexorable Pandore m'avait suggéré d'aller trouver le consul belge, je me rendis à sa demeure malgré l'heure plutôt avancée. Mais il était évidemment sorti, et personne ne vint même m'ouvrir. C'était

(1) Une circonstance qui militait contre la bonne foi du gendarme consistait dans le fait qu'il dut bien s'apercevoir que je n'avais que de l'argent français pour payer ce billet.

aller de mal en pis. Comme mon charitable hôte et moi nous épuisions en vains efforts pour trouver une solution à mon problème, ce monsieur finit par me dire :

— Êtes-vous bien sûr d'avoir cherché dans toutes vos affaires ?

— Absolument sûr, répondis-je. Du reste, vous voyez que ma sacoche est de modestes dimensions ; comment manquer d'y voir le livret si désiré s'il y était ? Il doit se trouver à la Haye.

— Eh ! bien, mon Père, je n'ai pas de conseils à vous donner ; mais en votre place je chercherais encore, insista le monsieur hollandais.

Simplement pour faire preuve de bonne volonté, mais sachant bien que je ne trouverais rien, je me mis machinalement à fouiller mon sac, montrant à mon interlocuteur comment ni les poches de ma douillette d'été, ni les nombreuses enveloppes qui renfermaient lettres et documents ne contenaient de passeport. Comme j'examinais ces dernières l'une après l'autre, un cri s'échappa soudain de ma poitrine.

— Le voilà ! . . .

J'avais l'habitude de tenir ce précieux livret dans une enveloppe rouge, et n'avais jusque-là ouvert que les enveloppes de cette couleur. Or il se trouvait maintenant dans une blanche ; d'où mes insuccès précédents.

Remerciant avec effusion mon hôte de son bon conseil, je lui demandai de s'informer s'il n'y aurait pas encore un train pour Liège ce jour-là. Il était sept heures et demie du soir ; mais, par bonheur pour moi, il y en avait un qui devait partir à huit heures quarante. Donc,

après une légère réfection, M. Grossimlinghaus-Gossen — ce brave homme mérite d'être mentionné nommément, malgré l'effort que cela peut causer à une plume française — me mena lui-même à la gare en auto, et me paya généreusement un bon billet de seconde (plus que les premières en Amérique), et vogue la nacelle ! me voilà de nouveau en route pour la frontière belge.

Là, mon Cerbère d'il y a trois heures rouvre la portière de mon compartiment, et paraît interdit de se retrouver face à face avec moi. Après qu'il eut examiné mon passeport :

— Croirez-vous maintenant un prêtre quand il vous assure qu'il est victime d'un accident ? lui demandai-je en le regardant dans les yeux.

— Que voulez-vous ? balbutia-t-il un peu honteux, j'avoue que je suis par nature assez incrédule.

— Vous voyez maintenant qu'il est des cas où un peu de foi et de discernement ne sont pas de trop.

— J'ai fait mon devoir, dit-il évidemment agacé par ma mention de discernement.

— Pas du tout. Un peu de jugement et les papiers que je vous ai montrés auraient dû vous convaincre.

— Je ne comprenais rien à vos papiers.

— Est-ce ma faute à moi si vous ne savez pas l'anglais ?

— Je ne puis pourtant pas connaître toutes les langues.

— Ce n'est pas connaître toutes les langues que de savoir l'anglais.

Là-dessus, Pandore se rappela brusquement qu'il représentait l'autorité. Se redressant donc vivement et

se retranchant dans sa dignité, il me dit d'un ton qui voulait être péremptoire :

— Je n'ai d'observation à recevoir de personne.

— Eh ! bien, moi j'en ai à vous faire, insistai-je en accentuant chaque syllabe ; car par votre ignorance et votre manque de savoir-faire, vous m'avez mis dans l'embarras sans raison . . .

Après ce dialogue, dont je garantis la parfaite authenticité, Pandore s'esquiva au lieu de m'arrêter. Faisons-en autant, et renvoyons " la suite au prochain numéro ".

LETTRE XII

METZ

Metz, 25 août, fête de S. Louis, roi de France, 1924.

MA dernière lettre m'a laissé adressant mes compliments au gendarme qui, voulant faire du zèle, n'était parvenu qu'à trahir son ignorance linguistique et son manque de discernement. L'aventure qu'il avait causée m'avait empêché de profiter de la politesse de nos Pères de Liège, qui m'avaient envoyé chercher à la gare à six heures et quart. A neuf heures cinquante, heure belge et française qui diffère de vingt minutes de l'heure hollandaise, personne ne m'attendait naturellement lorsque je sortis du train. Pour cette raison, je fus victime d'un excès d'obligeance comme je l'avais été à Visé d'un excès de rigueur.

Ayant appris la cause de mon retard, de vrais messieurs

belges insistèrent, par manière de protestation, pour me piloter à destination. Malheureusement, oubliant, ou ignorant, que la maison de notre scolasticat est en dehors du Liège officiel et qu'il y a dans la région deux rues Soubre, l'une près de cette maison et l'autre tout à l'opposé, ils me firent prendre différents trams qui me menèrent à cette dernière. Un jeune agent de police voulut même montrer sa bonne volonté pour un Français en me guidant à pied là où il croyait que je trouverais le gîte que je cherchais.

C'est dire que je perdis une heure et demie à parcourir Liège en divers sens, et que j'arrivai chez nos Pères à une heure absolument indue.

Là, je fus heureux de trouver, en l'absence des scolastiques à leur maison de campagne, le bon P. Bernad, bibliographe que j'avais connu à Autun il y a quarante-cinq ans, avec le F. Bourgarit, vieille relique de la même place et de la même époque, ainsi qu'un compatriote, le P. Gullien, que je n'avais pas encore vu, et d'excellents frères convers comme, par exemple, le jeune F. Blivet, qui fut pour moi d'une obligeance à toute épreuve.

Notre congrégation occupe à Liège un ancien casino transformé tant bien que mal en maison religieuse. Ce qui n'a pu être changé, c'est la hauteur vraiment démesurée de chacun de ses étages, hauteur qui fait le désespoir des vieilles jambes d'anciens missionnaires, atrophiées par de continuelles courses dans les montagnes. Ses escaliers sont, par leur longueur, de véritables casse-cous que je ne gravis qu'une fois : descendu au rez-de-chaussée, je n'eus pas le courage de remonter.

Heureusement que ses locataires actuels n'ont pas mes infirmités. Ce sont, pour la plupart, une jeunesse pleine d'ardeur et de santé : le scolasticat des Oblats de France transporté, par suite de la persécution, d'Autun à Belmont, Irlande, et de là à Liège. Une spacieuse chapelle publique, toute en pierre et de bon style, est attachée à cette maison, et pourrait prendre rang parmi les belles églises de la ville, de même qu'elle sert à presque tous les offices d'une paroisse, sans que ses desservants en aient les responsabilités. C'est l'église Saint-Lambert, bien connue des Liégeois.

Sise sur les deux rives de la Meuse, Liège est une ville de 173,000 habitants, dont le nom était sur toutes les lèvres françaises au début de la Grande Guerre. L'héroïque défense qu'en fit le général Léman permit à la France de s'organiser et de mobiliser ses troupes prises à l'improviste. Sans cette opportune résistance, qui retint momentanément les Allemands, il est possible qu'il n'y ait jamais eu de victoire de la Marne pour les armes françaises.

Cette ville possède de beaux quais et d'élégants ponts sur la Meuse. Sa cathédrale est un superbe édifice gothique ; son palais de justice est un véritable monument, et remarquables aussi sont les bâtiments de sa célèbre université, qui s'élève au centre de vastes terrains lui appartenant.

C'est l'un des principaux centres manufacturiers de l'Europe entière, par suite de sa situation dans un district qui abonde en minerai, charbon de terre, plomb, cuivre et marbre. On y fabrique des canons et autres

armes à feu de tous les calibres, sans compter des montres et toutes sortes d'articles de bijouterie.

Au point de vue religieux, Liège peut être appelé la ville du Saint-Sacrement, puisque c'est là que prit naissance la célébration de la Fête-Dieu. Sainte Julienne de Cornillon, colline qui borne l'horizon tout près de la maison actuelle des Oblats, ayant eu une révélation touchant l'institution de cette fête, en fit part à l'archidiaque de Liège, qui devint plus tard le pape Urbain IV. Celui-ci approuva cette solennité, qui fut célébrée pour la première fois dans la basilique Saint-Martin de Liège.

Depuis lors, la Fête-Dieu a toujours été observée avec un éclat tout particulier dans cette ville.

Je la quittai le matin du 22 août pour me rendre à la capitale de la Lorraine. C'est-à-dire que, dans l'espace de quelques heures seulement, je devais me trouver dans trois pays indépendants : la Belgique, le Luxembourg et la France.

La voie ferrée remonte d'abord un affluent de la Meuse, l'Ourthe, qui coule au fond d'une vallée étroite bordée de hautes falaises, généralement rocheuses. D'où les nombreuses carrières qu'on passe à droite et à gauche. C'est beau et même pittoresque ; mais on se demande de quoi peuvent vivre les habitants de la vallée, fort peuplée, qui ne s'occupent point de l'extraction de la pierre. On ne voit guère de possibilité pour eux de se livrer aux travaux de l'agriculture.

Peu à peu les falaises disparaissent, l'horizon s'élargit, et, à midi, nous atteignons Jemelle, centre important où il nous faut changer de train. Puis, peu après avoir

passé Arlon, capitale du Luxembourg belge (1), nous entrons dans le grand-duché du même nom qui, bien que pays indépendant, fut envahi par les Allemands il y a dix ans, jour pour jour. C'est alors que cinq bombes furent jetées sur sa capitale, la coquette petite ville de Luxembourg, d'environ 30,000 habitants, dont plusieurs se joignent à nous pour partager notre course vers le sud.

Une dame qui en vient me passe le journal français qui s'y publie, et où je lis : " On se rappelle la panique créée non seulement parmi les habitants du quartier, mais encore parmi les soldats allemands, qui croyaient à une brusque invasion française." Cette jeune dame m'assure que les Luxembourgeois sont en général d'excellents chrétiens (2). Elle paraît elle-même pieuse et très friande d'histoires de missions, tout en ayant sur certains points de la morale, par exemple, les obligations dérivant du mariage, des idées fort peu en accord avec la saine théologie.

Un employé du grand-duché nous avait dûment demandé nos passeports lorsque nous avons atteint sa frontière septentrionale, et j'avais alors constaté l'avantage qu'il y a parfois d'appartenir au sexe féminin, une personne de notre compartiment dépourvue de ce document en ayant été quitte pour une petite semonce de la part du représentant de cet État.

J'avoue que je fus alors presque fâché de l'indulgence du fonctionnaire, et que je n'eusse cédé à aucun senti-

(1) Et patrie d'un de nos excellents Pères de Lebre, le P. Kalmès.

(2) Ils parlent généralement allemand, et même la jeune dame, qui conversait en un excellent français, portait un nom des plus allemands.

ment de pitié s'il eût agi vis-à-vis d'elle comme l'autorisait la loi internationale. Cette femme contrevenait sans vergogne à toutes les règles de la bienséance, en prenant avec un voisin que j'avais jusque-là cru être son mari, et le laissant prendre avec elle, des libertés réellement choquantes. La différence de noms, trahie par le passeport de l'un et la carte de l'autre, faisait disparaître tout soupçon de pareille affinité. Ajouterai-je que la conduite de ce couple peu scrupuleux paraîtrait comme passée dans les mœurs hollandaises, et protestantes, s'il faut en juger par ce que j'ai déjà vu parmi les touristes de Fauquemont ? Dieu merci, je puis dire qu'on se respecte plus, et qu'on respecte plus le public, en France, où semblables exhibitions de sans-gêne ne m'ont jamais frappé.

A Thionville, c'est le représentant de ce beau pays qui voudrait voir nos papiers, et constater que nous ne sommes pas des bolchévistes ; puis, à quatre heures et demie de l'après-midi, nous entrons dans la ville de Metz, si fameuse dans les annales militaires des temps modernes, place forte qui semble partager avec Verdun la réputation d'être à peu près imprenable.

Je l'avais traversée en 1908, alors qu'elle regorgeait de soldats allemands. On comprendra donc mon émotion de patriote lorsqu'on apprendra que le premier spectacle qui frappa mes regards en sortant de sa gare, il y a trois jours, fut un peloton de soldats français au costume bleu horizon, qui retournait à la caserne. C'est en pareilles circonstances que le vernis de cosmopolitisme auquel peut prétendre celui qui a voyagé disparaît sans

peine, et qu'il sent au fond du cœur quelque chose qui lui rappelle qu'il est français.

Une autre rencontre d'ordre plus intime, mais non moins précieuse pour moi, fut celle d'un excellent frère en religion, le R. P. Isler, qui fut mon co-junioriste à Notre-Dame de Sion il y a cinquante ans. Ayant appris mon prochain passage à Metz, ce bon vieillard — car bien que mon ancien élève, il a aujourd'hui la mine vénérable du Curé d'Ars — avait eu l'extrême amabilité de venir jusque de Strasbourg pour me saluer. Oh ! les bons moments que nous passâmes ensemble, les doux souvenirs que nous évoquâmes et la franche gaieté à laquelle nous nous livrâmes tous les deux ! Vraiment, il faut être religieux, et surtout Oblat de Marie Immaculée, pour connaître pareille confirmation de *l'ecce quam bonum*. . .

Le P. Isler était venu me chercher à la gare (1). A la maison, je fus reçu à bras ouverts par le P. Leclaire, jusqu'alors un inconnu pour moi, et, pour le moment, le seul membre de la communauté qui ne fût pas en mission. Le lendemain, un autre revint au logis, la poitrine toute constellée de décorations militaires. C'était le R. P. Marcel Brabelet, natif de Metz même, qui venait de prêcher le sermon de circonstance à la réunion annuelle des survivants de la bataille de Gorcy, où tomba le fils du général Foch, et des nombreux parents des autres victimes de cette sanglante rencontre. Le

(1) Longue et basse construction due aux Allemands, dont on critique beaucoup, peut-être pour cette raison, l'architecture. C'est certainement un peu lourd.

maréchal Foch devait y assister ; il télégraphia que des affaires urgentes le retenaient à Paris.

Le P. Brabelet a été très heureux de la manière dont tout s'est passé, et surtout de la note chrétienne et patriotique qui dominait la plupart des discours, que dis-je ? des défis voilés lancés à ceux qui n'ont pas craint de s'annoncer comme devant persécuter les patriotes qui ont si noblement fait leur devoir en face de l'ennemi, tandis que plusieurs d'entre les premiers étaient prudemment embusqués dans quelque bureau loin de la région des obus et de la mitraille (1).

Parmi ces nobles défenseurs de la patrie en danger, on peut, quoi qu'il en dise lui-même, citer le P. Brabelet, O. M. I. Enfant de Metz, comme nous l'avons vu, il était parvenu à s'enfuir pour n'avoir point à servir contre la France, et était au contraire volontairement entré dans l'armée de cette dernière. Il avait alors été envoyé en Tunisie, où il avait maintes fois vu le feu, alors que les Allemands soudoyaient sournoisement la population, pour la tourner contre nous et nous forcer à y entretenir une forte armée. Il avait aussi fait dix-huit mois de Sahara.

Comme conséquence de son activité militaire, il avait dû subir pas moins de cinq opérations, et portait aujourd'hui sur la poitrine six décorations, à savoir : la croix de guerre, la médaille des alliés, la médaille coloniale française avec agrafe Tunisie, la médaille commémora-

(1) On comprend que ces lignes font allusion au néfaste régime Herriot, alors à son début.

tive française avec agrafe, celle des engagés volontaires et l'insigne des blessés.

Je cite ce cas, qui me passe au hasard sous les yeux, pour montrer ce que la France doit au clergé enrôlé dans ses armées, non pas pour glorifier l'un de ses membres en particulier ; car, proteste modestement le P. Brabelet, d'autres de nos Pères ont fait davantage et se sont même conduits en héros. L'un d'eux, le P. Picard, était, assure-t-il, connu comme le loup blanc sur tout le front, au point que " s'il avait accepté toutes les décorations qu'on lui offrit, il en aurait aujourd'hui plein un sac ".

Et les autres innombrables ensoutannés qui se sont conduits si héroïquement sous la mitraille, qui pourra jamais les oublier ?

Honneur donc à nos héros " cléricaux " ! Honneur aussi aux nobles médaillés qui se défendent d'avoir jamais rien fait d'héroïque ! C'est à bon escient qu'on décore en haut lieu ceux qui ont porté la soutane et qui doivent la reprendre ! . . .

Malgré son importance au point de vue militaire, Metz n'est pas absolument la grande ville qu'on serait tenté de croire : 65,000 âmes à peine, à part les milliers de Montigny, banlieue qui refuse de s'y annexer, de peur d'avoir à en partager les charges financières. Le tout n'en est pas moins divisé en dix paroisses, avec autant d'églises. Aucune de celles-ci n'offre rien de strictement remarquable au point de vue architectural ou historique, du moins que je sache.

On ne saurait en dire autant de la cathédrale, qui est

un véritable monument, mais n'est point paroisse. C'est un superbe vaisseau de pur style gothique aux voûtes d'une hauteur effrayante et orné d'une tour qui n'a pas moins de 397 pieds anglais de haut. Bossuet, qui en fut archidiacre, prêcha dans la chaire que nous y voyons. L'édifice contient le tombeau de Mgr Dupont des Loges, le patriotique prélat qui était évêque de Metz lors de l'annexion de son diocèse à l'Allemagne en 1871 ; celui d'un cardinal de l'Église romaine, et d'autres monuments funèbres.

Une tombe d'un nouveau genre qu'on nous montre est peut-être moins authentique. D'après la légende, quand l'architecte de la cathédrale voulut en faire le plan, il se trouva face à face avec un embarras, une stérilité mentale dont il n'était point coutumier. Le diable lui apparut alors, et lui offrit de faire son travail à condition qu'il consentit à lui céder son corps après sa mort. Le malheureux architecte agréa la proposition, et son mystérieux visiteur tint parole. Mais lorsque le premier se sentit mourir, il demanda qu'on l'inhumât non pas en terre, mais dans le mur même de l'édifice qu'il venait d'élever, sachant bien que l'auteur réel de son plan n'oserait jamais, ou, que sais-je ? ne pourrait pas l'enlever de son réceptacle de pierre.

Ce n'est pas très glorieux, mais telle est la légende. En conséquence, on voit aujourd'hui, à hauteur d'homme, une inscription murale en ce qui paraît du vieux français très difficile à déchiffrer, qui sert d'épitaphe à l'architecte dont les restes seraient juste à l'intérieur.

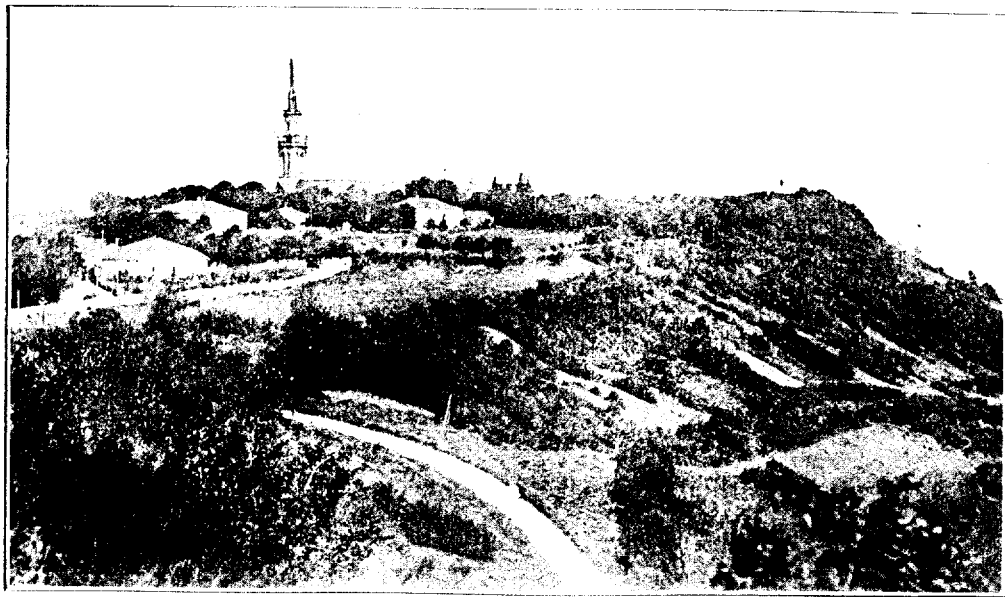
A l'extérieur de l'édifice sacré, ce n'est pas une tombe

originale qu'on se montre du doigt, mais l'effigie déguisée d'un homme qui fut grand, ou du moins occupa une haute position, mais en est déchu à l'instar du " roi Nabuchodonosor ". La cathédrale ayant été restaurée par les Allemands dans certaines de ses parties, on y trouve aujourd'hui, parmi les quatre grands prophètes qui en ornent le portail principal, la statue de Daniel, l'homme au jugement sûr et à la longue vision de l'avenir, qui n'est autre, paraît-il, que celle du Kaiser Guillaume II !

D'aucuns trouveront sans doute que les événements subséquents contribuèrent singulièrement à couper court à sa carrière de prophète ! . . .

A propos de statues, les différentes péripéties politiques qui ont affecté les Messins ont eu leur répercussion sur celles qui ne leur plaisaient point. On ne put toucher aux monuments Ney et Kléber, parce que l'Allemagne s'était formellement engagée à les respecter. Mais la population de Metz ne se crut jamais obligée par aucun traité vis-à-vis de celles de ses envahisseurs. Aussi, lorsque, après la guerre franco-prussienne, on voulut inaugurer solennellement la statue de Guillaume Ier, les nouvelles autorités furent stupéfaites de la trouver, le matin même, enduite des pieds à la tête de certaine matière odorante provenant des lieux retirés où l'homme pénètre toujours seul. . .

De même, le matin du 11 novembre 1918, c'est-à-dire le jour de la signature de l'armistice qui mettait fin aux horreurs de la Grande Guerre, quatre statues allemandes de Metz furent trouvées le nez dans la poussière



N.-D. de SION

à côté de leur piédestal, tout comme celle du dieu Dagon devant l'Arche du Seigneur.

Une statue à la présence de laquelle ni Français ni Allemands ne peuvent avoir d'objection, c'est celle qu'on érigea le 15 août dernier, en accomplissement d'un vœu de l'évêque local. Dans la dernière partie de 1918, tout semblait perdu pour l'envahisseur, qui donnait alors libre cours à son dépit en incendiant, ou détruisant autrement, tout ce qu'il devait abandonner en se retirant. Le saint évêque de Metz, Mgr Benzler, fit alors, au nom de son peuple, le vœu d'élever sur une place publique une statue à la Sainte Vierge si sa ville épiscopale n'avait point trop à souffrir de la retraite des Allemands.

En accomplissement de ce vœu, un monument de dix mètres de haut, couronné d'une Vierge-Mère tenant la main de son Divin Fils dans l'acte de bénir la ville, fut solennellement inaugurée le jour de l'Assomption, non loin de la cathédrale, avec le concours du conseil municipal. Depuis, les offrandes de fleurs à la protectrice de Metz témoignent de la piété réelle de ses habitants.

Un monument de caractère surtout historique qu'on visite aussi à la capitale de la Lorraine, c'est la porte serpenoise, qui faisait partie des anciennes fortifications rasées par les Allemands. Détruite en 1561, cette porte monumentale fut rétablie en 1851. C'est là que, le 9 avril 1475, Metz surpris par l'ennemi fut sauvé par le boulanger Harelle ; là que, le 28 novembre 1552, le duc de Guise repoussa le principal assaut de Charles-Quint ; là que, le 29 octobre 1870, la ville trahie par Bazaine fut livrée aux Allemands, qui y entrèrent deux jours plus

tard ; là enfin que, le 19 novembre 1918, " les troupes françaises délivrèrent Metz du joug allemand, et, après quarante-huit ans de cruelle séparation ", rentrèrent dans la cité qui, au fond, était toujours restée fidèle à la France.

Comme une ville ne peut vivre uniquement du souvenir de ses gloires et de ses malheurs, Metz a des manufactures de flanelle et de coton, de bas et de chapeaux, de mousseline et d'articles en cuir.

P. S. — Je reviens d'un petit tour à Augny, à sept kilomètres seulement de la ville, où les Oblats viennent d'établir un juniorat pour les hautes classes, dans une propriété de vingt-cinq hectares qui, après certains travaux, deviendra une place idéale pour l'éducation de la jeunesse. Accueil des plus fraternels, comme toujours, et longue discussion avec un Père qui ne peut croire à la possibilité d'oranges sans pépins. . . Il faut avouer qu'on est encore un peu arriéré en France, puisque personne ne paraît, par ici, avoir jamais entendu parler du véritable sorcier (*wizard*) qu'est Luther Burbank, encore moins de ses merveilleuses transformations dans le domaine des plantes et des fruits : cactus comestible et sans épines, plumcot, espèce de fruit hybride, qui tient de la prune (en anglais *plum*) et de l'abricot, sans être ni l'une ni l'autre, prune sans noyaux, etc.

Ce juniorat en formation, dont les élèves sont aujourd'hui en vacances, est destiné à alimenter notre nouvelle province d'Alsace-Lorraine, dont la maison-mère est à Strasbourg.

LETTRE XIII

—
SION

N.-D. de Sion, 28 août (anniversaire de mon baptême) 1924.

AUX mains des Français, Metz n'a pas perdu de son importance militaire, et il y a tout à gager qu'en cas d'un nouveau conflit, il ne serait pas si vite rendu qu'en 1870. La garnison actuelle n'est pas supérieure à celle qu'y entretenaient depuis les Allemands. Elle est probablement moindre ; mais les abords de la ville sont devenus un grand centre d'aviation, une véritable école technique, où l'on enseigne et l'on pratique cet art si essentiellement moderne.

Il y a là, me dit-on, un régiment d'aviation, c'est-à-dire plus de cent avions, dont les pilotes sont sous la haute direction du commandant Villemain, officier qui a enlevé les premiers prix aux derniers concours. Du

reste, même dans la ville de Metz, on s'aperçoit à tout instant du voisinage de ce camp d'un nouveau genre. Ce ne sont qu'aéroplanes qui la survolent dans tous les sens. Le soir, on peut même s'endormir au crépitement de ces machines.

Va pourtant sans dire que toute la force militaire même du Metz redevenu français n'est point dans les airs. A l'instar de Verdun, il reste toujours investi d'une ceinture de dix-huit ou vingt forts modernes, situés quelques-uns loin de la ville, qui, pour cette raison, n'aurait à souffrir qu'un minimum de dégâts aux mains d'un ennemi honnête.

Et les souvenirs d'héroïsme tout français que rappelle sa campagne, au commencement de la guerre de 1870, alors que notre armée n'avait point encore eu à souffrir dans son moral, par suite de l'ineptie, sinon de la trahison, de certain de ses chefs, ineptie et trahison réelles ou supposées ! Juste à l'ouest de la ville, voici Gravelotte et au nord Saint-Privat : quel Français de soixante-cinq ans et plus peut prononcer ces deux noms sans que le souvenir du plus pur héroïsme militaire ne lui remonte à la mémoire et fasse tressaillir tout son être ? Comment s'étonner après cela que la France ait si amèrement senti la perte de Metz ?

Je quittai cette ville avant-hier pour me rendre par express à Nancy, la capitale commerciale de la Lorraine, de la même manière que Metz est sa capitale militaire. Comme croissance en population, Nancy est à peu près unique en France, où les statistiques vitales accusent presque partout une décourageante diminution, surtout

depuis la dernière guerre. Nancy n'avait pas 65,000 habitants en 1870 ; il en a presque le double aujourd'hui.

Cette augmentation est due en grande partie à l'exode patriotique des Alsaciens et des Lorrains annexés, qui s'exilèrent spontanément après 1871 pour ne pas devenir Allemands. Comme résultat, de nouvelles paroisses durent être organisées, dont la dernière est celle de Notre-Dame de Lourdes, non loin de là où je fis mon noviciat en 1877-78. Son église est due entièrement au zèle entreprenant de son curé qui, pour ramasser les fonds, n'a pas craint d'établir une revue spéciale qui existe encore.

Nancy ne compte aujourd'hui pas moins de quatorze paroisses, avec des églises variant du style lourd et terre à terre qu'affecte la cathédrale, de la Renaissance, au gothique gracieux, svelte et élancé de Saint-Epvre, église relativement nouvelle qui fut bâtie avec la coopération de la Cour d'Autriche, à cause de la connection de la famille des Hapsbourg avec la Lorraine, spécialement Nancy.

Une circonstance qui donne à cette ville une certaine célébrité dans les cercles catholiques consiste dans son théâtre chrétien, "le plus grand du monde", disent ses réclames, qui, avec six cents acteurs, interprète, chaque semaine de la présente saison, le grand drame de la Passion. On en parle beaucoup, et d'aucuns assurent que ses représentations sont supérieures à celles d'Oberammergau. Pour cette raison, j'aurais bien envie d'y assister dimanche prochain ; mais il me faudrait renoncer à voir Domrémy, sur lequel mes aimables lecteurs

préfèreraient peut-être avoir un mot. On me dit que, de Sion où je dois m'arrêter quelques jours, il est très difficile, et non moins dispendieux, d'atteindre cette place historique. Nous verrons (1).

En attendant, je prends le train omnibus qui mène aux pieds de la colline sur laquelle se dresse la tour, l'église et le couvent du fameux pèlerinage lorrain, train dont la lenteur et les fréquents arrêts font, dit-on localement, faire le chemin de la Croix aux voyageurs. De fait, son parcours ne comprend pas moins de seize stations pour une distance de seulement quarante-deux kilomètres, environ trente milles ! A deux heures et demie de l'après-midi, j'arrive au sommet de la " sainte montagne ".

Il y a, cette semaine même, exactement cinquante ans que j'y vins pour la première fois, pour y passer les trois dernières années de mes études classiques, à titre de junioriste, ou étudiant futur Oblat. Pour cette raison, mais surtout parce que Notre-Dame de Sion constitue le pèlerinage national des Lorrains, on me permettra de m'y arrêter quelque peu.

Tout d'abord, que le mot de " montagne " ne déçoive personne. Son point culminant, à quelque distance de cette localité, n'atteint que cinq cent quarante-cinq mètres (seize cent cinquante pieds) au-dessus du niveau de la mer. Je ne saurais dire combien au-dessus de la plaine environnante, peut-être deux cent quarante-cinq. Mais sa position est unique et son horizon immense, ou du moins elle permet de voir une foule de petits centres

(1) V. la lettre suivante.

éparpillés dans la plaine, sur laquelle se détache brusquement la montagne. On ne compte pas moins de quatre-vingt-sept villages qu'on y distingue à l'œil nu, à part, à trente milles de là, les hauteurs du "Grand Couronné", près de Nancy, dont l'histoire récente forme le plus glorieux épisode de la carrière du général de Castelnau.

Au temps des brumes d'automne, cette immense région se trouve comme ensevelie sous un brouillard si épais qu'il dérobe tout à la vue, et s'arrête au plateau qui sert de sommet à la colline, donnant ainsi l'illusion d'une mer calme à surface indistincte, sur les bords de laquelle on peut se promener.

C'est cette hauteur que la Vierge Marie choisit pour piédestal à son trône vers la fin du Xe siècle. C'est alors que, après avoir été peuplée d'hommes préhistoriques, puis de Romains, ainsi que l'attestent des fouilles relativement récentes, elle fut, s'il faut en croire la tradition, signalée à saint Gérard, évêque de Toul, comme devant être le siège de la dévotion mariale au pays lorrain. Dès lors, les grands de la terre, comtes de Vaudémont et ducs de Lorraine, rivalisèrent de zèle envers la Vierge de Sion, qu'ils appelaient le "Trésor du pays et la Mère très bonne" (1). Chacun d'eux tint à l'honneur de lui rendre hommage en se déclarant son vassal.

Un petit point d'histoire donnera une idée de la foi qui animait alors ces magnats. Ferry II ayant, avant de mourir, demandé à son fils René d'accomplir deux

(1) Double expression perpétuée jusqu'à nos jours par le texte de la prière populaire à N.-D. de Sion.

pèlerinages à N.-D. de Sion, qu'il avait promis mais n'avait pu accomplir de son vivant, celui qui devait plus tard vaincre Charles le Téméraire à la bataille de Nancy (1477) se rendit deux fois de Vézelize à Sion de la manière prescrite par son défunt père, c'est-à-dire la première fois pieds nus et la seconde chaussé.

Après avoir été entre les mains des séculiers, le saint ministère fut rempli à Sion par les religieux tiercelins entre 1626 et la Révolution. Quant au pèlerinage tel qu'il existe aujourd'hui, on peut dire qu'il fut inauguré, dans la première moitié du XIX^e siècle, par trois frères prêtres, les abbés Baillard, qui malheureusement tournèrent mal, et durent être remplacés par des religieux.

Maurice Barrès a fait l'historique de la chute et des errements des premiers, dans son volume intitulé *La Colline inspirée*. C'est empoignant, écrit naturellement de main de maître et très fouillé, mais il y a du roman dans ces pages enflammées. On peut aussi regretter, au nom de la vérité historique, que beaucoup de lecteurs ne discernent pas la veine de fine ironie qui court au travers de leur admiration factice pour leurs héros déséquilibrés, dans des récits qui excitent la sympathie plutôt que l'aversion. On appuie trop sur leurs déboires personnels, et quelques mots sur leurs supercheries vis-à-vis de leurs adeptes et les procédés déshonnêtes auxquels ils recoururent contre leurs premiers successeurs (que l'un d'eux raconta mainte fois en ma présence) auraient, je crois, contribué à rendre les positions plus nettes et les rôles plus compréhensibles, en même temps que plus exacts.

C'est à la congrégation des Oblats de Marie Immaculée qu'appartenaient ces deux premiers successeurs des Baillard. Ils avaient noms Soullier et Conrard (1). Le premier était un homme pondéré et très cultivé, le second le type du missionnaire populaire. A eux fut confiée la mission de ramener au giron de l'Église une population momentanément égarée et de lutter contre les machinations de ceux qu'on avait bien pu interdire, mais qui n'en étaient pas pour cela mis à la porte de l'ancien couvent devenu la demeure des chapelains.

C'est dire que les nouveaux venus eurent d'abord beaucoup à souffrir, moralement plus encore que physiquement, et que leurs mérites furent proportionnellement grands.

Cette situation anormale ne les empêcha pourtant pas de faire le bien. Non seulement ils s'occupèrent du ministère local, mais ils voulurent reprendre, et rendre encore plus florissant, le pèlerinage que les récents troubles avaient fait périliter. Dans ce but, le P. Soullier, qui devait longtemps après mourir supérieur général de sa congrégation, prit l'initiative d'un projet qui devait en promouvoir puissamment les intérêts en rendant son siège plus attrayant. Une tour monumentale fut donc commencée en 1858, laquelle ne devait être terminée que onze ans plus tard.

Pour en hâter les travaux et trouver les fonds nécessaires à leur exécution, l'évêque de Nancy, qui était alors le célèbre Mgr Lavigerie, confia l'œuvre à un hom-

(1) Au lieu de l'unique religieux dont parle Maurice Barrès.

me aussi actif que généreux et dévoué, le P. Donat Michaux, O. M. I., que j'ai bien connu (ainsi, du reste, que les deux premiers chapelains oblats de Sion), et qui a été appelé à bon droit " le chevalier de Notre-Dame de Sion ". On lui doit non seulement la construction de la tour et la statue de sept mètres (vingt-deux pieds) qui la couronne, mais encore les cloches, l'horloge, la décoration intérieure de l'église, le chemin de Croix (1), etc.

En ce qui est de l'église elle-même, elle n'a rien de remarquable comme architecture. On peut même dire sans dépréciation indue qu'elle n'est d'aucun style. C'est tout simplement une église de campagne assez sombre, presque humide et solidement bâtie avec des murs capables de résister aux assauts des siècles. Sur ce tronc plutôt ingrat, on a greffé de belles décorations, consistant en peintures murales, oriflammes, etc., qui ne peuvent qu'impressionner les visiteurs, qui s'y rendent de toutes les parties de la Lorraine et de l'Alsace, non seulement les jours de grand concours, mais même en dehors de ces circonstances exceptionnelles, ainsi que je viens de le constater.

C'est avant tout la tour en pierre, aux lignes plutôt particulières, qui rappellent un peu le style forteresse de la basilique de Fourvières, avec sa statue monumentale de la Vierge qui ne pèse pas moins de huit mille kilos, soit à peu près dix-sept mille livres anglaises, que remarque tout pèlerin arrivant en vue de N.-D. de Sion.

(1) Plus tard, ce quéteur infatigable, cet émule des bâtisseurs du moyen âge, devait tout recommencer à l'île de Jersey, où la tempête anti-religieuse avait jeté ses frères les Oblats.

La tour a quarante-cinq mètres de haut, et cent quatre-vingt-dix marches donnent accès à la statue.

La grande fête annuelle du pèlerinage se célèbre le 10 septembre, en mémoire du couronnement solennel, ce jour-là, de sa statue intérieure par le cardinal Matthieu, assisté de six évêques et de quinze cents prêtres, en présence d'une foule de fidèles évaluée à près de quarante mille. Un beau tableau mural, dont les couleurs viennent d'être rafraîchies, fut fait et mis en place lors de mon juniorat, en vue de perpétuer le souvenir de ce grand événement. Il représente le bon P. Michaux venant de passer au cardinal pour en ceindre la tête de la " Mère très bonne " une couronne précieuse qui la constitue ostensiblement la reine du pays.

C'est en 1873 qu'eut lieu le couronnement officiel au nom du Souverain Pontife.

Au point de vue civil, Sion forme avec Saxon, village au pied de la colline une commune de cent onze habitants. C'est bien minime comme population, mais les tout petits centres sont la règle plutôt que l'exception en Lorraine. Là, point de fermes, ou groupes de fermes, éparpillées sur un plus ou moins grand territoire, avec un bourg auprès de l'église, comme nous le voyons dans l'ouest et le sud de la France. Ici, tous les fermiers, aussi bien que les marchands, boulangers et bouchers, s'il y en a, résident à l'ombre de l'église, généralement bien simple et couverte de tuiles rouges à l'instar des maisons particulières. Résultat inévitable : les dépendances usuelles des fermes, granges, étables et tas de fumier, déparent ces groupements rustiques.

Dans le cas de Saxon-Sion, l'autorité civile, du moins, se trouve entre bonnes mains, puisque les contribuables ont eu le bon esprit d'élire pour maire le R. P. Huriet, supérieur des rares chapelains restés à leur poste, qui est en même temps un intellectuel, fondateur et rédacteur actuel des *Annales de N.-D. de Sion* et collaborateur à d'autres revues du même genre.

Curé et maire en même temps, voilà un cumul qui n'est certainement pas commun en France, et dont la société ne peut que se bien trouver aujourd'hui.

Je passai ici il y a vingt-huit ans. Bien des améliorations matérielles ont été faites depuis : statues de sainte Jeanne d'Arc et de la Bienheureuse Marguerite de Lorraine érigées de chaque côté du portail de l'église, beau monument élevé ailleurs à saint Joseph, ainsi qu'un nouveau Calvaire qui est vraiment imposant. Plusieurs maisons se sont même construites auprès du couvent. Mais tout cela ne peut me consoler de ce qui a disparu.

En 1896, sous l'administration de Pères aussi aimables qu'hospitaliers à la tête desquels était un ancien novice, le P. Brûlé, de douce et spirituelle mémoire, la sainte colline était encore vivante, retentissant comme elle le faisait de l'exubérance vitale d'une centaine de junioristes oblats, dont beaucoup sont aujourd'hui dispersés comme missionnaires dans toutes les parties du monde. De fait, j'en ai vu un de passage à Pontmain, après un long stage de travaux apostoliques à Ceylan. Hélas ! pourquoi faut-il que la tempête ait depuis visité ces hauteurs et détruit le nid qu'on y avait préparé pour cette bruyante, mais innocente, jeunesse ?

Les expulsions ont tout balayé, professeurs comme élèves. C'est un sirocco, un simoun qui a emporté dans ses flancs l'œuvre si chère au cœur du P. Huard, premier directeur du juniorat, et dont l'État ne pouvait certes redouter l'action, bienfaisante au dedans et civilisatrice au dehors.

Aujourd'hui tout est tranquille sur la sainte montagne, comme un champ de bataille au lendemain de la lutte, comme un cimetière silencieux près d'une ville animée. La verdure y est toujours, les tilleuls ont même grandi et la végétation y est plus vigoureuse que jamais. Ce sont bien toujours les mêmes accidents de terrain au dehors, les mêmes cloîtres au dedans. Mais la brise ne m'apporte plus les cris joyeux de futurs Oblats auxquels j'étais habitué. Je ne jouis plus de leurs ébats et ne les vois plus, haletants et comme apeurés au récit de mes aventures de missionnaire indien. Plus de jeunesse, plus de vie à l'extérieur, et, à l'intérieur, on semble vivre dans un tombeau, tandis que trois bons vieux se préparent patiemment à la mort (1).

C'est désertique, c'est morose, presque lugubre. Après avoir salué une dernière fois la bonne Mère, nous allons donc continuer notre route. Du reste, il n'y a pas jusqu'au temps qui s'en mêle : le ciel pleure presque continuellement. C'est une pluie sans relâche ; sauvons-nous si nous le pouvons.

(1) L'un deux vient de mourir (janvier 1925).

LETTRE XIV

LA PASSION DE NANCY

Nancy, 31 août 1924.

TOUT le monde m'a dissuadé d'aller à Domrémy. C'est un point de très difficile accès, et puis tout y est modernisé, m'assure-t-on ; le cachet d'antique simplicité a disparu devant la poussée utilitaire des autorités civiles, qui ont tout laïcisé. Vaut infiniment mieux aller assister à la Passion de Nancy, d'autant plus qu'elle est annoncée comme ne devant plus se jouer d'ici à 1929.

Du reste, après avoir visité le lieu béni de mon juniorat, quoi de plus convenable que d'aller jeter un dernier regard, ne fût-ce qu'en passant, sur la demeure où je fis mon noviciat ? Je puis avoir cette bonne fortune, puisque, bien que notre congrégation se soit retirée de Nancy,

notre ancienne maison a fini par tomber entre les mains de religieuses.

Il y a donc encore des religieuses en France ? Hé, oui, et un grand nombre, Dieu merci. Prenons, par exemple, celles qui ont acheté le local de notre ancien noviciat, les Sœurs de Saint-Charles. Elles n'ont pas moins de vingt-deux maisons, rien que dans la ville de Nancy. C'est un institut bien méritant, qui, par l'universalité de ses activités, me rappelle celui de nos excellentes Sœurs Grises du Canada. Bien rares, s'il y en a, sont les œuvres auxquelles ses membres ne se livrent point. En effet, à part l'enseignement ordinaire, les Sœurs de Saint-Charles ont le soin des aveugles, des sourds-muets, des filles tombées. Elles tiennent des hôpitaux et des hospices, ont des maternités, dirigent des écoles ménagères, etc.

Par exemple, notre ancien noviciat, que j'ai visité hier, samedi, a été, sous leur direction, transformé en l'une de ces dernières institutions. J'y ai revu notre belle chapelle extérieure laissée telle qu'elle était à notre départ, il y a quarante ans, sauf en ce qui est de quelques vitraux, qui ont été refaits après avoir été mis en pièces par les bombes allemandes. Je me suis de nouveau trouvé dans notre ancienne chapelle intérieure, dont la destination a été forcément modifiée. Je me suis promené dans les allées du jardin, où, un an durant, je pris mes récréations de novice. C'était l'aurore de ma vie religieuse ; que d'événements se sont depuis déroulés dans le monde et autour de moi !

Sorti de ce lieu béni, je me suis dirigé vers la cathédrale,

dont je n'ai pu admirer ni les proportions, ni surtout le style, que j'ai déjà qualifié. Puis suis venu demander l'hospitalité des excellentes Sœurs de l'Espérance (affiliées aux Oblats) qui, comme d'habitude, m'ont reçu avec une générosité toute fraternelle (1). Je me trouve d'autant mieux chez elles, que la supérieure est de mon diocèse, ayant vu le jour à Château-Gonthier (Mayenne).

De là, je vais humer l'air frais du soir en faisant un tour de la place Stanislas, ainsi nommée en l'honneur d'un roi de Pologne et duc de Lorraine du même nom.

Nancy passait autrefois pour la plus belle ville de France après Paris. Je ne sais ce qu'on en dit aujourd'hui ; mais on ne peut nier que la place Stanislas, avec ses grillages dorés et ses fontaines artistiques, ne soit un modèle difficile à surpasser. Par ailleurs, bien que, naturellement, tous les édifices publics de Nancy soient en pierre de taille, les maisons ordinaires, à l'instar d'à peu près toutes celles de Lorraine, ont leurs murs de pierre revêtus de crépi lissé, ce qui les rend sujets à prendre cette apparence "lépreuse" dont parle si souvent Pierre l'Ermite dans ses articles et romans. Leurs toits sont presque uniformément en tuiles rouges, plates ou semi-circulaires.

Par suite de l'augmentation dans la population, pas moins de quatre nouvelles églises ont dû se construire à Nancy durant les dernières quarante années. J'ai

(1) Le supérieur général des Oblats est le directeur général des Sœurs de la Sainte-Famille, dont les Sœurs de l'Espérance forment une des branches les plus méritantes, religieuses qui, après les premiers exercices du matin, passent leur journée au soin des malades à domicile.



Les ADIEUX de BÉTHANIE

déjà dit comment la plus récente, celle de Notre-Dame de Lourdes, s'est bâtie grâce aux offrandes sollicitées mensuellement par un périodique fondé expressément dans ce but. Un autre prêtre, l'abbé E. Petit, curé de Saint-Joseph et aujourd'hui prélat de la maison de Sa Sainteté, eut, pour se procurer les fonds nécessaires à l'érection de la sienne, une idée encore plus féconde. Au lieu de quelques centaines de francs, ce sont des centaines de mille francs qu'il peut aujourd'hui ramasser dans une semaine.

J'ai nommé l'organisateur du Théâtre de la Passion à Nancy. Ce théâtre a une installation grandiose, qui peut abriter et asseoir confortablement plus de deux mille personnes. Les spectateurs y sont échelonnés sur des gradins qui vont en montant à partir de la scène, composée de deux parties : un proscenium de vingt-deux mètres (soixante-dix pieds) de large sur sept (vingt-deux) de profondeur, et la scène proprement dite, où se déroulent les plus beaux épisodes de la Passion.

Les décors en sont superbes et d'une vérité historique remarquable. Il y a des panoramas de Jérusalem et des intérieurs du Temple qui sont de toute beauté. Les rues de la cité sainte, baignées de lumière, comme il convient au pays du soleil, partent des angles mêmes du portique du Temple.

Et maintenant dimanche soir, 31 août, alors que je viens d'assister aux péripéties angoissantes de ce drame des drames qu'on appelle la Passion, je me recueille pour consigner ici mes impressions. Que faut-il en penser ? Commençons d'abord par une confession, et pour

cela remontons quelque peu en arrière dans l'ordre chronologique.

Mes lecteurs américains se rappelleront qu'au moins deux vigoureuses tentatives furent faites chez eux pour rendre ce drame, et qu'elles furent sifflées au point que l'autorité civile dut s'en mêler et, après d'acerbés discussions dans les journaux, les interdire complètement. Pendant ce temps, même la presse américaine ne tarissait pas d'éloges à l'endroit de la Passion d'Oberammergau, et j'avais entendu dire beaucoup de bien de ce qui avait été tenté dans ce sens à Nancy il y a, je crois, quelque vingt-quatre ans.

Ce qui prouve, soit dit en passant, que ce qui rend licite et même louable pareille représentation, c'est l'esprit dans lequel elle est donnée. En Amérique, on voulait simplement exploiter un drame sacré pour faire de l'argent ; en Europe, on le rend par pure dévotion et sans avoir en vue aucun avantage monétaire d'ordre individuel.

Je ne pouvais sans voir me faire une idée exacte de ce qu'est la Passion de Nancy. Tous les éloges qu'on en faisait étaient pour moi exagérés, ainsi que les chiffres qu'on mettait en avant pour computer les foules qui s'y rendaient.

— Il faut demander son billet longtemps d'avance, m'assura-t-on à Notre-Dame de Sion.

— Bah ! me disais-je, tout cela est du *bluff*, pour faire mousser l'affaire aux yeux des étrangers, d'autant plus que ces représentations durant depuis le mois de juillet,

l'enthousiasme populaire doit en ce moment être bien refroidi.

Aussi lorsque, muni d'une lettre qui m'introduisait à Mgr Petit comme correspondant de journal, j'entrai hier chez ce prélat, ne fus-je pas peu surpris de l'entendre déclarer à trois visiteurs arrivés avant moi que tous les sièges étaient pris, à l'exception de quelques rares places à trente francs ! Personnellement, j'en fus quitte pour un merci, moyennant quoi j'ai pu jouir d'un bon siège réservé (1).

Les représentations du dimanche commencent à neuf heures et demie précises du matin, et se prolongent jusqu'à cinq heures de l'après-midi, avec une interruption de deux heures pour le dîner — pardon, le déjeuner. . . La déclaration d'hier à l'effet que seules quelques rares places à trente francs restaient à prendre avait commencé à m'ouvrir les yeux sur la popularité de ce spectacle, qui rappelle les "mystères" des âges de foi ; d'autres circonstances achevèrent vite de m'en convaincre. D'abord, à l'hôtel où les Sœurs de l'Espérance avaient dû me mettre pour la nuit, on ne parlait guère que de ce drame, et, en m'y rendant, une dame m'apprit même qu'ils étaient venus cent cinquante de chez elle, tandis qu'une foule de gens que, dans l'entr'acte de midi, vous interrogiez sur le tram à prendre pour retourner chez vous, s'excusaient de ne pouvoir vous aider parce qu'ils étaient étrangers à la ville.

(1) Grâce à l'opportune recommandation du P. Huriet, auquel vont en ce moment mes meilleurs remerciements.

Parmi les spectateurs, on a même entendu parler anglais et allemand.

Mais ce qui a fait complètement tomber mes préjugés à propos de la popularité de ces représentations, ce sont les foules qui, peu avant qu'elles commencent, encombraient les deux bords de la rue en face du théâtre. Là aussi, comme c'est l'habitude en France en cas de grands rassemblements, des forains, marchands de bibelots relatifs au sujet de ces rassemblements, et des mendiants plus ou moins nécessiteux, s'étaient donné rendez-vous pour exploiter l'avidité ou la charité publique. Il y avait même un soi-disant artiste à la voix de stentor, qui vociférait je ne sais quelle chanson, tout en tendant le chapeau (1).

Mais nous voici entrés. La salle est comble ; pas une place inoccupée. On s'y montre même un évêque du doigt. Quel spectacle que cette foule elle-même ! Prêtres de tous les âges et religieuses de tous les costumes, missionnaires barbus en noir ou en brun, dignitaires ecclésiastiques chez lesquels le rouge et le violet se montre furtivement. La masse des assistants était naturellement composée de laïques, des villes et des campagnes, mais tous, je dois le dire, à la figure de croyants qui réalisaient le sérieux de ce qui les attendait, et parmi lesquels la proportion masculine paraissait tout aussi forte que celle du sexe faible et "dévot". Un véritable océan de têtes, quoi.

(1) Tandis que deux autres mendiants se disputaient à qui aurait le meilleure place sur la rue, celle qui donnait accès au plus grand nombre de passants.

Naturellement, je ne puis traîner le lecteur au milieu de tous les détails de ce drame ; il me faut pourtant donner une idée générale de sa marche.

Il y a d'abord le Coriphée, vénérable vieillard personnifiant l'Église, ou l'humanité, qui, avec sa houlette surmontée d'une croix d'or plantée sur un globe, dont il se sert comme un évêque de sa crosse, s'en vient périodiquement, accompagné d'une vingtaine de jeunes filles richement habillées, faire l'office de narrateur. Il donne d'abord le Prologue, qui est en vers majestueux, explique et fait les applications nécessaires à l'intelligence du texte ou des tableaux. L'élocution de cet acteur, qui est la personnification même de la majesté, est d'une netteté et d'une puissance phonique sans pareilles. Bien qu'il n'y eût pas la moindre affectation dans son débit, on ne perdait pas une syllabe de ce qu'il disait.

Il y a aussi, et combien beaux ! les tableaux vivants, les fameux tableaux vivants de la Passion de Nancy, vingt et un en tout, qui encadrent les grandes scènes du drame et représentent les faits de l'Ancien Testament qui figurent et annoncent d'avance telle ou telle particularité des souffrances de Notre Seigneur. Disons de suite combien frappants, tragiques et expressifs dans les postures et de tous points réussis étaient ces tableaux. Il ne m'en coûte aucunement d'avouer qu'au premier je me suis demandé si les personnages en étaient réellement vivants, jusqu'à ce qu'un léger scintillement de l'or sur certains costumes soit venu trahir la respiration de l'acteur, surtout de l'actrice. Ajoutez à cela les

jeux de lumière habilement ménagés, et l'on jugera de l'impression produite sur les spectateurs.

Enfin il y avait, en dehors de la représentation des faits eux-mêmes, de grands chœurs rendus généralement par les compagnes du Coriphée et quelques acteurs, avec accompagnement d'un orchestre de cinquante instrumentistes, choisis parmi les meilleurs musiciens du Conservatoire de Nancy.

Ces artistes sont les seuls qui soient rétribués, aucun des six cents acteurs, depuis le plus petit enfant porté sur les bras de sa mère jusqu'au Christ lui-même, ne recevant un sou pour sa peine. Tout est fait pour l'amour de Dieu, et cette seule circonstance ne peut manquer d'ajouter immensément à la valeur de la représentation. On voit par là que nous n'avons point affaire à des mercantis, à des gens qui travaillent en vue du lucre attendu, mais à des chrétiens qui rendent un mystère sacré ; en d'autres termes, nous ne sommes point aux États-Unis.

Autre point digne de remarque. Contrairement à ce qui se pratique à Oberammergau, tous les acteurs, même les plus en vue, comme le Christ, sa Mère, Pierre et Judas, sans compter les deux grands-prêtres, etc., restent anonymes, et par là est éliminé tout danger de vaine gloire comme d'avantage personnel. Tout ce que porte le guide imprimé concernant le premier est cette simple mention : " Le personnage du Christ est tenu avec une pieuse exactitude et une grande majesté par un employé principal d'une de nos grandes usines de Nancy. " Un

point, c'est tout. Ce n'est, on le voit, guère compromettant.

Tous les autres acteurs et toutes les actrices non seulement sont de Nancy, mais même appartiennent à la paroisse de Mgr Petit. En ce qui est des discrets éloges accordés au Christ dans la citation ci-dessus, je ne puis qu'y souscrire des deux mains. Celui qui le personnifie ne cesse de se montrer digne et comme auréolé d'un air de véritable divinité, contrairement à ce qui se voit dans certain film de cinéma représenté en Amérique, où son équivalent fait preuve d'une choquante vivacité.

Une autre remarque encore, celle-là d'ordre purement matériel. Ce " mystère " ne comporte point d'entr'actes qui distraient malencontreusement de l'objet principal, et surtout on y change d'une scène, ou d'un tableau, à une autre avec une aise et une promptitude difficiles à expliquer.

Ajoutons enfin que les costumes sont non seulement très riches, excepté naturellement ceux des pauvres hères qu'étaient les apôtres, mais taillés d'après toutes les règles de l'archéologie sociologique, les principaux auteurs anciens et modernes ayant dûment contribué, chacun pour sa part, à reconstituer les habits et uniformes portés au temps de Notre Seigneur.

Bien que ce drame soit si connu par le récit évangélique, il faudrait pourtant dire un mot de ses principales scènes telles que rendues à Nancy. Mais il y en a tant qui méritent d'être signalées ! On pourra s'en faire une idée lorsqu'on apprendra que le texte, avec ses chœurs, ne forme pas moins de quatre-vingt-seize pages impré-

mées de bon format. Empruntons à la brochure qui le contient ces quelques lignes très véridiques sur la scène initiale :

“ Voici le grandiose spectacle de l'entrée à Jérusalem. C'est toute une ville qui s'agite. Le spectateur est saisi : il ne s'attendait pas à ces masses, à cette élégance dans l'assortiment des couleurs et des costumes. Il est sous l'empire d'une véritable fascination, et se demande s'il est au ciel ou sur la terre.

“ Tout à coup, avant même qu'il ait repris possession de lui-même, un frisson le traverse. Celui dont le portrait nous est familier depuis notre plus tendre enfance, Jésus, est là vivant, agissant. La foule agite des palmes, étend des draperies sous les pas du Christ. Lui s'en détache, approche avec sa longue chevelure partagée sur le front et son noble visage empreint de chasteté, de douceur et de résignation.”

On signale dans la Passion de Nancy deux scènes inédites, qu'on ne trouve dans aucune autre, à savoir la rencontre dans la maison de Véronique de la Vierge, des saintes femmes et de Pierre, et la scène tragique au cours de laquelle la femme de Pilate crache son mépris au gouverneur romain, qui vient d'avoir la lâcheté de condamner Jésus en dépit des pressantes recommandations qu'elle lui avait transmises sur la foi de son rêve. Je ne puis résister à l'envi de citer la fin de cette terrible flagellation, fort bien rendue par l'actrice.

“ Demain, crie Claudia, demain les générations diront que tu as livré le Christ pour garder ton pouvoir... Ton nom restera lié au souvenir de cette trahison... De ton

nom on flétrira tous les poltrons, tous les vendus, tous les misérables qui croiront se purifier de leurs crimes en s'en lavant les mains. . . Tu seras le modèle des lâches. . . Et jusqu'à la fin des temps, on chantera devant cette Croix où tu vas clouer le Juste et qui deviendra son trône : ' Il a souffert sous Ponce-Pilate '. ”

Hélas ! que de Pilates le monde n'a-t-il pas vu depuis, et combien n'y en a-t-il pas encore aujourd'hui parmi ceux qui sont constitués en autorité !

Maintenant, malgré le ton apparemment dithyrambique de la présente, j'ai si peu pris la résolution de louer à outrance, que je me permettrai une petite réserve, non pas sur la manière dont les rôles sont rendus, mais sur deux points du texte lui-même.

Je ne puis me persuader que ce qui regarde Judas soit en stricte conformité avec la tradition et l'Évangile. Le traître parle trop de son amour pour Jésus ; il exhale ses regrets en termes trop affectueux, qui lui attirent la sympathie plutôt qu'ils n'engendrent l'aversion. C'est presque un acte de contrition parfaite précédant . . . la pendaison. Ce rôle gagnerait, ce me semble, à être retouché.

La même remarque s'applique, *mutatis mutandis*, aux motifs sur lesquels l'auteur base l'animosité des princes des prêtres contre Jésus. Il y avait incontestablement chez eux plus que de l'attachement à la loi de Moïse, et s'ils furent si acharnés pour le conduire à la mort, ce fut moins parce qu'ils étaient bons Juifs que par vengeance pour ses critiques de leur ridicule méticulosité, de leur passion pour les formes extérieures aux dépens

de l'esprit qui vivifie, ainsi que pour son insistance à leur reprocher leur hypocrisie et les peu flatteuses épithètes qu'il leur avait publiquement appliquées. Quelques mots dans ce sens, jetés à propos dans le texte actuel, ne pourraient donc que l'améliorer. Soit dit sans vouloir indûment déprécier une œuvre par ailleurs digne de tout éloge.

Un détail maintenant sur un point d'ordre matériel, au risque de passer pour un naïf. Je m'étais toujours imaginé que le couronnement de ce "mystère", la Crucifixion, était rendu par des acteurs postiches plutôt que par des personnes vivantes. Il n'en va point ainsi à Nancy, et il m'est impossible de dire ma surprise en voyant qu'après être resté quelque temps immobile sur la croix, sur laquelle il ne paraît tenir que par les clous de ses mains et de ses pieds, le Christ remue tout à coup, puis se met à parler. Il n'y a plus à en douter, c'est bien le même personnage que celui qui a jusqu'ici rempli le rôle du Maître.

La scène est longue ; comment peut-il se tenir ainsi ? Naturellement il doit y avoir quelque truc, tout comme pour le percement du côté, qui fit douloureusement tressaillir ma voisine et lui arracha un sanglot immédiatement comprimé. Je m'explique très bien ce prétendu percement et les flots de sang qui semblent en résulter ; mais le crucifiement me paraît inexplicable. Quoi qu'il en soit, c'est on ne peut plus impressionnant.

Durant toute la représentation, mainte et mainte fois les larmes gonflent les paupières et se répandent malgré vous, et tel est l'esprit de foi, la sincérité indiscutable

qui animent chacun des acteurs que, du commencement à la fin, le spectateur demeure en proie à la plus poignante émotion. C'est un silence religieux qui n'est rompu qu'aux derniers tableaux, représentant l'apothéose de Marie et celle de son Divin Fils ; car Mgr Petit a pris la précaution de demander en commençant qu'on s'abstienne jusque-là de tout applaudissement.

Et lorsque, après être resté plus de cinq heures à suivre pieusement les péripéties de ce drame des drames, on essaie de sortir et de se frayer un chemin au milieu d'une foule si compacte, si serrée que l'on prend bien dix minutes pour franchir les soixante-quinze ou quatre-vingts pieds qui vous séparent de la rue, où se déroule le défilé de ces chrétiens qui ne parlent guère que pour admirer et promettre d'envoyer leurs amis aux scènes qu'ils viennent de contempler, on ne peut s'empêcher de se dire que le pays qui produit de pareils spectacles et peut rassembler tant de spectateurs n'est pas encore un pays perdu.

LETTRE XV

VERDUN ET DOUAUMONT

Paris, 3 septembre 1924.

JE suis brisé et comme anéanti, moralement aussi bien que physiquement. Je reviens de Verdun, c'est tout dire. Après la Passion de Nancy, qui est l'immolation d'un Dieu pour l'humanité, j'ai comme vu, autour de la première ville, l'immolation, et dans quelles conditions ! de centaines de mille hommes à l'autel de la patrie. C'est-à-dire que j'ai été d'émotions en émotions, d'autant plus qu'il m'a été donné de contempler ce qu'on ne peut voir nulle part ailleurs au monde, ainsi qu'on s'en convaincra bientôt.

J'ai donc besoin de repos. Et pourtant, ce n'est certes pas à contre-cœur que j'entreprends cette nouvelle lettre, que j'essaierai, du reste, de rendre la plus courte

possible. C'est toujours un soulagement de déverser le trop plein de son cœur dans le cœur des autres.

J'étais déjà assez fatigué lorsque je quittai Nancy, lundi dernier, par suite de l'heure matinale et du peu de sommeil que les ouvriers d'un journal attendant à mon hôtel m'avaient permis de prendre. Aussi, eus-je volontiers dormi dans le train, n'était que je voulais me tenir éveillé pour voir tout ce qui, le long de la route, pourrait me rappeler la Grande Guerre.

La première partie du trajet n'offrit rien de remarquable. Ce n'était que la paisible campagne lorraine, vignobles et champs non clôturés, coupés de petits bois comme à l'ordinaire. Bientôt, cependant, des maisons en ruines attristent le paysage ; puis ce sont des arbres déchiquetés, debout mais sans feuillage, presque comme les " brûlés " du Canada. Il n'y a pas à s'y tromper : nous sommes dans le fameux saillant de Saint-Mihiel (prononcez Miel), qui fut entre les mains des Allemands du commencement de la guerre à la débâcle, alors qu'ils en furent délogés par les Américains.

Non loin de cette petite ville, nous passons un échantillon de ce qui est maintenant si bien connu dans le pays sous le nom de cimetièrre militaire. Comme c'est donc triste ! Une véritable forêt de croix blanches ! Plus loin, c'est un amas informe plus gros que les autres de pierres ouvrées, qui ont évidemment servi à quelque construction : une église sans aucun doute. Mais ne nous attardons pas à ce spectacle attristant. Nous en verrons bien d'autres.

J'avais toujours été sous l'impression que j'étais déjà

passé par Verdun dans un passé assez lointain, et que cette place forte couronnait une hauteur. C'est tout le contraire. Elle se trouve dans un bas-fond, une espèce de soucoupe gigantesque, sur la Meuse qui la traverse. C'est dire qu'à part les bords de la rivière, les environs de cette ville sont tous plus hauts qu'elle, et, avec la stratégie moderne, c'est ce qui fait sa fortune. Ce ne sont tout autour qu'éminences naturelles fortifiées, qui empêchent d'en approcher. Les communiqués de la dernière guerre nous ont appris les noms de ces forts, dont je voudrais voir au moins un échantillon.

Arrivé à Verdun peu avant midi, je vais de suite m'assurer si ce qu'on m'a fait pressentir était vrai, à savoir qu'il y a quelque part une petite ligne de chemin de fer, espèce de tramway à vapeur qui mène au fameux fort Douaumont, dont la possession occasionna les plus rudes combats que l'histoire ait enregistrés. Je le trouve bientôt, et apprends qu'il part à une heure de l'après-midi, c'est-à-dire à treize heures, comme on dit maintenant, singeant sans le savoir les Américains, qui en sont revenus au parler de leurs pères. Pas de temps à perdre donc ; allons vite dîner.

Dîner, ai-je dit. Comme je suis donc arriéré ! Tout Français des villes vous apprendra qu'on déjeûne à midi et qu'on dîne le soir. Et le souper, qu'en fait-on ? Dame, je n'en sais rien ; personne n'en parle plus. On commence les repas de la journée par ce qu'on appelle le petit déjeûner, qui précède de quelques heures le déjeûner proprement dit. Est-ce assez ridicule ? Comment *déjeûner*, c'est-à-dire rompre son jeûne, à midi,

alors qu'on l'a déjà fait le matin ? Il faudrait pourtant connaître le véritable sens des mots et avoir un peu de logique.

Quoi qu'il en soit, je fus d'autant plus satisfait de mon soi-disant déjeuner de Verdun que, contrairement à ce que j'avais prévu, il fut d'un bas prix qui m'étonna. On est si porté à écorcher les pauvres voyageurs dans les places fréquentées par Anglais et Américains, comme est Verdun ! Or, bien que c'eût été en réalité un excellent dîner, avec hors-d'œuvres et différents plats de viande et de légumes, sans compter le dessert et le vin, je ne le payai que sept francs — à peu près quarante sous canadiens.

Avant de partir, je jette un coup d'œil sur les anciennes fortifications de cette ville, qui trahissent mieux que n'importe quel traité technique les modifications essentielles qui se sont introduites dans l'art de la guerre. Ces fortifications, dues, je crois, au génie de Vauban, consistent en une forte muraille avec angles saillants et rentrants, sans compter l'inévitable fossé extérieur et le pont-levis qu'il occasionne, et qui existe toujours. L'artillerie moderne n'en ferait qu'une bouchée, si l'on peut ainsi parler.

Et maintenant, messieurs les voyageurs, en voiture ! nous crie-t-on à la gare du tramway. Le petit train s'ébranle avec force bruit de ferraille, et nous voici en route pour le fort Douaumont.

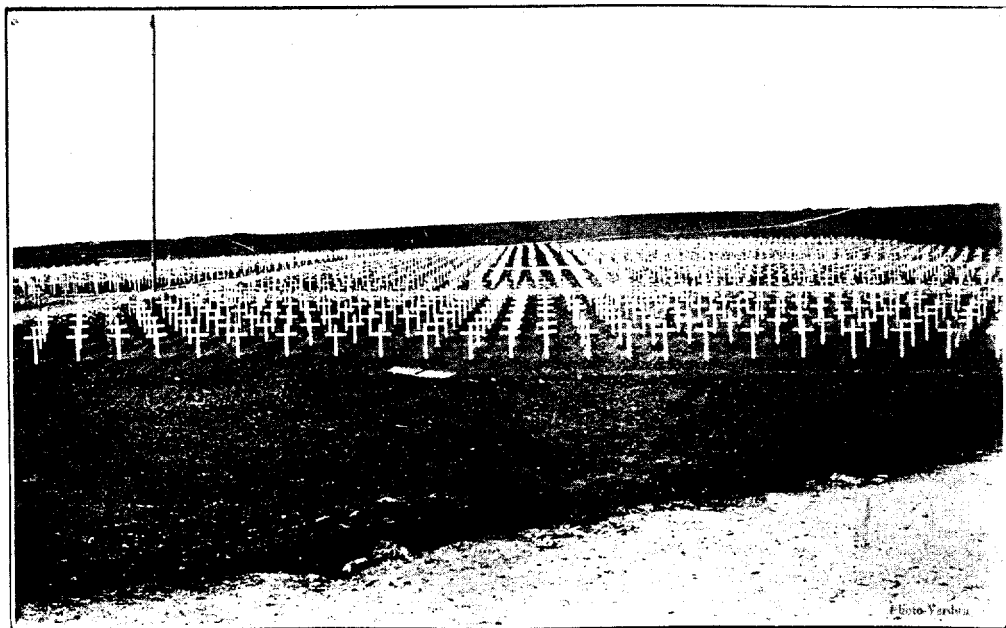
C'est bien réellement le chemin du Golgotha ; car la locomotive a beau souffler, pouffer et panteler, nous n'avancons que fort lentement. Il n'y a pas à s'en

étonner, puisque nous gravissons constamment une pente assez raide. Bientôt quelle tristesse ! Quelle désolation ! Pas la moindre culture ; les arbres mêmes ont disparu, excepté quelques troncs et chicots qui se dressent, secs et plus ou moins décortiqués, au-dessus des broussailles repoussées depuis 1918. Et le sol ? Ah ! l'inoubliable sol ! Tout picoté de trous d'obus, comme la peau du varioleux convalescent porte à tout jamais les traces de sa terrible maladie.

Après une ascension de sept ou huit kilomètres, nous faisons halte à une place appelée Fleury. Place dans le sens de point déterminé sur terre, car il n'y a plus ni village ni signe de village. Tout a été détruit, et cela de fond en comble, par le terrible bombardement de quatre ans. Plus une seule maison, ou même apparence de maison. Et ce n'est qu'en scrutant attentivement le sol que l'œil y perçoit, caché dans l'herbe, ce qui était autrefois les fondations de maisons.

Par contre, voici, tout à côté, une cité bien peuplée, une nécropole comme la funeste guerre en a bâti un peu partout : un autre cimetière militaire. Ciel ! quelle forêt de croix ! Et l'on m'assure que certaines tombes recèlent neuf ou dix soldats morts pour la patrie ! L'œil attristé s'égare le long de ces interminables rangées, et l'on se demande quel peut bien être le nombre exact de ces tombes. Je me suis procuré la photographie d'un semblable champ des morts qui ne paraît pas être plus étendu, que je ferai reproduire pour l'édification du lecteur (1). Or on assure que, dans ce cas, le chiffre est de

(1) Voir page 184.



Un CIMETIÈRE MILITAIRE (28,000 tombes)

vingt-huit mille ! Qui s'étonnerait de voir autant de tombes à Fleury, lorsqu'on apprendra que plus de quatre cent mille Français tombèrent aux environs de Verdun ?

Et dire que la volonté d'un homme, d'un seul homme, qui a depuis posé au martyr, eût pu faire éviter pareille hécatombe !

Mais gardons-nous d'entrer dans la voie des considérations politiques, et bornons-nous au simple récit de notre petite excursion. Toute vérité n'est pas bonne à dire.

Nous stoppons à un arrêt appelé Douaumont, au centre du pays le plus désert qui se puisse imaginer. Pas le plus petit arbuste, pas dix pieds de terre, que dis-je ? probablement pas cinq, sans un trou d'obus, et quels trous ! Beaucoup sont si profonds qu'ils sont pleins d'une eau dans laquelle poussent des glaïeuls, comme des palmes figurant celles qu'ont tout de même gagnées les héros tombés victimes des projectiles auxquels on doit, en fin de compte, la présence actuelle de ces plantes symboliques. A part ces nouveaux venus si appropriés à la circonstance, nous ne voyons partout que chardons, figures des traits acérés partis des défenseurs de ces hauteurs, et coquelicots, parents du pavot, qui rappellent le sommeil dont dorment aujourd'hui tant de ces nobles patriotes.

Par ailleurs, le silence le plus complet ; pas un chant d'oiseau sous la calotte du ciel gris, où nous voyons évoluer des avions de guerre ; pas l'ombre, ou même la piste, d'un être animé, à part celle des visiteurs de chaque jour qui viennent de tous les points du globe s'édifier sur le pouvoir d'endurance des troupes françaises

d'il y a sept ou huit ans. C'est un désert créé par l'homme au jour de sa grande colère, désert dont la solitude n'est pas même mitigée par la présence de ces bêtes féroces, ou autres animaux sauvages, qui regardent comme leur domaine incontesté ces étendues incultes qui sont dues à des causes naturelles.

Notre première visite, au sein de cette désolation, est pour l'Ossuaire, qui contient les restes, entiers ou le plus souvent partiels, de beaucoup des héros de la Grande Guerre. C'est un baraquement en bois, quelque chose de provisoire, en attendant le massif et peu joli, mais souverainement significatif, monument projeté : un vaste édifice affectant dans ses lignes générales la forme d'un canon gigantesque (1). C'est, paraît-il, une idée géniale des architectes. Comme nous ne jouissons pas des lumières des gens du métier, admirons de confiance.

En attendant, un prêtre décoré de la médaille militaire vit solitaire dans une pièce attenante à ce rendez-vous des morts. Ce dernier est une espèce de chapelle où sont déposés, de chaque côté, dans quatre rangées de grossiers cercueils superposés, les ossements, souvent dépareillés, qu'on a trouvés dans le désert de Douaumont, et qui ne sont, dans l'esprit des organisateurs, à la tête desquels se trouve le général Pétain, que les précurseurs d'une foule d'autres.

Comme le Saint-Sacrement réside en permanence dans cette humble chapelle, on voit que ces restes de soldats

(1) On n'oublie pas de rappeler ce fait aux visiteurs, qui sont toujours supposés laisser une offrande pour aider à la construction de ce monument qui sera le premier du genre.

de France, dont beaucoup sont inconnus, sont en bonne compagnie.

De l'Ossuaire, nous descendons quelque peu, et, avant longtemps, par des sentiers aussi boueux, aussi collants qu'on en ait jamais vu, arrivons à un lourd monument élevé par les soldats américains. Ici, ami lecteur, découvrons-nous. Nous voici en présence de ce qui ne se trouve nulle part ailleurs, de ce qui n'a jamais eu d'égal depuis le commencement du monde : la Tranchée des Baïonnettes.

Nous sommes déjà tombés, dans notre ascension, sur plusieurs vestiges de la guerre moderne : d'interminables fossés de quatre ou cinq pieds de profondeur, lambrissés sur chaque paroi de clayonnages qui montrent que ce pays était alors couvert au moins de broussailles, avec du fil de fer barbelé et de la ferraille informe ; fossés, ou tranchées, dont le fond est tout couvert d'eau. Pauvres soldats, quel martyre continu que la vie dans ces repaires malsains, toujours sur les nerfs, sans sommeil possible une bonne partie du temps, et cela pendant quatre longues années !

Franchement, après les affres de Verdun et de ses approches, il n'est pas en ce monde d'enfer que nos poilus ne puissent affronter.

Or, un jour vint, jour fatal entre tous, où plusieurs bombes étant tombées simultanément tout proche d'une de ces tranchées, apparemment juste comme ses occupants, baïonnette au canon du fusil, s'apprêtaient à s'élancer sur l'ennemi, firent voler en l'air et retomber

lourdement sur eux des masses de terre qui les ensevelirent vivants ! . . .

Ils sont là aujourd'hui, ces braves, réduits à l'état de simples squelettes encore debout, et tenant dans leurs doigts osseux le fusil dont la baïonnette perce seule au travers de l'élément qui les engloutit. C'est un spectacle à donner le frisson que de voir ces baïonnettes rouillées, qui paraissent plantées en terre, mais restent en réalité fixées à l'arme que tiennent encore ces mains décharnées des fils de France dont les noms ne nous sont même pas connus. Tout ce qu'on paraît savoir, c'est que le commandant de cette compagnie était un prêtre qui, étant sorti de la tranchée pour mener ses soldats à l'assaut, survécut au désastre qui les annihila (1).

De là, nous dirigeons nos pas, un prêtre du diocèse de Dijon, trois dames, deux messieurs et moi, vers le fort proprement dit, passant en chemin souterrain, poste d'écoute et poste de garde. Qu'on ne s'imagine ni murailles crénelées, ni donjons ; c'est simplement une hauteur rocailleuse, véritable garenne creusée à l'intérieur de la pierre, avec salles, passages, diverses installations, etc., le tout souterrain et suintant une eau glaciale qui

(1) Il y avait plus d'un mois que ces lignes avaient été tracées, lorsque j'ai lu ce qui suit dans un journal de Paris (*La Croix*, 8 oct. 1924) : " Une Union verdunoise des prêtres anciens combattants vient d'être constituée à Verdun. Le président est M. le Chanoine Colin, curé de Montfaucon, chevalier de la Légion d'honneur, ancien officier d'artillerie, et, comme vice-président, l'abbé Polimann, chevalier de la Légion d'honneur, ancien lieutenant d'infanterie, un des héros de la tranchée des baïonnettes ". Comme le commandant de cette tranchée semble seul avoir survécu au désastre qui anéantit ses soldats, cet abbé Polimann doit avoir été ce commandant.

tombe sur nous en grosses gouttes. Franchement, cela aussi nous semble bien près de la mort.

On sait que les Allemands s'acharnèrent surtout après le fort Douaumont, et l'on se rappelle les fréquentes mentions dans les communiqués officiels des combats féroces auxquels sa possession donna lieu. Un instant, la faim le fit passer aux mains de l'ennemi, qui admira tellement l'héroïsme de son commandant, qu'il lui laissa son épée. Mais il fut vite repris, avec tous les forts environnants précédemment tombés, le fort de Vaux, que nous voyons à l'ouest, et d'autres, comme celui de Mort-Homme, qui nous apparaissent d'autant plus facilement que toute la région est aujourd'hui complètement dénudée.

Une grande et profonde vallée sépare les forts Douaumont et Vaux, formant avec les rochers à fleur de terre le pays le plus triste que j'aie jamais vu. Après avoir cueilli quelques fleurs sauvages, qui nous rappelleront ces déserts et les scènes inoubliables que nous venons de visiter, descendons vers la halte du petit chemin de fer, et retournons à Verdun, tandis qu'une partie de notre caravane insiste pour se rendre au fort de Vaux, objectif qu'elle doit d'ailleurs abandonner avant la fin de la soirée pour nous rejoindre alors à l'hôtel où nous nous sommes arrêtés.

Cette ville a, elle aussi, nécessairement beaucoup souffert du bombardement. Mais elle s'en remet peu à peu, et, de même que Dieu sait tirer le bien du mal, ainsi les autorités de ce vieux centre de 78,000 habitants essaient de profiter des ruines amoncelées, pour rem-

placer par de beaux édifices en pierres de taille blanches ce que l'étranger a détruit.

Il possède une cathédrale datant des XI^e et XII^e siècles, que je ne pus voir que de loin. C'est dire qu'il est le siège d'un évêque, dont le palais est, dit-on, remarquable, et, au point de vue économique, il est célèbre par les fines liqueurs qui s'y fabriquent.

Verdun était assez tortueux, avec ses rues étroites, aux trottoirs qui ne donnaient place qu'à une personne de front. On l'ajoure aujourd'hui ; on élargit ses rues, on lui ménage des avenues de bonne grandeur, et graduellement il deviendra une ville presque moderne.

Il n'y a pourtant qu'à creuser le sol, quelquefois fort peu profond, pour s'y relier aux temps anciens. C'est précisément ce qui vient d'arriver à l'endroit même où j'ai passé la nuit dernière, je veux dire chez les Sœurs de l'hospice Sainte-Catherine. Pendant la guerre, une bombe avait éventré la toiture de leur chapelle, et était allé éclater à côté, comme on y récitait le chapelet. On ne se troubla pas pour si peu : on était si habitué à pareils accidents ! Les prières n'en furent même pas interrompues.

Il fallut pourtant, la guerre terminée, en réparer les ravages. On s'aperçut alors que, du temps du terre à terre de la prétendue Renaissance, on avait caché d'un vulgaire plafond la voûte qui faisait penser au ciel. On en débarrassa donc l'édifice, et cette première mesure mit sur le chemin d'autres améliorations, comme le râclage de l'affreux badigeon, dont les soi-disant classiques

en architecture avaient recouvert de naïves scènes en bas-relief et des inscriptions datant du XIV^e siècle.

Or ces inscriptions, dans la pierre des murs mêmes de la chapelle, indiquaient, en français du temps fort précieux pour l'histoire de notre langue, la présence, juste en bas, de tombes de notables qu'on recommandait aux prières du public. " Prayez por li ", demandait-on en 1358, dans une langue qui ressemble étrangement au patois de nos campagnes modernes. En creusant quelque peu pour renouveler le pavé de cette chapelle, on est tombé sur un tombeau, ou sarcophage, en pierre, qu'on a ensuite religieusement recouvert de terre sans toucher à son contenu.

Et voilà comment à Verdun l'antiquité coudoie encore les temps modernes.

LETTRE XVI

BONHOTE

Bonhote, Beaumont, 9 septembre 1924.

LE trajet que je devais parcourir en quittant, le 4 dernier, Paris, où j'étais rentré immédiatement après ma randonnée à Verdun, était le plus long que j'eusse encore fait d'un trait en Europe. A moins d'accident que je ne pouvais prévoir, je devais me trouver le soir dans le Midi, après une course ininterrompue d'une douzaine d'heures en train rapide. Aussi, dès sept heures du matin, avais-je pris position dans un wagon à couloir comme ceux d'Amérique (1), dont tous les sièges étaient occupés, la foule débordant dans le corridor.

(1) Les voies ferrées étant plus étroites en Europe qu'en Amérique, les wagons du premier continent ne peuvent être aussi larges que ceux du second. Aussi, leur couloir est-il, dans le premier cas, sur le côté de la voiture, au lieu de se trouver au milieu comme en Amérique.

Un prêtre qui vint me réclamer mon coin, en vertu d'un droit acquis par le paiement préalable d'un petit supplément, me porta à contraster les complications du système ferroviaire français avec la simplicité de ce qui se voit au Canada. Là, une seule classe au lieu de trois ; pas de places réservées comme en France ; pas d'extra à payer non plus pour l'usage du train rapide, etc.

Je m'insurgeai surtout contre cette détestable et injuste pratique propre à l'Europe, de ne reprendre le billet du voyageur qu'à la sortie de la gare de destination, pratique qui nécessite un employé spécial pour recevoir ces billets à chaque gare, dont le terrain doit être en outre soigneusement enclos, pour forcer le monde à passer la barrière, où l'on devra payer une seconde fois son billet si on a eu le malheur de le perdre.

Mon interlocuteur me laissa dire sans interrompre aucune de mes périodes, puis se mit en devoir de me montrer que je n'étais pas le seul à connaître le système américain. Il avait, en effet, vécu dans la province de Québec, et avait même, paraît-il, poussé jusqu'à Saint-Boniface. J'appris en même temps que c'était un Père viateur, et ce qu'il me dit de l'Ouest canadien, sans avoir été plus loin qu'à sa porte, me fit manifester ma surprise de le voir si bien informé.

— Voyez-vous, me dit-il alors, les gens de l'Ouest ont un Père Morice qui a écrit je ne sais combien de bouquins sur ce pays. A son école on peut s'instruire. Vous ne connaissez point ces livres ?

— Quels livres ? demandai-je à mon tour.

— Je ne saurais trop vous en donner les titres. Dans l'un il parle de Vancouver et de l'Ouest en général.

— Vous voulez sans doute parler de son Histoire de l'Église ?

— Précisément, son *Histoire de l'Eglise dans l'Ouest canadien*.

— Ce n'est pas grand'chose, n'est-ce pas ?

— Je n'en dirais pas autant. Je l'ai, au contraire, trouvée bien intéressante.

— Comment cela ?

— Il y parle de gens que j'ai connus, entre autres d'un certain P. Beaudry, et donne bien des traits que je trouve frappants.

— Vraiment ?

— Mais oui. Je me demande si ce Père Morice est toujours dans l'Ouest.

— Pas en ce moment.

— Savez-vous où il est ?

— A côté de vous. . .

Tableau. Puis, après une seconde ou deux de surprise :

— Ah ! ah ! fait l'étranger, vous auriez voulu me faire déprécier vos ouvrages pour me couvrir ensuite de confusion ! . . . Heureusement que je ne le pouvais pas.

Nous étions déjà loin de Paris lorsque nous échangeâmes ces vues.

Peu après, le pays que nous traversons se fait de plus en plus plat, et ressemble même assez aux plaines du Manitoba. Puis nous passons Orléans, que Mgr Dupanloup rendit un moment célèbre dans les annales ecclé-

siastiques, et même gouvernementales. Un peu après midi, nous sommes à Limoges, centre d'une région où je retrouve, un peu rapetissées, les haies de mon pays manceau.

La surface du sol change à proportion. Ce ne sont plus que vallées et vallons, avec petites côtes y correspondant. Par conséquent, l'horizon se rapproche considérablement de nous, et, par moments, la vue ne porte pas à plus d'un mille de chaque côté.

Dès lors, tous les transports un peu lourds se font au moyen de bœufs de couleur presque uniforme : c'est plus foncé que le café au lait et moins rouge que le bai de l'espèce équine. On m'assure que ces lourdes bêtes actionnent même les faucheuses mécaniques. Les ânes font aussi leur apparition — je parle des ânes à quatre pattes. Ils traînent de petites voitures, dans la limonière desquelles ils semblent tout à fait à l'aise.

Plus au sud encore, on entend parler patois, même aux gares, et à Périgueux trois ouvriers, pas très propres, qui baragouinent un jargon absolument incompréhensible, entrent dans mon compartiment après leur courte journée en ville (1). On sait que ce fut en partie à Périgueux que Louis Veuillot, ce prince du journalisme français, fit ses premières armes avant sa conversion. C'en est assez pour me rendre cette ville intéressante.

Enfin, après avoir côtoyé les fameuses grottes de la Dordogne, que je dois revoir de plus près, nous atteignons, le soir, un centre ferroviaire assez important, le Buisson,

(1) Journée malheureusement de huit heures seulement.

d'où deux demoiselles à cheveux gris m'emmènent chez elles. Cette rencontre, à laquelle le lecteur ne s'attendait point, demande un mot ou deux d'explication.

Parmi les nombreuses institutrices, ou professeurs de français aux États-Unis, dont je fis la connaissance sur la *Savoie*, il y en avait une, Mlle Cécile D., déjà d'un certain âge, qui, accompagnée de sa nièce, Mlle Maïe D., parut particulièrement intéressée par les récits de ma vie de missionnaire, que je donnai sur le bateau pour tuer le temps. Ayant appris que je me proposais de faire le pèlerinage de Lourdes pendant mon séjour en France, elle me dit qu'elle demeurerait sur le chemin de cette ville, et insista pour que j'aille passer quelques jours chez elle, d'autant plus, ajoutait-elle, que ma visite pourrait faire du bien à une sienne sœur, excellent cœur et personne des plus dévouées aux œuvres paroissiales, mais qui ne pratiquait point sa religion.

J'avoue pourtant que même cette dernière considération ne fut pas suffisante pour m'arracher un mot d'acquiescement. C'était loin, chez des inconnues, dont l'une au moins me recevrait peut-être mal : qu'avais-je à faire dans cette galère ?

Mais un jour que Demoiselle Cécile me trouva avec une revue anthropologique pleine de représentations d'antiquités humaines :

— Vous avez l'air de vous intéresser à ces vieilleries ? demanda-t-elle.

— Immensément, répondis-je.

— Vous avez sans doute beaucoup étudié ces questions dans les livres ?

— Assez. C'est une étude de caractère très passionnante.

— N'aimeriez-vous point les étudier sur les lieux mêmes ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que si vous consentez à vous arrêter chez nous en allant à Lourdes, on vous fera visiter ces grottes et ces abris antiques, où l'on a trouvé la plupart de ces reliques dont vous entretient votre revue.

— Comment, voudriez-vous dire que vous êtes de la Dordogne ?

— Les Eyzies dont il est ici question se trouvent à côté de chez nous.

— Voilà qui change la question, et vaut bien la peine de s'exposer même aux propos désobligeants d'une incroyante ! me dis-je alors.

Et voilà pourquoi je me trouvais subitement au Buisson, piloté par deux personnes aux cheveux grisonnants, à savoir Mlle Cécile et sa sœur, la terrible Dlle Marie-Antoinette.

Avant d'aller plus loin, et pour excuser l'épithète que je viens d'accoler au nom de cette dernière, je me permets de reproduire ici l'entrée en matière d'une lettre qu'elle m'écrivit elle-même pour appuyer la requête de la première.

“ Vous qui avez si souvent prêché sur l'enfer, vous savez bien qu'il est pavé de bonnes intentions. Eh ! bien, ma sœur Cécile s'est chargée d'ajouter un pavé au parquet de . . . ma future demeure. Car, depuis son arrivée ici, elle a dit peut-être dix fois : Oh ! il faut que

j'écrive au bon Père ! et elle a si bien compté sur la télépathie, que ce n'est qu'au bout d'un mois qu'elle s'est décidée à mettre la plume à la main, ou la main à la plume, comme vous aimerez le mieux. Par exemple, j'aurais voulu que vous entendissiez les exclamations désolées de Maïe, lorsqu'elle a pris connaissance de votre lettre !... De son côté, ma sœur Cécile est sortie fort penaude de sa lecture. Suivant son habitude cléricale, elle fait son *meâ culpâ* ; mais à quoi cela lui sert-il, je vous le demande ? ”

En fin de compte, je m'échouai, le soir du 4 septembre, chez l'anticléricale (?) qui ne peut se passer de prêtres, mais ne recourt pas assez souvent à leur ministère. Sans me comparer même implicitement au grand écrivain que fut Louis Veuillot, je ne pus m'empêcher de penser au terrible journaliste en villégiature dans quelque château de province lorsque j'entrai dans l'installation de ces demoiselles, avec son nombreux personnel de domestiques, dont un les sert depuis pas moins de cinquante-quatre ans, et que je me fusse un peu familiarisé avec l'histoire de leur famille.

Bonhote, en effet, leur siège ancestral, est un grand manoir dont la partie la plus ancienne remonte à 1589, et la famille qui l'habite aujourd'hui en est en possession depuis cent vingt ans. Elle est de descendance noble, et paraît comme un aimant pour tous les “ de ” du pays. Elle se compose de la mère, bonne chrétienne et digne matrone bien conservée, malgré ses soixante-quinze ans, qui écoute beaucoup plus qu'elle ne parle, de quatre filles et d'un garçon actuellement au Congo, sans compter

des nièces et un neveu, ainsi que deux cousins, dont l'un, l'abbé Fernand de Constantin, est un tout jeune prêtre qui va prochainement entrer au diocèse de Versailles.

Le passé de cette famille, le caractère du père, un romancier, expliquent jusqu'à un certain point les contrastes qui frappent dans chacun de ses membres. Aucune des filles n'est mariée. C'est là, avec leur royalisme intense (pour elles Philippe d'Orléans seul est grand, et Léon Daudet est son prophète), à peu près le seul point de ressemblance qui existe entre elles ; car elles diffèrent toutes aussi bien au physique qu'au moral. Comme types de vieille famille française contemporaine, elles méritent, je crois, chacune un mot de description. Je promets de ne point flatter leur portrait.

Grande, posée et réfléchie, l'aînée, Mlle Louise, est la dame par excellence. Il ne lui manque que d'être chrétienne de fait aussi bien que de nom. Elle admire pourtant certains saints de notre religion, bien que pas précisément comme tels, puisque, s'il faut l'en croire, elle refusa de penser au mariage à cause de l'affection qu'elle avait conçue pour le saint Sébastien de *Fabiola*. . . Qui ne voit par là qu'elle est bien réellement fille de romancier ?

La seconde, Mlle Marie-Antoinette, qui fut blonde et demeure fortement charpentée, est le boute-en-train, l'enfant terrible de la maison, qui parle trop incrédulité, sinon agnosticisme, pour qu'on la croie pleinement lorsqu'elle pose en victime de ces maladies morales. Elle a la parole très facile, ce en quoi elle est bien femme, et l'esprit fort délié, ce qui la fait plutôt ressembler à

l'homme. Pour elle, composer un sonnet, ou un acrostiche, une pièce de théâtre ou un autre morceau de littérature paraît un jeu. Quant à ses opinions religieuses, ses vertus naturelles sont si patentes qu'on est tenté de ne pas la prendre au sérieux quand elle voudrait déprécier, jamais pourtant en termes offensants, les choses de la religion.

Là où chez elle la parole est l'interprète fidèle de la pensée, c'est lorsqu'elle parle patriotisme ou politique (1). Elle fut garde-malade militaire à l'étranger (2), et lit cou-

(1) Un passage d'une lettre de sa sœur C., reçue longtemps après mon passage chez elle, donnera une idée de ce patriotisme et des vues politiques qu'elle entretient : " Sûrement vous avez lu la lettre du P. Donceur à Herriot ' Nous ne partirons pas '. En lisant cette lettre, ma sœur M.-A. a pensé (comme elle m'en écrivait quelques jours plus tard) : ' Quoique cette lettre soit d'un Jésuite, elle est superbe ; il faudrait que tout le monde la lût '. A peine germée dans son cerveau, cette idée s'est vite développée. M.-A. s'est mise en campagne. Or vous connaissez assez ma sœur maintenant pour ne pas être étonné d'apprendre que non seulement elle a fait parvenir la lettre du P. Donceur à 20 lieues à la ronde, mais qu'elle a organisé une propagande anti-communiste des plus actives. Au 11 janvier, elle atteignait 27,651 habitants répartis dans 62 communes ! "

Ma correspondante continue : " De droite, de gauche, M.-A. est allée trouver tous nos amis, et elle les a si ' patriotiquement ' endoctrinés — eux aussi voyant bien le péril — que celui-ci a pris les frais de 3 communes à sa charge, celui-là 2 communes, cet autre 4, et ainsi de suite . . . Et la voilà, M.-A., qui, faisant de la propagande ' nationale ', se trouve par le fait même faire de la propagande ' cléricale '. " (Lettre à l'Auteur, 25 janvier 1925).

De plus, la même inlassable anti-communiste a composé elle-même un tract intitulé " Le Paradis communiste ", tout bourré de faits des plus frappants, avec leurs conséquences en regard, qu'elle a répandu à profusion dans son pays. Si seulement la France comptait une centaine de personnes aussi actives postées aux bons endroits, comme les choses pourraient s'améliorer avant longtemps !

(2) A la lointaine ville de Salonique, si je ne me trompe.

ramment l'*Action française*, deux points pour lesquels elle mérite plutôt des félicitations. Par ailleurs, elle est de toutes les œuvres paroissiales, ce qui la fait connaître comme le loup blanc au pays.

La troisième demoiselle à cheveux gris a dû, je crois, être blonde, elle aussi. Elle est affligée d'une terrible infirmité : sourde-muette ; mais elle n'en est pas moins gaie, d'autant plus qu'elle comprend tout, grâce à son intelligence native et à l'éducation qu'elle a reçue. On peut dire qu'elle est l'obligeance même, en même temps qu'une chrétienne exemplaire. Elle s'appelle Adrienne, et paraît heureuse de porter le même nom que moi.

Enfin, *last not least*, ce dernier qualificatif de chrétienne exemplaire s'applique avec encore plus de force à la dernière des filles, Mlle Cécile, que Mlle Marie-Antoinette voudrait faire passer pour la dévote de la famille, alors qu'elle n'est qu'une bonne chrétienne qui, malgré ses dispositions plutôt retirées, peut même à l'occasion insister sur sa façon de penser. Douce et affectueuse au moral, elle est délicate et maigrelette au physique et grisonne avant le temps.

Telle est la famille au sein de laquelle je viens de passer quelques-unes de mes meilleures journées, qui m'a choyé, dorloté, gâté, comme seuls les gens du grand monde savent le faire. Car, je le répète, la famille D. est de descendance noble, et un incident de la vie du trisaïeul, un M. de la Chapelle, qu'on raconte encore, nous transporte au sein d'une société bien différente de l'espèce d'anarchie familiale dans laquelle nous sommes aujourd'hui embourbés.

Son fils, le bisaïeul, qui a vécu dans la chambre que j'occupe en ce moment, était capitaine de la garde du Roi. Étant venu en congé à Bonhote, il fut un jour intéressé d'y voir passer une volée d'étourneaux, et courut au village acheter de la poudre pour en tuer. Pendant son absence, son père le chercha, mais personne n'eut le courage de lui dire où il était allé, bien que ce ne fût qu'à une courte distance.

Lorsqu'il revint à la maison, ce dernier lui demanda :

— Qui vous a donné la permission d'aller au village ?

Et devant son silence significatif, son père d'ajouter :

— Veuillez retourner à votre chambre et vous considérer comme étant aux arrêts.

Et l'officier des troupes du Roi, en conformité avec l'ordre paternel, alla sans murmurer se constituer prisonnier dans sa chambre, jusqu'à ce qu'il plût à monsieur son père de l'en délivrer.

Beaumont, la paroisse dans laquelle se trouve Bonhote, a une ancienne église, style forteresse, qui est deux fois trop grande pour sa population actuelle. Ce qui veut dire qu'elle résonne désagréablement quand on y prêche, ainsi que je l'ai appris à mes dépens dimanche dernier. J'ai le regret d'avoir à remarquer que les hommes n'étaient pas bien nombreux à la grand'messe ; ce qui ne saurait étonner quiconque apprendra qu'à côté des anciennes familles nobles de la place, il y a ici un soviet en règle, des communistes pleinement organisés.

Le nouveau curé, un saint homme par nature plutôt timide, a eu lui-même à souffrir de leur intervention inopportune. Un de ses paroissiens, ancien soldat au

front, étant mort dans une situation dont le pasteur soupçonnait l'incorrection au point de vue religieux, le digne homme voulut aller aux informations, malgré les cris et les menaces de la plèbe qui proclamait que ce serait insulter le pays tout entier que de refuser les honneurs funèbres à un homme qui s'était dévoué pour la patrie.

M. le Doyen laissa dire, et déclara, une fois fixé sur ce qu'il avait à faire, qu'on pouvait faire de lui ce qu'on voudrait, mais qu'il n'irait jamais contre l'impulsion de sa conscience et n'assisterait point aux obsèques de l'ex-défenseur de la patrie, mort sans être marié régulièrement avec sa compagne.

Pourtant, les circonstances ayant depuis comme forcé Mlle Marie-Antoinette D. à se mêler à ce peuple qui paraît sans religion, elle ne se lassa pas d'en chanter les louanges qui doivent être d'autant plus fondées que, dans la difficulté du curé susmentionné, son bon sens naturel l'avait fait de suite épouser la cause de l'autorité légitime, ayant des lois à l'observation desquelles elle doit veiller (1).

Tout n'est donc pas rose pour la religion dans ce pays. Et pourtant, on est bien toujours en France à Beaumont du Périgord. Je n'en veux d'autre preuve que le pèlerinage qui se fit, à l'issue des vêpres, à un sanctuaire de la Vierge, où l'on se rendit en procession, malgré le bon kilomètre qui le sépare de l'église paroissiale. La dévotion à Marie semble inséparable de tout Français

(1) " Vous ne sauriez croire à quel point ce peuple est réellement bon, et quelles belles âmes il compte dans ses rangs ", écrivait-elle plus tard, après sa tournée dictée par le plus pur patriotisme.

normal, et Notre-Dame de Belpey est aussi connue et vénérée par ici que la titulaire de n'importe quelle chapelle de l'Ouest de la France.

Des inscriptions, au crayon ou autrement, sur les murs de celle de Belpey trahissent une naïve confiance, tandis que les nombreuses couronnes de mariées appendues près de l'autel révèlent une particularité que je n'ai point trouvée ailleurs. On invoque, en effet, cette Vierge pour obtenir un bon mariage, ou du moins des fiançailles avantageuses — et l'on sait si cette grave affaire est entourée de difficultés en France ! *Nostro-Damo dé Belpey, dona mé lou qué chabé*, N.-D. de Belpey, donnez-moi celui que vous savez, dira une jeune aspirante au mariage, et un grand nombre de demoiselles firent brûler un cierge devant sa statue après la cérémonie de dimanche.

La pruderie et la fausse honte ne paraissent pas connues dans ces campagnes. Ne serait-ce pas l'indice d'une innocence native qu'on est loin de rencontrer partout ?

La faveur une fois obtenue, les deux fiancés s'en vont à un pèlerinage voisin, et disent à la Vierge de céans : Notre-Dame de Capelou, que ça (le mariage) se fasse le plus tôt possible !

C'est ainsi qu'au pays périgourdin le principal événement de la vie de famille, ou du moins son point initial, est mis sous la protection de Celle qui, toute Mère de Dieu qu'Elle devait être, voulut avoir des épousailles et contracter mariage.

Après des chants exécutés avec une ardeur toute mé-

ridionale et une allocution on devine par qui, notre procession se replia sur elle-même et se mit à descendre le côteau sanctifié par le trône de la Protectrice du pays. Nous avons fait acte de Français, c'est-à-dire de féaux sujets de la Reine de France !

LETTRE XVII

CHEZ L'HOMME PRÉHISTORIQUE

Bonbote, 10 septembre 1924.

EN m'arrêtant ici au cours du voyage qui doit me conduire à Lourdes, je croyais ne devoir y rester que jusqu'au dimanche 7 courant. On réussit bien vite à me faire ajourner mon départ jusqu'à aujourd'hui, et, par suite d'une absence forcée d'une de mes hôtes, j'ai dû le retarder encore d'un jour. Cela me donne de nouveaux loisirs, que je vais consacrer à quelques mots sur certains points supplémentaires, et surtout sur mon voyage d'hier au pays de la préhistoire.

Que le lecteur ne s'effraie pas trop de ce grand mot. Tout en passant en revue des choses qui sont si éloignées de nous, je m'efforcerai de me contenir dans les limites d'une terminologie aussi simple que possible. Puisque

nous avons la chance de notre vie de nous mettre en contact avec des découvertes qui ont fait couler tant d'encre, parfois assez trouble, puisque nous pouvons voir de nos yeux des sites et des objets que des gros livres ont décrit avec peine, pourquoi n'en profiterions-nous pas ?

Et puis, bien que j'écrive surtout pour le peuple, je ne puis oublier que, du moins en France, ce peuple est loin d'être aussi obtus, aussi fermé à toute délicatesse, ou même aussi étranger à tout désir d'investigation scientifique qu'on le pourrait croire. Je n'en veux pas d'autre preuve que la suivante, qui, je crois, suffira pleinement.

J'ai terminé ma dernière lettre par le fait que, dans ce pays, jeunes gens et jeunes filles s'adressaient à Notre-Dame de Belpey pour trouver femme ou mari. Tout à côté d'ici, parmi les protégés de Mlle Marie-Antoinette, il y a un jeune homme qui ne peut guère donner dans pareille préoccupation. Appelé sous les drapeaux en 1916, il en revint complètement immobilisé par la maladie, et, depuis plus de deux ans, il passe des jours solitaires, emprisonné dans un appareil qui lui rendrait la vie insupportable n'était la vigoureuse foi chrétienne qui l'anime.

Il me fallut naturellement aller le voir, et si je mentionne cette visite, ce n'est pas pour m'étendre sur la patience admirable de ce jeune paysan sans autre culture intellectuelle que celle des campagnes, ni d'instruction supérieure à celle qu'offrent les écoles primaires de France, mais pour montrer quelle peut être la délicatesse innée de cette classe de gens au pays périgourdin.

Les hôtes de Bonhote avaient comme pensionnaire, à mon arrivée ici, une Américaine de quinze ou seize printemps, qui, avant de retourner chez elle, se mit en tête d'avoir, comme souvenir de la France, un album d'autographes à emporter à son pays d'outre-mer. A cet effet, elle recueillit de côté et d'autre des pensées, ou phrases quelconques, écrites de la main même de ceux ou celles qui les avaient formulées. Croira-t-on qu'on eut le courage de mener dans ce but la jeune fille chez le pauvre infirme ? Je suis sûr de n'avoir pas besoin d'excuse pour reproduire ici ce que ce paysan écrivit alors, sans une faute d'orthographe, dans le carnet de l'étrangère. Le voici mot pour mot :

“ Sur la route de la vie, à chaque pas douleurs et peines ; pour soutien, l'espérance ; comme but, un bonheur peut-être insaisissable en ce monde !

“ Je forme, Mademoiselle, le vœu bien sincère que ces tristes pensées d'un enfant de France ne vous viennent jamais à l'esprit ; mais quand sur Bonhote vous dirigerez un souvenir, vous pourrez toujours être sûre que, du coteau voisin, s'envolent vers vous des souhaits bien respectueux de santé et de bonheur. ”

(Signé) ÉMILE MERLE.

A coup sûr, un homme qui peut penser et écrire ainsi ne doit pas se désintéresser absolument de ses ancêtres d'il y a six ou sept mille ans et des vestiges qu'on en a trouvés dans les vingt dernières années. Étendant ce cas du particulier au général, sans pourtant commettre l'erreur d'en faire une règle inexorable, je me crois justi-

fiable de faire partager au lecteur l'extrême satisfaction que j'ai ressentie hier au cours de mon pèlerinage d'un nouveau genre.

Nous précludâmes à notre excursion à la région qui recèle ces vestiges par une visite à un dolmen qui repose solitaire depuis peut-être deux mille ans à une faible distance de Bonhote. Il m'intéressa d'autant plus que je ne croyais pas devoir rencontrer dans ce pays un monument de la culture celtique. Le dolmen est, on le sait, une immense pierre plate reposant sur des pierres plantées en terre et formant une grande table, ou plutôt un autel, sur lequel les druides immolaient autrefois animaux et êtres humains.

Puisque nous parlons pierre, je n'ai jamais vu de contrée qui en contienne tant que ce coin de la Dordogne. De fait, on peut dire sans hésiter que toute la campagne n'est qu'une masse de calcaire recouverte d'une faible couche de terre, et découpée de toutes sortes de vallons. Ayant fait hier plus de cent kilomètres en divers sens, je me crois en état de juger de la région : de grands ravins, ou petits vallons, avec coteaux correspondants, qui se succèdent les uns aux autres, et dont le strate, ou la couche, de pierre à chaux se redresse souvent si brusquement qu'il paraît à nu, et forme d'immenses falaises surplombant parfois le sol avoisinant. D'où les fameux " abris " dont je vais avoir à dire un mot.

Cet étrange pays a pour centre une station de chemin de fer appelée les Eyzies, qu'on a décorée du titre de capitale de la France préhistorique. C'est à elle que faisait allusion Maurice Barrès lorsqu'il parlait des " grot-

tes des Eyzies, où l'on révère les premières traces de l'humanité " (1). C'est là que furent trouvés les fameux crânes Cro-Magnon, ainsi dénommés du lieu précis de leur découverte : le Trou de Magnon, en patois local, crânes qui sont devenus célèbres comme les prototypes officiels d'une race spéciale d'hommes, par suite d'une généralisation trop fréquente dans certains cercles scientifiques et que n'autorisent probablement ni l'expérience ni la logique. Ces crânes étaient au nombre de trois, et furent découverts en 1868, lors de la construction de la route qui relie les Eyzies à Sarlat. En connexion avec les squelettes dont ils faisaient partie, ils accusent une race de forts chasseurs préhistoriques. A côté, on recueillit aussi un grand nombre d'objets en os et en silex.

C'est là que se dirigent pieusement anthropologistes et archéologues, avides de lire l'histoire de leurs toutes premières origines dans le plus ancien grimoire naturel qu'il y ait, au point que beaucoup des gens de la localité vivent de leurs visites. C'est là que les rêveurs en quête de fortes impressions viennent méditer, à l'aide des reliques que nous a laissées l'homme primitif, sur des siècles qui se perdent dans la nuit des temps. C'est là aussi que se rendent à journées entières de simples curieux désireux de s'instruire, ou de compléter sur les lieux des études commencées dans les livres.

C'est donc là que nous irons nous-mêmes, sans prétendre être ni savants ni rêveurs.

(1) *La Colline inspirée*, p. 2.

Partis en auto à midi, deux prêtres, autant de dames et un laïque, sans compter le chauffeur, nous filâmes bon train, courant de vallon en vallon, traversant la Dordogne et son affluent, la Vézère, longeant vignobles et petits prés, jusqu'à ce que nous arrivions à notre premier arrêt.

C'était une place appelée Laugierie Basse, un abri préhistorique qui avait été exploré scientifiquement par un vrai savant, M. J. Maury. Je ne sais quel parti de Beaumont lui avait annoncé ma prochaine visite dans des termes beaucoup trop flatteurs pour moi. Aussi, bien qu'il dût prendre le train ce jour-là, et qu'il fût plutôt de mauvaise humeur par suite du larcin d'un silex précieux qu'il avait laissé *in situ*, pour la plus grande édification des visiteurs, ce monsieur voulut-il me faire en personne les honneurs de son établissement. Il a sa maison d'habitation et son musée sous l'abri formé par la falaise qui surplombe le tout à soixante-cinq pieds de profondeur en bas sur quarante-six de hauteur moyenne.

M. Maury nous mena au théâtre de ses excavations, où il nous fit remarquer les différentes couches géologiques, avec les vestiges de l'homme et des animaux du temps incrustés dans la pierre, ou ce qui, à la longue, est devenu pierre : armes en silex, mâchoires ou dents de bêtes fauves, etc. Puis nous pûmes contempler à son musée le résultat complet de ses fouilles, toutes sortes d'armes ou d'instruments préhistoriques en pierre, en os, en bois de cerf et en ivoire.

Ce qui me frappa le plus furent les dessins, encore

très visibles, de poissons, de renne, ou d'autres animaux aujourd'hui disparus de ces régions, qui furent grattés par l'homme d'il y a six ou sept mille ans sur des os ou du bois de renne. J'en avais vu des copies dans les livres et revues consacrés à l'archéologie ; mais combien c'est plus frappant d'en contempler les originaux sur les lieux mêmes où ils ont été dessinés il y a si longtemps !

Parlez-moi donc après cela de "vénérables parchemins" ! . . .

Puisque l'écriture est la représentation de la pensée humaine pour les yeux, on peut considérer ces grossiers, mais très significatifs, tracés comme les tout premiers spécimens d'écriture connus. Toute écriture, comme chacun sait, a, en effet, commencé par des pictographes, lesquels, au cours des temps, ont abrégé leurs lignes, se sont simplifiés et conventionnalisés pour devenir ce que sont, par exemple, les caractères chinois d'aujourd'hui, des vestiges d'anciennes peintures ; après quoi ces restes ont fait place à des signes syllabiques, puis à des lettres qui servent à rendre, non plus des idées, mais des mots.

Alors quelle satisfaction, même pour un homme sans culture bien profonde, de pouvoir assurer que, dans un coin de la région des Eyzies, il a vu, de ses yeux vu, les tout premiers essais d'écriture qu'il y ait au monde ! Cette circonstance ne valait-elle pas à elle seule, la peine d'avoir entrepris le petit voyage que je viens de décrire ?

Un autre petit détail digne de mention. On a assigné à ces reliques de l'homme primitif des centaines de mille ans, et ceux qui se croient modérés ne leur donnent pas

moins de douze à vingt-cinq mille années d'âge (1). Or, si l'on se base sur le récit biblique, il est difficile d'accorder plus de huit mille ans à la race humaine entière. Donc une personne de notre parti, que j'avais déjà cautionnée contre les exagérations des soi-disant savants en quête de popularité ou avides de sensations, ayant demandé son opinion là-dessus à M. Maury, celui-ci sourit légèrement, puis lui dit :

“ On parle de vingt ou vingt-cinq mille ans. Il n'y a pas de doute que ce soit exagéré. Il se fait bien des choses dans le cours de mille ans. Quant à moi personnellement, je suis disposé à considérablement minorer ces chiffres. Je serai plus explicite quand j'aurai terminé mes investigations. En attendant, l'existence de l'homme tertiaire [très ancien, celui qui aurait vécu à l'époque mentionnée par ces savants] n'a pas été prouvée. ”

Il ne peut y avoir aucun antagonisme entre la vraie science et les déductions de la véritable religion.

Après que Mlle D. m'eut fait cadeau d'un moulage, ou fac-similé, de tête de renne telle que sculptée par l'homme préhistorique de ce qui est devenu le sud de la France, nous remontâmes en auto et roulâmes jusqu'à un nouveau vallon à l'est des Eyzies, centre de toutes les fouilles du pays. Nous voici maintenant à ce qu'on appelle la grotte Font-de-Gaume, fameuse par ses pein-

(1) Peu après que ces lignes eussent été écrites, un journal de l'Ouest canadien reproduisait sans commentaires, partant en abondant dans son sens, un article qui leur assignait “ 50,000 ans au moins ” !

tures des temps anciens, qui sont peut-être contemporaines d'Abraham, sinon plus vieilles encore.

Pour y parvenir, nous avons dû laisser la grand'route et gravir péniblement un sentier qui, en deux endroits, longe bien haut la paroi de la roche nue, et par conséquent n'est pas fait pour des gens à tête peu solide. Franchement, ceux qui y avaient établi leur gîte étaient à l'abri de toute attaque par n'importe quel ennemi, l'un d'eux pouvant tenir tête à des centaines d'assaillants.

La personne qui doit nous guider, moyennant finance— Mlle Marie-Antoinette est avec nous ! — est une femme de la campagne, c'est-à-dire qu'elle est plus ou moins barbue, et porte un chapeau à larges bords abattus tout autour. Elle ne paraît pas très commode, ce qui lui sert à voiler son ignorance.

Nous nous faufileons avec force précautions le long de la grotte, boyau d'environ cent vingt mètres de long (sans compter trois ramifications dont la plus longue en a quarante-huit), sur un ou deux de large. Elle est quelquefois très haute, mais aussi par endroits si basse qu'il faut se plier en deux pour pouvoir passer. S'il fallait en croire les brochures officielles, l'homme l'aurait habitée il y a au moins huit mille ans. Mettons six ou sept mille, pour ne point exagérer.

Les peintures à l'ochre rouge et au charbon (1) qui décorent plus ou moins indistinctement les parois du rocher, pas très lisses, furent découvertes dans l'automne

(1) Juste les deux substances colorantes qui servaient à l'Indien d'Amérique avant l'arrivée du blanc chez lui, lorsqu'il entreprenait, lui aussi, de rendre sa pensée sur le roc ou ailleurs.

de 1901, par un M. Peyrony et étudiées de suite par le Dr Capitan, que nous avons déjà rencontré à la Haye, et que je connaissais auparavant, aidé d'un abbé Breuil, autre spécialiste en archéologie primitive. Elles représentent surtout ce que ces savants ont appelé des bisons et qui, d'après moi, pourrait bien n'être que des aurochs, animaux qui existaient encore assez longtemps après Jésus-Christ, avec des rennes, des chevaux et des antilopes — le tout pas très distinct, en dépit de l'électricité qui l'éclaire. Mais il y a des savants qui ne doutent de rien, et ont une foi robuste lorsqu'il ne s'agit point de révélation.

Tout de même, c'est très intéressant, surtout en raison de la faune disparue ou déplacée dans ce coin de la France souterraine. Car l'homme de ces temps reculés ne nous a laissé que ses peintures. Nous ne trouvons dans cette longue grotte ni aucune de ses reliques physiologiques, ni le moindre de ses instruments, du moins aujourd'hui. Pareils vestiges ont pu être emportés ailleurs.

Notre troisième halte est pour l'abri du Cap-Blanc. C'est, comme dans le cas de tous ces "abris", le roc surplombant un espace qui, dans ce cas particulier, s'était avec le temps rempli de terre jusqu'au toit, ou plafond, de pierre. En 1909, des fouilles mirent à découvert, sur la paroi intérieure de l'abri, de profondes incisions qui, après avoir été débarrassées de la terre qui les recouvrait, révélèrent de véritables sculptures représentant des chevaux, dont le fini surprend. Ce sont, paraît-il, les premiers travaux de ce genre qui aient jamais été découverts.

En avant du plus grand, un cheval de deux mètres quinze, se voit, dans une vitrine par terre, une sépulture trouvée sur ce point même, et qui peut être celle du décorateur de la grotte. C'est le squelette d'un homme couché sur le côté, les genoux ramenés près du menton, comme cela se voit notamment dans le cas des momies péruviennes et de nombreuses sépultures américaines (1).

Il y aurait bien d'autres places préhistoriques à visiter dans ce pays unique au monde, une quinzaine au moins, nous assure-t-on. Nous pourrions aussi aller interroger sur les secrets qu'ils détiennent ces deux castels d'un âge reculé, bien qu'infiniment plus rapproché de nous, qui se regardent de chaque côté de la vallée. Ils doivent posséder une histoire capable de nous intéresser. Parmi les anciens habitats d'hommes préhistoriques que nous pourrions aller voir, il y a ce qu'on appelle localement la gorge d'Enfer, remarquable par les dépôts d'instruments leur ayant appartenu ; les grottes des Missaigues, en amont de Laugerie Basse, qui furent occupées successivement par le chasseur de renne magdalénien (2), tout d'abord, puis par diverses races d'hommes jusqu'au moyen âge ; les éboulis de Laugerie Haute, qui formaient autrefois la voûte d'un immense abri d'environ soixantedix pieds de profondeur, ancien gîte d'une population très dense ; la grotte des Eyzies, où des gravures sur os, ivoire et pierre furent découvertes en 1863, avec des

(1) Ou plutôt c'est son fac-similé exact, les ossements originaux ayant été mis en lieu sûr dans quelque musée.

(2) C'est-à-dire qui appartenait à la même race que l'homme des cavernes de la Madeleine, à Tursac, Dordogne.

outils de silex et d'os remontant à l'époque magdalénienne ; la caverne des Combarelles, long boyau qui contient de nombreuses peintures de rennes, de mam-mouths, de chevaux qui ruent ou au repos, de bouquetins, de bovidés, ou animaux du genre bœuf, d'ours, etc.

Mais il se fait tard, et puis il ne faut pas abuser de la patience du lecteur, pas plus que de la générosité de celle qui solde tous les frais de notre excursion au domaine de nos premiers ancêtres. Nous retournons donc à Bonhote, très satisfaits de ce que nous avons vu, et non moins reconnaissants à celle à qui nous le devons. Je ne la nomme point, mais tout le monde aura deviné que c'est celle qui est si secourable aux pauvres, si bonne pour ses semblables en peine, en attendant qu'elle le soit pour son Dieu.

LETTRE XVIII

BORDEAUX

Bordeaux, 12 septembre 1924.

J'AI enfin pu m'arracher à l'hospitalité de Bonhote, manoir que les anciens ont si bien nommé. Mais celle qui en dirige aujourd'hui les destinées n'a pas voulu m'en laisser partir sans me donner une nouvelle preuve de sa généreuse bienveillance. Pour m'empêcher d'aller prendre le train au Buisson (ceux qui, par un affreux barbarisme, écrivent "à Le Pas" diraient "à Le Buisson"!), ce qui m'eût forcé de me lever à une heure indue, elle m'a charitablement fait conduire, et m'a accompagné, en auto jusqu'à Bergerac, localité fameuse pour un certain cru de vin blanc, qu'on appelle par ici, en précisant davantage, du Muzillac.

A ce propos, le voyageur ne peut se défendre de voir,

dans toute cette région, comme des reliques de l'ancienne langue d'oc, le patois actuel, dans la nomenclature de ses noms géographiques. Je viens d'en compter pas moins de soixante-dix qui sont en -ac, rien que dans une partie de sa carte. C'est ainsi que nous y voyons, pour ne mentionner que les centres les plus importants, Lussac, Nérac, Moissac, Jonzac, Ribérac, Panillac, Aurillac, Fronsac, Mauriac, Aubiac, Quillac et Cognac. Ce dernier, on le sait, est plus connu par son produit principal que par le chiffre de sa population. Frontenac intéresse un Canadien plutôt par les réminiscences historiques qu'il suggère et Cadillac par une espèce de carrosserie mécanique bien connue en Amérique, tandis que Jan-Dignac-Loysac appartient doublement à la vieille langue d'oc.

De Bergerac, la ligne oblique directement à l'ouest, c'est-à-dire juste vers la mer, et traverse une région qui n'est plus vallonnée comme celle de Beaumont-Les Eyzies. Le pays est plus ouvert, sans avoir pourtant abandonné tout accident de terrain. C'est ainsi que les vignobles deviennent de plus en plus vastes et fréquents. Par ailleurs, nous prenons notre temps, et pouvons tout étudier à loisir, puisque notre train semble vouloir s'éterniser à chaque station, au point qu'un employé, qui paraît voyager avec nous pour crier le nom de chaque arrêt, s'étend nonchalamment sur la pelouse en attendant son départ.

Nous passons par Saint-Émilion, fameux pour le vin qu'il produit, et les nombreux vignobles que nous traversons ne tardent pas à nous annoncer notre prochaine

LETTRE XVIII

BORDEAUX

Bordeaux, 12 septembre 1924.

J'AI enfin pu m'arracher à l'hospitalité de Bonhote, manoir que les anciens ont si bien nommé. Mais celle qui en dirige aujourd'hui les destinées n'a pas voulu m'en laisser partir sans me donner une nouvelle preuve de sa généreuse bienveillance. Pour m'empêcher d'aller prendre le train au Buisson (ceux qui, par un affreux barbarisme, écrivent "à Le Pas" diraient "à Le Buisson"!), ce qui m'eût forcé de me lever à une heure indue, elle m'a charitablement fait conduire, et m'a accompagné, en auto jusqu'à Bergerac, localité fameuse pour un certain cru de vin blanc, qu'on appelle par ici, en précisant davantage, du Muzillac.

A ce propos, le voyageur ne peut se défendre de voir,

dans toute cette région, comme des reliques de l'ancienne langue d'oc, le patois actuel, dans la nomenclature de ses noms géographiques. Je viens d'en compter pas moins de soixante-dix qui sont en *-ac*, rien que dans une partie de sa carte. C'est ainsi que nous y voyons, pour ne mentionner que les centres les plus importants, Lussac, Nérac, Moissac, Jonzac, Ribérac, Panillac, Aurillac, Fronsac, Mauriac, Aubiac, Quillac et Cognac. Ce dernier, on le sait, est plus connu par son produit principal que par le chiffre de sa population. Frontenac intéresse un Canadien plutôt par les réminiscences historiques qu'il suggère et Cadillac par une espèce de carrosserie mécanique bien connue en Amérique, tandis que Jan-Dignac-Loysac appartient doublement à la vieille langue d'oc.

De Bergerac, la ligne oblique directement à l'ouest, c'est-à-dire juste vers la mer, et traverse une région qui n'est plus vallonnée comme celle de Beaumont-Les Eyzies. Le pays est plus ouvert, sans avoir pourtant abandonné tout accident de terrain. C'est ainsi que les vignobles deviennent de plus en plus vastes et fréquents. Par ailleurs, nous prenons notre temps, et pouvons tout étudier à loisir, puisque notre train semble vouloir s'éterniser à chaque station, au point qu'un employé, qui paraît voyager avec nous pour crier le nom de chaque arrêt, s'étend nonchalamment sur la pelouse en attendant son départ.

Nous passons par Saint-Émilion, fameux pour le vin qu'il produit, et les nombreux vignobles que nous traversons ne tardent pas à nous annoncer notre prochaine

arrivée à Bordeaux, centre si connu du monde entier pour l'excellent cru qui fait la richesse de son territoire (1).

Sise sur la Garonne, fleuve de dimensions fort respectables, mais dont les flots rappellent le *flavus Tiber* d'Horace, cette ville est l'une des plus grandes de France, comptant quelque chose comme 260,000 habitants, ce qui n'est pourtant pas comparable à la population française de Montréal, qui n'est, nous l'avons vu, surpassée que par celle de Paris.

Nous ne tardons pas à rencontrer de tous les côtés, sur les wagons de chemins de fer, en auto-camion et ailleurs, ce qui rappelle l'industrie la plus connue de Bordeaux. Ce ne sont partout que fûts et futailles de toutes sortes, foudres et tonneaux, barriques et barils ; en un mot, tout ce qui accuse un florissant commerce de vin. Il y a là de quoi faire tomber en pamoison tous les prohibitionnistes d'Amérique.

Arrivé là vers cinq heures du soir, mon premier soin est de trouver la maison de nos Pères, à propos desquels on m'a, par inadvertance, induit en erreur à Paris. Dans ce but, je vais d'abord dans l'église de la Bastide, qui, par extraordinaire, est plus belle à l'extérieur qu'à l'intérieur. Là un prêtre me donne l'adresse des Sœurs de l'Espérance, qui me fourniront celle de nos Pères, s'il s'en trouve réellement en ville, ce dont il doute fort, vu que l'*Ordo* diocésain n'en dit mot. Je lui rappelle que ce silence ne doit point s'interpréter dans un sens nécessairement négatif, puisque en France les religieux

(1) Saint-Émilion est aussi la paroisse du fameux orateur, l'abbé Bergey, ancien combattant aujourd'hui député.

en sont encore réduits à se cacher, comme l'étaient les prêtres insermentés sous la Terreur (1).

Mon passage chez les religieuses susmentionnées me montre combien, en réalité, le monde est petit. J'y suis à plus de cinq cents kilomètres de mon pays d'Oisseau, et pourtant j'y trouve une vieille demoiselle, ancienne sœur sécularisée, qui vient juste de la paroisse voisine, Châtillon ! Elle me mène chez nos Pères, et, le lendemain 12 septembre, après avoir obtenu que je resterais un jour chez lui, le bon P. Bommenel, supérieur local, insiste pour me faire visiter au moins la cathédrale.

Je défie de trouver quelque chose de plus simple, de plus uni, disons le mot, de plus laid, que la façade de la cathédrale de Bordeaux. C'est inexplicable jusqu'à ce qu'on vous ait appris que cette extrémité de l'édifice touchait originairement aux remparts de la ville, et que l'entrée principale se trouvait ailleurs. Une fois entré, vous descendez neuf marches et vous trouvez en face d'un superbe vaisseau, qu'on affirme être rempli d'hommes en certaines circonstances, comme, par exemple, pour le Carême, qui est ordinairement prêché par un prédicateur de renom.

Ce n'est pourtant pas que ce vaisseau soit ni plus grand, ni plus élégant que d'autres déjà visités ; mais il possède des richesses, historiques et autres, qu'on retrouve difficilement ailleurs. Pour nous les faire apprécier à leur juste valeur, nous avons les connaissances toutes spéciales d'un véritable fouilleur, M. le Chanoine

(1) Soit dit en passant, ce prêtre devait être un ancien combattant, car il avait à la figure une balafre qui en faisait foi.

Lelièvre, archiviste du diocèse, qui veut bien nous guider sans nous faire grâce du moindre détail. Impossible de tout reproduire ici, même en abrégé. Voici les principaux points qui m'ont frappé.

D'abord, nous remarquons dans cet édifice les différents styles : roman, gothique, flamboyant, et même Renaissance, qui accusent la succession d'au moins autant de siècles, pendant lesquels on travaillait à sa construction.

Ce qui attirerait surtout l'attention des connaisseurs, ce sont les nombreux tableaux exposés le long des murs de la nef. N'étant point connaisseur, et ne pouvant admirer les obscurités des grands maîtres — il y a au moins une de ces toiles, un Christ en croix, qui est affreusement janséniste — une seule est de mon goût. C'est presque contemporain (1877), l'œuvre d'un peintre appelé Jadin, qui représente la résurrection de Lazare. Les jeux de lumière en sont très frappants ; mais on dit la scène telle que représentée historiquement fausse, parce que trop théâtrale.

Naturellement, un vieil édifice comme la cathédrale de Bordeaux n'est pas sans contenir quelques reliques. A part celles d'un saint dont il sera parlé en temps et lieu, celle qui me paraît la plus précieuse est le rochet que portait saint Charles Borromée lorsqu'il fut assailli par un mécréant, qui lui tira un coup d'arquebuse, par vengeance pour une mesure d'ordre ecclésiastique que le vénérable archevêque avait cru devoir prendre. On voit encore le trou produit par le projectile, qui tra-

versa aussi la soutane et les sous-vêtements du saint, mais s'arrêta à sa peau, qu'il n'osa traverser.

Une autre chose qui est bien en évidence dans l'édifice en question, ce sont les nombreux tombeaux de dignitaires ecclésiastiques qu'il renferme. De suite, mon cœur d'ancien missionnaire chez les sauvages d'Amérique et de Mayennais va au monument du cardinal de Cheverus, premier évêque de Boston, qu'une scène de voyage chez les Indiens surpris à chanter la messe de Dumont a immortalisé. Ce grand homme d'Église, prédicateur émérite et philanthrope dans le vrai sens du mot, a sa statue sur une place publique de Mayenne, sa ville natale, en face de la maison de ses petites-nièces, que je connus autrefois.

Faisant pendant à ce monument funèbre, qui contient les cendres de celui auquel il est affecté, est, de l'autre côté de la nef, le mausolée du cardinal Donnet qui, pendant une quarantaine d'années d'épiscopat, fit le diocèse de Bordeaux à peu près ce qu'il est aujourd'hui, l'un des plus beaux de France, tandis que celui de Mgr de la Bouillerie, le noble auteur de l'angélique composition

Un chérubin dit un jour à mon âme,

occupe le bout de la chapelle de la Sainte Vierge.

Cette chapelle contient en outre le corps de saint Simon Stock, dont Marie se servit pour propager la dévotion à son scapulaire. La statue qui préside à cette chapelle est en bois peint, et remonte au XIV^e siècle, un vrai trésor que les foules ignorent, pour se porter vers une autre œuvre d'art analogue, mais en marbre blanc, d'abord destinée à un tout autre emplacement. On la

mit dans la cathédrale, en arrière du sanctuaire, sur le bord du déambulatoire, simplement parce qu'on ne savait plus guère qu'en faire. Elle représente aujourd'hui Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, et son culte a une origine qui démontre une fois de plus que Dieu sait tirer le bien du mal. Bien que pas très édifiante, j'en reproduis l'histoire d'après mon savant cicerone, le Chan. Lelièvre, pour qui ce temple n'a point de secrets.

Un journaliste à faux principes et de mœurs irrégulières ayant été provoqué en duel, dut se rendre dans une autre ville pour "sauver son honneur" (!?) par un combat singulier. En partant, il avertit sa maîtresse que si les armes lui étaient favorables, il le lui annoncerait par une dépêche spéciale. Celle-ci reçut donc de lui un télégramme portant les deux seuls mots : " Bonne nouvelle. " Toute joyeuse, la pauvre femme courut en remercier la Sainte Vierge, et, en guise d'ex-voto, suspendit la dépêche au cou de la madone en marbre, en sorte que celle-ci finit par être invoquée sous le vocable de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. De nombreux ex-voto accusent la foi et la reconnaissance qui animent les fidèles à son égard.

Elle forme aujourd'hui le point vers lequel convergent surtout les prières des pieux fidèles, qui sont loin de connaître l'origine véritable de son nom. Elle en était entourée quand j'y passai ce matin, et de nombreux cierges brûlaient en son honneur, dans une muette supplication, évidemment, pour quelque " bonne nouvelle " anxieusement attendue.

Cette grande statue en marbre se dresse, ainsi que je

l'ai dit, juste en arrière du chœur. En avant, en face de la porte du riche grillage en fer battu qui l'entoure, M. Lelièvre nous montre une dalle de couleur bleuâtre, dont quelques rares initiés seulement connaissent la raison d'être. Une des principales rues de Bordeaux porte le nom de François de Sourdis. Ce personnage était un des archevêques de cette ville, dont la cathédrale contient d'ailleurs le tombeau.

Or il paraît que, dans sa jeunesse épiscopale, ce grand noble était autoritaire, d'autant plus que son chapitre était lui-même à cheval sur ce qu'il regardait comme ses droits et privilèges — et ceux-ci n'étaient pas minces dans l'Église gallicane !

Bref, la vie de l'archevêque se passa, dit-on, en des conflits d'autorité presque continuels entre lui et ses chanoines. En sorte que, lorsqu'il mourut, il ordonna, en esprit d'humilité et de pénitence, que son cœur fût enterré juste à la porte d'entrée du chœur, afin que chacun de ceux avec lesquels il avait eu de difficultés pût le fouler aux pieds, en se rendant à l'office ou en en revenant. Il y avait donc, même dans ce temps-là, des supérieurs qui savaient reconnaître leurs torts.

Sortons maintenant, et admirons les superbes sculptures, statues et statuettes, en pierre qui ornent la véritable façade au transept de gauche. Par extraordinaire, elles trouvèrent grâce aux yeux des maniaques de 1793, qui les respectèrent probablement parce qu'elles représentent, dans le meneau central, Clément V, précédemment archevêque de Bordeaux, le premier pape français qui transféra le siège de la papauté à Avignon, ainsi que,

de chaque côté, les six cardinaux qu'il créa le jour même de son élection.

A droite, se trouve la porte royale, qu'avaient seuls le droit de franchir autrefois les rois et les archevêques locaux. Elle est aujourd'hui en réparation, et il est probable qu'elle attendra assez longtemps un personnage de sang royal auquel elle puisse s'ouvrir.

En face de la cathédrale, de l'autre côté de la rue, on voit un édifice monumental qui n'est pourtant pas très haut, le terrain de Bordeaux ne permettant l'érection de rien de trop pesant. C'est l'ancien archevêché, dont le gouvernement déposséda autrefois les titulaires de l'église primatiale de Saint-André (la cathédrale). Ceux-ci s'établirent alors ailleurs, mais non loin de leur siège. Combes et Cie les en chassèrent encore ; en sorte qu'aujourd'hui le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux, loue simplement, loin de là, une maison ordinaire. Ce qui prouve une fois de plus que c'est bien réellement l'Église qui empiète toujours sur les droits de l'État. . .

Il y aurait bien d'autres églises ou monuments à visiter dans une ville comme Bordeaux. Mais le temps fait défaut, et il faut malheureusement se borner.

Capitale d'une importante province de l'ancienne France, Bordeaux est par deux fois devenue comme la pro-capitale de la nouvelle France entière. C'est là, en effet, que, cédant à la poussée de l'envahisseur étranger, le Gouvernement se réfugia lors de la guerre franco-prussienne ainsi que du gigantesque conflit qui a dernièrement ensanglanté le monde. Sise presque dans le voi-

sinage de la pacifique Espagne, cette ville ne peut guère souffrir des invasions venant de l'est.

Avec son âge et son importance, il serait plus qu'étonnant qu'elle n'ait point donné le jour à plusieurs enfants illustres. Pour ne mentionner que les plus célèbres, elle est la patrie du poète latin Ausone, précepteur de l'empereur Gratien, qui florissait en 380 ; de saint Paulin de Nole, autre homme de lettres qui cultiva la prose aussi bien que les vers ; d'Éléonore de Guyenne, qui finit par épouser Henri Plantagenet, mort roi d'Angleterre ; du peintre Carle Vernet (1758-1835), qui excellait dans les chasses et les scènes populaires ; de Rosa Bonheur, trop connue comme peintre des animaux pour avoir besoin d'être présentée au lecteur ; de l'avocat de Sèze, qui défendit éloquemment Louis XVI devant la Convention, et de toute une pléiade d'autres illustres Français.

Bordeaux était la capitale de la Guyenne, ancienne province-sœur de la Gascogne, et chacun sait ce qui distingue surtout les habitants de cette dernière province. Aux yeux des Marseillais, qu'on associe volontiers aux Gascons dans leur propensité à l'exagération et à la vantardise, si Paris avait seulement la Cannebière (1) dans ses murs, ce serait un petit Marseille. On ne met pourtant point de gasconnade analogue au compte des Bordelais. Leur ville est bien bâtie, généralement de belles pierres de taille, bien qu'on ne puisse pas la comparer à la capitale de la France. De même que Nancy

(1) La Cannebière est le principal cours, ou la grande avenue, de Marseille.

a sa place Stanislas, ainsi Bordeaux a son square des Quinconces, l'un des plus grands de tout le pays, dont la gloire est une haute colonne couronnée du génie de la Victoire, et dont le piédestal est orné de superbes groupes sculptés.

C'est ce qu'on appelle le monument des Girondins.

Cette place est, on peut le dire, le rendez-vous des promeneurs et des jouisseurs. Bien différent est un immense espace, enclos d'un mur élevé, qu'on voit dans la partie ouest de la ville, non loin de la clinique des Sœurs de l'Espérance. C'est la cité des morts, en pleine ville, par une heureuse exception à la règle trop suivie dans la France contemporaine, que gêne le voisinage de ceux qui ont brisé avec le monde. Ce cimetière, tout bondé de beaux monuments funèbres, est simplement immense. Je n'en ai jamais vu d'aussi grand.

J'avouerai sans difficulté que, n'étant point de la trempe de saint Sylvestre, abbé, qui passait une partie de son temps à méditer devant une tombe ouverte, je ne me sens nullement attiré par les attraits des cimetières. Un autre objet m'appelait dans ce quartier, et je m'en voudrais de ne pas profiter ici de l'occasion qui se présente à moi pour payer une dette de reconnaissance, que j'ai contractée envers une institution qui est venue à mon secours au jour d'un embarras sérieux dont je souffrais.

Quinze jours auparavant, je m'étais foulé et déplacé un muscle important, et la douleur causée par cet accident, au lieu de cesser ou de diminuer, ne faisait au contraire qu'augmenter. Il me fallut donc consentir à monter sur la table d'opération de nos Sœurs de l'Espé-

rance, dont je ne puis taire ni la charité ni la générosité. L'appareil qu'elles me procurèrent devait tout remettre en place et faire cesser toute douleur dans moins de trois semaines. Celui qui ne laisse pas un verre d'eau froide sans récompense, n'oubliera pas, sans doute, leur bonne action vis-à-vis d'un inconnu comme moi.

On peut naturellement se rendre chez elles en tramway, et c'est ici, comme du reste partout en France, un mode de locomotion des moins dispendieux. Cinq sous français, c'est-à-dire, au cours actuel du change, quelque chose comme un sou canadien et quart, vous mènent aussi loin que vous le voulez sans changer de voiture. Mais l'on ne donne point de correspondance.

A Liège, en Belgique, ce sont les mêmes conditions, ainsi qu'à Caen, si je ne me trompe. A Nancy, on demande sept sous, et une correspondance coûte un peu moins. A Paris, le tarif des tramways varie selon la distance à parcourir. Je m'en suis servi une fois pendant plus de vingt minutes pour dix sous. Cette dernière somme est invariablement requise à la Haye, la place où j'ai trouvé le prix de ce moyen de communication le plus élevé, d'autant plus que dix sous hollandais valent considérablement plus que la même somme en argent français.

Ne pas oublier que, dans un pays comme l'Europe, où les distinctions sociales, les différences de rang, sont bien plus prononcées que dans la démocratie Américaine, certains systèmes de tramways comportent deux classes, les premières, où l'on paie un peu plus, et les secondes, où s'entasse le commun peuple.

LETTRE XIX

LOURDES

Lourdes, 15 septembre 1924.

ME voici enfin arrivé au bout de la France, à ce lieu béni entre tous où

Le Ciel a visité la terre,

je veux dire Lourdes, on le comprend de suite. Depuis l'insigne faveur accordée à cette localité aux alentours si pittoresques, que de milliers y sont venus prier Marie, et peut-être chercher la santé perdue, depuis l'humble Béarnais avec son original béret, jusqu'au futur pape (1) et à cet homme qui aurait pu faire tant de bien, le taciturne Napoléon III ! Certains, tel Louis Veuillot, y sont

(1) Comme Benoît XV et Pie XI, si je ne me trompe.

venus sans parti pris et simplement pour s'éclairer ; d'autres, comme Henri Lasserre, s'y sont rendus incrédules et en sont repartis avec la foi, tandis que d'autres encore, en plus petit nombre, ont imité l'infâme Zola, déterminés d'avance à tout nier, à tout siffler, et, comme le fameux pornographe, sont morts sur leur fumier.

Quand je quittai Paris, c'était pour Lourdes. On sait maintenant pourquoi il m'a fallu m'arrêter en chemin beaucoup plus longtemps que je n'avais prévu. Raison de plus de me presser.

A la gare de Bordeaux, j'ai comme un avant-goût des foules qui m'attendent à la grotte de Massabielle. Devant quatre guichets ouverts, se déroulent jusqu'au mur opposé, et en en revenant, de longues files de voyageurs qui font la queue pour avoir des billets. Comment réussir à atteindre l'un de ces guichets avant le départ du train ? Va sans dire qu'ici les faveurs sont inconnues.

Soudain, une idée lumineuse traverse l'esprit du P. Combaluzier qui m'a accompagné à la station. Une de ces rangées de voyageurs paraît, pour une raison ou pour une autre, avancer et se raccourcir plus vite. De suite le bon Père s'y poste : il prendra mon billet s'il arrive à son guichet avant que je puisse atteindre le mien. C'est ce qui arrive, et je vais m'installer dans le train, déjà rempli de militaires, de prêtres et de laïques.

Nous avons à peine quitté Bordeaux que la campagne se peuple de pins, dont elle se couvre bientôt complètement. Ce sont les fameuses forêts de conifères qui ont donné son nom au département des Landes. Là on récolte la résine, au moyen d'entailles et de petits go-

belets fixés juste en-dessous, à chaque tronc d'arbre, tout comme dans les autres départements on moissonne le blé ou l'on fait la vendange du raisin. D'aucuns m'assurent même que les habitants de ce pays coulent des jours plus doux, et fatiguent infiniment moins à leur travail, que la plupart des autres Français, vu que leur labeur est presque nul, tout en étant des plus rémunérateurs.

On se plaint pourtant de ce que, en raison des pluies incessantes des dernières semaines, la récolte de résine soit sérieusement compromise cette année.

A Dax, siège d'un évêque avant le Concordat, et partant encore ville épiscopale sans titulaire résidant, on a la première vue, lointaine et plutôt indistincte, des Pyrénées. Ce ne sont pas, sans doute, les montagnes Rocheuses vues de Calgary, avec leur manteau de neige immaculée étincelant au soleil. Ce n'est pourtant pas sans émotion qu'on aperçoit pour la première fois la chaîne française ; car, après tout, c'est Lourdes et l'extrémité de la France qui s'annoncent.

Plus loin, nous nous arrêtons à Pau, patrie d'Henri IV, dont nombre de touristes admirent tous les jours le château, mais qui intéresse le Canada à un titre tout différent. C'est, en effet, dans l'un de ses cimetières que reposent les restes de lord Selkirk, fondateur malheureux de la colonie de la Rivière-Rouge, aujourd'hui le Manitoba, et bienfaiteur insigne, quoique protestant, de la mission catholique de Saint-Boniface, qui est, avec le temps, devenue la mère de toutes les Églises de l'Ouest canadien.



Une MIRACULÉE de LOURDES

Puis, après un certain nombre de milles, des collines se dessinent de chaque côté à l'horizon, lesquelles finissent par se rapprocher sensiblement, formant une vallée large et à fond très plat, comme la vallée de la Qu'Appelle à Marieval, mais moins étroite. Au fond coule une rivière aux flots bleus que nous remontons sur terre, rivière rapide et s'effilant en plusieurs chenaux, à l'instar des cours d'eau, ou torrents, de montagne avec lesquels le voyageur dans le nord de la Colombie Britannique est si familier. Par moments, la rivière s'approche de nous, et semble lécher le remblai de la voie sur laquelle nous courons de toute la force de notre locomotive (1).

C'est le Gave, nom fascinateur s'il en est, qui nous reporte aux événements de 1858, en même temps qu'il nous donne à entendre qu'une assez grande distance nous sépare encore de l'endroit où Bernadette le traversa presque à pieds secs.

Le cœur commence alors à battre plus fort dans la poitrine, et, quelque temps après, les uns et les autres nous nous portons au côté droit de notre wagon, d'où nous pouvons contempler à notre aise les Pyrénées, qui sont là, juste en face de nous, et qui ont donné naissance au cours d'eau que nous longeons depuis si longtemps.

C'est une chaîne de montagnes à sommets très irréguliers et de forme pittoresque, bien qu'inférieurs sous ce rapport à ce que j'ai moi-même découvert et exploré en Amérique. Là, nous avons deux espèces de mon-

(1) Il paraît que la ligne est électrifiée entre Pau et Lourdes. J'avoue ne m'en être point aperçu.

tagnes : celles qui sont boisées, et par conséquent pas très hautes, et celles qui sont trop élevées pour avoir la moindre végétation sur leurs flancs, généralement rocaillieux et partiellement couverts de neige perpétuelle. Celles que nous avons sous les yeux appartiennent surtout à la première catégorie ; mais elles ne sont que les contreforts, assez abruptes, d'autres élévations plus grandes et plus éloignées, qu'elles dérobent à la vue.

La frontière franco-espagnole ne se trouve, paraît-il, qu'à trente-cinq kilomètres des montagnes que nous voyons.

Les Pyrénées, c'est bien Lourdes, le siège des grands miracles modernes ; mais c'est aussi un incident mémorable de notre première histoire nationale, non moins que l'occasion d'une remarquable anomalie politique. Instinctivement, on y cherche des yeux la vallée de Roncevaux ; Roland, avec sa fidèle Durandal et son terrible olifant, nous revient à la mémoire, et l'on se demande si quelque écho de la grande défaite du neveu de Charlemagne ne nous parviendrait point au travers des âges. Instinctivement aussi, on interroge l'horizon pour y découvrir, dans les plis et replis de la montagne, la petite république d'Andorre, avec ses 5,250 habitants seulement, presque tous pâtres ou cultivateurs montagnards.

Inutile d'aller si loin, ou de se plonger dans l'étude du passé. Voici le présent, avec la basilique de Notre-Dame de Lourdes, que nous passons en chemin de fer avant d'arriver à la ville du même nom, située aux pieds d'un gros château féodal, aujourd'hui transformé

en musée, qui domine toute la contrée et semble la vieillir.

Il est déjà sept heures du soir ; trouverai-je aisément un gîte pour les deux nuits que je me propose d'y passer ? Les pronostics ne paraissent guère favorables. On m'assure, en effet, dans le tramway qui mène à la Grotte, qu'il y a en ce moment quelque chose comme trente mille pèlerins à Lourdes. Ils sont venus surtout du diocèse de Besançon, de la Belgique wallonne, du diocèse de Lyon, du territoire de Belfort et de l'Alsace. On ne m'a pas trompé. Ciel ! quelle cohue dans les rues de la ville ! Et moi qui avais à dessein évité tout pèlerinage officiel, tout pèlerinage national ou régional, afin d'être plus libre et de voir plus facilement !

Je descends donc non loin de la Basilique, pour trouver un lit à une adresse qu'on m'a fournie. On le regrette, mais tout est pris ! Je remonte légèrement, car tout est maintenant construit, de la Grotte à la ville proprement dite. Là aussi on est au complet. Je cherche encore ; prend-on des voyageurs pour la nuit dans ce grand restaurant ? Oui, mais tous les lits ont été retenus. Un peu plus haut, on me répète la formule sacramentelle : on est au complet.

Je ne suis pourtant pas venu de si loin pour coucher sur la rue. Donc, à la septième demande, on me répond que tout est plein à l'hôtel, mais que j'aurai une chambre à deux lits dans une maison privée à gauche, en face du château. *Deo gratias !* Je dîne donc, ou soupe, à la hâte, puis, vers neuf heures, descends là où je vois tout le monde aller avec des torches, pour une procession aux

flambeaux qu'un monsieur belge m'a annoncée pour ce soir. C'est juste en face de la basilique, où se trouve une double allée destinée à pareille démonstration.

La procession paraît en marche depuis déjà quelque temps, et comme on s'en donne ! Les *Ave* retentissent de tous les côtés, et, de là où je me trouve posté, c'est vraiment féérique cette évolution de milliers d'étoiles terrestres, qui semblent scintiller par suite du mouvement imprimé aux torches par les mains enthousiastes qui les portent. Je ne puis qu'admirer et sympathiser avec les manifestants, pendant qu'un jeune Irlandais m'assure que les mécréants que sont les Anglais de son hôtel rient de ces manifestations. Rien d'aveugle et de sot comme qui ferme les yeux pour ne pas voir ou comprendre.

Avant de se disperser, les manifestants se groupent en avant de la basilique, où ils occupent un espace si vaste, toujours avec leurs torches allumées, que je n'ai jamais encore vu pareille foule massée sur un point, et que l'évêque qui, après le chant du *Credo* exécuté à l'unisson par ces milliers de chrétiens affirmant leur foi (1), peut à peine se faire entendre lorsqu'il entonne, sur un ton pourtant très élevé, le chant de la bénédiction épiscopale.

Le lendemain, c'est-à-dire ce matin dimanche, je disais ma messe à huit heures à la basilique, où des prêtres se succédaient depuis longtemps aux autels latéraux, et d'autres officiaient encore quand je suis sorti une heure

(1) Ce chant du *Credo* par la foule est maintenant de toutes les manifestations religieuses en France.

après. La foule est telle, même sur la rue, que le seul trajet entre mon hôtel et la basilique est toute une affaire. C'est encore pire en rentrant chez moi. Aussi, comme je suis très fatigué, je me réserve pour l'après-midi. J'irai alors prier à la Grotte, que je n'ai point encore vue.

En attendant, j'essaie de dévisager à loisir cette ville unique au monde, dont les habitants peuvent se décu-pler du jour au lendemain. Le quartier qui relie l'ancienne ville au lieu des apparitions est naturellement de beaucoup le plus beau, parce que le plus neuf. Négligeant les nombreuses statues et groupes de statues qui s'élèvent un peu de tous les côtés, en avant de l'esplanade qui donne accès à la basilique, et qui semblent monter la garde à l'entrée du palais d'une Reine, nous traversons, en prenant à droite, ce qu'on pourrait appeler la nouvelle ville.

Ce ne sont partout que magasins d'objets de piété, hôtels et restaurants pour les pèlerins, avec des entrepôts de denrées à emporter pour le voyage de retour. Il y a aussi un vaste cinéma religieux, un musée de même caractère, un hôpital ou hospice et d'autres institutions similaires.

J'allais oublier un détail caractéristique du Midi : une demi-douzaine de chèvres nonchalamment étendues sur le trottoir, attendant le soleil lent à paraître, et se tenant prêtes à gratifier de lait chaud quiconque en voudrait . . .

Leurs quartiers généraux sont en bas de l'esplanade, où l'on tourne à droite pour trouver la rue du tramway qui nous mène à l'ancienne ville, celle que connut Bernadette, au sommet de la côte, bien que toujours aux pieds

de l'antique château-fort. Avec un peu d'imagination, on y revoit le fin renard que se croyait Jacobet, le grand homme d'Église, fort peu crédule mais sincère, qui devint Mgr Peyramale, avec la plupart des fonctionnaires publics mentionnés dans le chef-d'œuvre d'Henri Lasserre.

Mais quittons le passé pour le présent ; revenons à notre pèlerinage, et tâchons de nous rendre enfin à la Grotte.

Je m'y traîne donc vers deux heures de l'après-midi, et passe deux établissements à la porte desquels j'entends crier " la photographie de la miraculée d'hier soir ". Je m'enquiers des faits, et apprends du monsieur belge que je revois par hasard qu'il y a eu deux miraculées, au lieu d'une, et que chacune d'elles a été guérie pendant mon séjour à Lourdes. Un prêtre m'assure même avoir vu se lever la religieuse, dont j'achète le portrait (1).

(1) " Vingt-trois médecins réunis ont, à l'unanimité, le 14 septembre (1924), reconnu la guérison absolue de Sœur Saint-François, née Marie Le Guern, supérieure des Franciscaines de Tournon-d'Agenais, en Lot-et-Garonne. Sœur Saint-François, 31 ans, éprouva les premières atteintes du mal de Pott dorsal il y a dix-huit mois. Une épreuve radiographique dénonçait l'atteinte des dixième et onzième dorsales. Le Dr Toussaint, de Tournon, recommanda l'appareil en plâtre en août 1923. Il fallut le laisser en juillet 1924, en face des poussées aiguës de tuberculose pulmonaire avec tous ses phénomènes. Plusieurs médecins la visitent alors. Le certificat du Dr Toussaint, datant du 5 septembre, est très net en ses détails.

" Le voyage à Lourdes est très pénible, ainsi que la journée du 12 septembre, où la malade rentre annihilée à l'hôpital. Au sortir des piscines, tout espoir semble perdu. Le 13 septembre, Sœur Saint-François est de nouveau baignée. Instantanément, tous les mouvements sont libres. La miraculée s'habille sans aide, et s'en vient joyeuse au bureau des Constatations. Quatre médecins, les Drs Chaumont, Very, Galhausen et Vaudeberg, choisis parmi les vingt-trois docteurs présents, examinent la

Elle était, paraît-il, clouée sur un lit de douleur par la maladie de Pott, qui, comme on le sait, immobilise le patient, par la tuberculose et par je ne sais plus quelle autre complication. Sa photographie est la meilleure preuve de sa guérison : non seulement elle se tient maintenant debout, mais elle marche et ne se sent plus de mal.

Le second objet des faveurs de Marie est tout autre. Comme si la Mère de Dieu avait voulu proclamer, à l'instar de son Divin Fils, qu'elle était venue pour les pécheurs aussi bien que pour les justes, elle a choisi pour la guérir une personne qui non seulement n'est pas une religieuse, mais n'est même pas religieuse, puisqu'elle ne pratique point sa religion. C'est une Belge, de Liège, femme d'un mineur et mère de onze enfants. Qui sait si ce n'est pas ce respect évident des lois du mariage qui lui a valu sa guérison ?

Or il ne faudrait pas s'imaginer que son état n'était pas grave en venant ici. Il était tout simplement désespéré. Atteinte d'un cancer à l'estomac, les chirurgiens l'avaient ouverte, mais de suite refermée, sans rien extraire de son sein, lorsqu'ils avaient constaté qu'aucune opération ne pourrait lui conserver la vie. Elle n'avait plus, disaient-ils, qu'à attendre la mort. Oui, mais la Mère des miséricordes était là, et le pouvoir

religieuse, et apportent une affirmation très nette. Le mal de Pott n'existe plus. Quant à l'affection pulmonaire, elle est considérablement améliorée, mais il y a encore un peu d'induration au sommet gauche. Cette induration, d'ailleurs, a complètement disparu le 14, en quelques heures. L'évolution a été parfaite jusqu'à la guérison absolue. A l'unanimité, les vingt-trois médecins présents consignent l'expertise des quatre confrères consultés " (*La Croix*, Paris, 22 sept. 1924).

de la science, même moderne, n'est que celui d'un enfant comparé au sien. La pauvre Belge ne manquera pas de l'en remercier par une vie plus normalement chrétienne que celle qu'elle avait menée jusque-là.

Mais j'approche de la Grotte, que je vais enfin pouvoir contempler à mon aise, pensé-je. Bernique ! J'aperçois de loin un grand rassemblement, vers lequel des brancardiers transportent des malades couchés sur des lits de camp, tandis que des jeunes gens en voiturent d'autres dans la même direction, tout en récitant à haute voix le chapelet chacun avec son malade. Ce n'est bientôt plus qu'un murmure général d'*Ave Maria*. Ce doit être la Grotte. Alors comment en approcher ?

Je ne m'étais pas trompé. Juste dans un espace libre devant la Grotte, de trente-deux à trente-cinq malades trop mal pour se tenir assis sont couchés sur leur grabat, et une ligne de cordages exclut impitoyablement du chemin qui conduit les autres à la même place ; en sorte que je ne puis ni avancer ni reculer. Je pense bien un moment aller m'adjoindre à toute une autre catégorie de personnes qui séjournent, confortablement assises, non loin de la Grotte. Mais une soigneuse inspection, même à distance, me révèle le fait que ce sont tous des malades dans leurs petites voitures. Mon Dieu, comme il y en a ! Faut-il dire trois cents ou quatre cents ? D'après un infirmier, ce serait un chiffre supérieur même au dernier qui serait le bon.

Et comme les maux dont l'humanité a hérité sont nombreux ! Où trouver ailleurs pareille collection de boiteux et de perclus, de sourds et d'aveugles, de bossus

et de déhanchés, de nains et de personnes contrefaites de toutes les façons ? Ce spectacle me remet à la mémoire la scène de *Fabiola* où saint Pancrace distribue son patrimoine aux pauvres, et où Corvinus, contrefaisant l'estropié, est éconduit par Sébastien et Quadratus.

En ce qui est de la Grotte elle-même, on est trop familier avec son apparence pour que je prétende en donner une description. Ce n'est certainement ni grand ni profond, et aujourd'hui, après que la fumée d'innombrables cierges a noirci la surface du roc, on peut dire que ce n'est pas beau. N'empêche que c'est là que la Mère de Dieu a posé son pied divin. C'est donc comme une partie du ciel, vers laquelle convergent une multitude de regards suppliants.

Pendant ce temps, à côté des malades, un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans prie les bras en croix, sans l'ombre de respect humain, tandis que de tous côtés ce ne sont que des *Ave Maria*, qui flottent dans l'air pour se diriger ensuite vers l'endroit où la Vierge au blanc rosaire daigna se tenir dix-huit fois.

La basilique qu'érigea l'abbé (plus tard Mgr) Peyramale, alors curé de Lourdes, s'élève tout juste au-dessus de la Grotte, dont les rochers lui servent de base. Elle monte, noble et fière, vers le ciel, moins ajourée que celle de Pontmain, mais probablement plus solide, malgré les blocs de granit de la dernière.

Une crypte, pas très grande, à laquelle donne accès un couloir littéralement tapissé d'ex-voto en marbre rose, se cache juste en dessous, tandis que, plus bas encore, mais en avant et sous une grande esplanade qui

permet aux foules de s'écouler sans encombre, on a depuis bâti une nouvelle église, Notre-Dame du Rosaire, bien décorée de peintures murales et de style tout différent de celui de la basilique. Celle-ci, on le sait, est du plus pur gothique ; celle-là suit le roman.

Et maintenant, me repliant vers mes quartiers généraux, je fends de mon mieux la foule composée d'étrangers, auxquels se mêlent quelques gens du pays, qu'on reconnaît à l'espèce de béret, ou plutôt calotte, que portent les hommes de la campagne, tandis que les femmes se distinguent par le gracieux capulet qui rappelle celui de la voyante, et qu'on aimerait à voir plus répandu parmi les natifs de Lourdes et de ses environs.

Puis je longe les innombrables magasins d'objets de piété, et refuse les cierges, chapelets et cartes postales qu'on m'offre obligeamment le long de la rue. Je passe aussi les nombreux hôtels et restaurants, tous bien achalandés, qui ont crû depuis l'établissement du pèlerinage comme les champignons poussent après une pluie d'été, et je ne puis m'empêcher de m'écrier intérieurement : Quelles affaires d'or font les bonnes gens de Lourdes, et comme ils seraient ingrats de ne pas reconnaître, par une conduite exemplaire, ce qu'ils doivent à Marie, même au simple point de vue matériel !

D'autant plus que, s'il faut en juger par mon expérience personnelle, ils savent profiter — ne pourrait-on pas ajouter en certains cas : et abuser ? — des aubaines que leur envoie le Ciel. La pension d'un hôtel est normalement de vingt francs par jour en ce moment ; or un établissement de la rue des Pyrénées, qui me prit

peut-être pour un Américain, ne m'en demanda pas moins de quarante-six pour un jour et demi, et cela en dépit de toute absence de luxe (1).

Payons sans trop murmurer, pour aller ensuite faire une petite visite à l'église paroissiale, qui remplace celle, beaucoup trop étroite, du temps de Bernadette. C'est un bel édifice de style roman, dont la tour reste encore à élever. Il fut commencé sous Mgr Peyramale au centre de l'ancienne ville, et la construction en fut continuée par son successeur, qui y travailla jusqu'aux jours de la Grande Guerre. On vient de reprendre les travaux, et la tour s'élancera avant longtemps vers le ciel.

Constatons aussi, en nous rendant à notre train, que ce n'est pas deux, mais trois, éclatantes guérisons que la Sainte Vierge a bien voulu opérer dans la seule journée de samedi dernier. Comme si elle eût voulu confondre l'orgueil de la science moderne, c'est sur l'enfant d'un médecin, belge encore, qu'elle a cette fois jeté les yeux. Sa fille, âgée de onze ans, n'avait jamais marché lorsque, samedi dernier, quelques heures seulement avant mon arrivée, elle avait comme sursauté au passage du Saint-Sacrement. Pour l'empêcher de se lever et de causer par là un émoi qui eût pu lui devenir fatal, oppressée comme elle n'aurait pas manqué d'être par la foule irréflechie et curieuse de constater sa guérison, son brancardier avait réussi à la faire tenir tranquille.

(1) N'oublions pas quand même que le temps des grands pèlerinages n'étant pas illimité, les hôteliers de Lourdes sont un peu excusables de majorer leurs prix lors des concours nationaux, ou même simplement régionaux, en compensation de ce qu'ils peuvent perdre dans la saison où pareilles foules sont inconnues chez eux.

Mais allez donc comprimer indéfiniment la joie d'une naissance à une vie nouvelle, et contenir les efforts de la reconnaissance dans un cœur bien né ! La procession n'était pas plus tôt passée, que la miraculée s'était levée malgré tout, et les divers brancardiers présents avaient dû faire la chaîne autour d'elle, de peur de la voir écrasée par les curieux qui auraient voulu se précipiter sur elle pour la mieux voir.

Le lendemain, elle allait elle-même, et sans aucune aide, de son hôtel à la basilique pour remplir son devoir d'assistance à la messe du dimanche.

Et maintenant que le lundi voit approcher son midi, il me faut bien malgré moi, penser au départ. En me rendant à la gare, où s'emplissent déjà plusieurs trains de pèlerins sur leur retour, un brave homme m'accoste qui, devinant probablement à ma barbe de missionnaire que je viens de loin, me demande à brûle-pourpoint :

— Vous venez des missions étrangères ?

— Oui.

— D'Amérique ?

— Justement.

— Y connaissez-vous une place appelée Domrémy ?

— Au Canada ?

— Oui.

— J'y suis passé il n'y a pas très longtemps.

— J'ai un frère qui y est établi avec ses huit enfants.

— Ah ! vraiment. Aime-t-il sa place ?

— Il faut croire, car il y réussit bien mieux qu'au vieux pays.

Soit dit en passant pour montrer deux choses : pre-

mièrement que le monde, après tout, n'est pas si grand qu'on pourrait le croire, puisque, après des semaines de voyage, on se trouve face à face avec des proches d'habitants de notre lointaine Saskatchewan, et, en second lieu, que les Français qui ont pris la peine de se transporter dans cette province ne le regrettent pas trop.

Un dernier regard sur la ville où

Le Ciel a visité la terre,

une dernière oraison jaculatoire à Notre-Dame, et nous partons à regret, descendant la vallée du Gave, que nous suivons affectueusement des yeux et qui nous paraît comme un prolongement de cette place fortunée entre toutes.

LETTRE XX

—

VERS LE NORD

Oisseau, 25 septembre 1924.

ME voici revenu au repos relatif, à la vie plus ou moins sédentaire dont je jouis dans ce pays durant les cinq premières semaines après mon arrivée en France. Ces cinq semaines, je les passai chez mon frère, à Laubrières, dans la partie méridionale du département ; je suis pour le moment rentré à Oisseau, où j'ai été élevé et où j'occupe la maison paternelle.

Quelle consolation, pensera le lecteur, de revoir après si longtemps le clocher à l'ombre duquel se sont écoulés les jours de son enfance, et surtout ces amis et camarades dont la présence rappelle des scènes maintenant dorées par l'influence magique du temps ! Hélas ! ces amis et ces camarades des jours d'antan ne sont plus ! C'est à peine

si, après plus de cinquante ans, je puis en trouver deux ! Tout le reste a disparu : mort ou émigré. Les maisons d'autrefois sont encore là — tout est si vieux et si solide en Europe que les changements matériels sont très rares — mais la population s'est complètement transformée, et je me trouve moins chez moi ici qu'au Canada.

C'est ainsi qu'il en va dans ce bas monde : nous ne sommes individuellement que des atomes insignifiants pour les autres, dans un univers qui change constamment sans nous et malgré nous.

Dieu sait pourtant si je connais cet Oiseau qui maintenant ne me reconnaît plus ! J'en montre ailleurs une toute petite partie, un coin de son bourg qui ne laisse pas soupçonner l'existence d'une grande place juste devant l'église. Or il peut y avoir de cela soixante-deux ans — j'en avais quatre alors — cet espace aujourd'hui vague était occupé par le cimetière, et, comme exemple du respect pour les morts qu'on a toujours professé en France, je me rappelle fort bien (1) que non seulement leurs ossements, mais la terre bénite qui les contenait, furent transportés au lieu choisi pour le nouveau cimetière, un peu plus loin que la grande maison à l'entrée de la photographie qui accompagne cette lettre. Je n'ai pas oublié non plus l'émoi produit dans la population par la découverte d'un squelette grimaçant qui se tenait debout, accoté contre les fondations de l'église.

— Ne serait-ce point un Louiset (un membre de la Petite Église anti-concordataire) ? se demandait-on. Ces

(1) On le croira si l'on veut, mais ma mémoire s'étend à des scènes antérieures à celle-là.

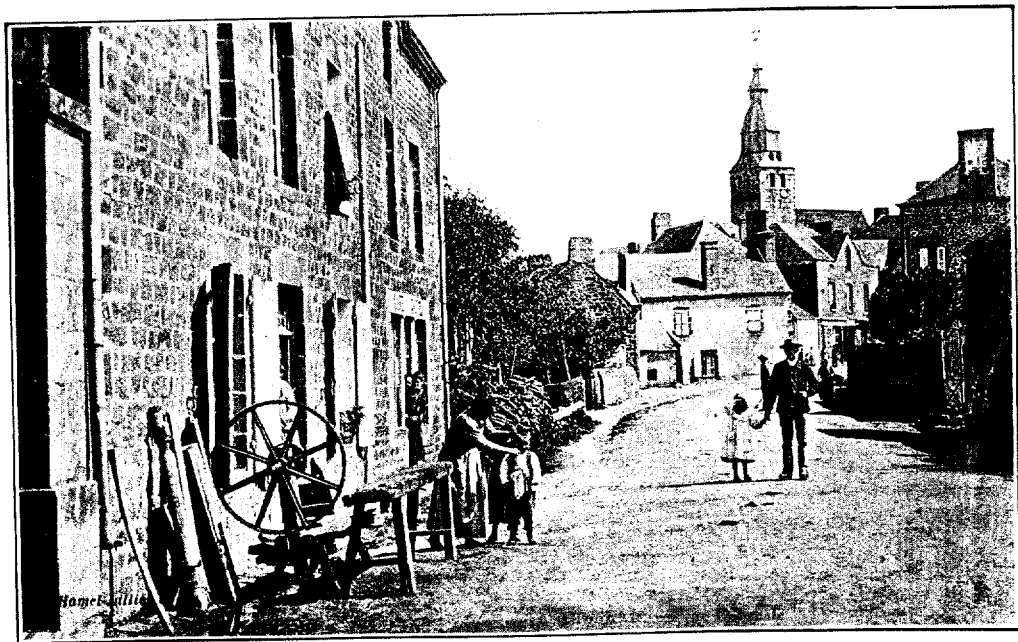
gens-là ne veulent jamais faire comme les autres, même dans la mort . . .

Bien rares sont, je crois, les habitants de l'Oiseau d'aujourd'hui qui se souviennent de ces circonstances. La grande croix de mission, érigée sur la place publique alors que je me livrais à l'étude du latin, c'est-à-dire en 1872, semble même être déjà regardée par plusieurs comme une antiquité dont l'origine se perdrait presque dans la nuit des temps !

Mais des actualités bien réelles, des activités qui réclament impérieusement ma coopération, m'ont vite retiré de ces rêveries de vieux qui n'est plus de son temps. Nous avons eu dimanche dernier la fête de la Sainte-Enfance dans cette paroisse ; c'est dire que j'ai dû prêcher deux fois le même jour, vu qu'on ne croit ici personne plus propre qu'un ancien missionnaire chez les sauvages à parler des missions en pays étranger. Cette prédication, je dois la renouveler les deux dimanches qui vont suivre à Vieuvy, dont le curé est natif d'Oiseau, et à Laubrières, où je vais retourner et rester jusqu'à mon départ pour le Canada.

Un mot, en attendant, sur ma course de Bordeaux à Laval, ne serait-ce que pour compléter le récit de mes pérégrinations passées.

Après avoir traversé la Garonne sur un beau pont en pierre de 486 mètres de long et laissé derrière lui la capitale des bons vins, mon train, un rapide qui non seulement ne perd pas de temps, mais s'arrête rarement, se dirige constamment du sud au nord, longeant ou traversant vignes et prés verts, vergers et champs de maïs



PARTIE du GRAND-OISSEAU

dont on nourrit les bestiaux, et ne prend haleine qu'à Saintes, chef-lieu de la Saintonge, d'où nous sont venues quelques-unes de nos bonnes familles canadiennes (1).

Cette ville se trouve à pas moins de cent vingt-six kilomètres de Bordeaux, et de même que les trains omnibus français — les équivalents des "locaux" du Canada — vous ennuyent par leurs fréquentes haltes, ainsi ce premier trajet de notre rapide nous paraît bien long, bien que pour une raison tout opposée. Au bout d'un certain temps, on en est même réduit à soupirer après un arrêt, d'autant plus que les trains européens, bien plus légers que ceux d'Amérique, font en marchant un bruit de ferraille qui finit par devenir agaçant.

Plus incommode encore est, pour beaucoup de personnes, l'habitude que le public voyageur français a de fumer à tout bout de champ la cigarette, que le compartiment occupé contienne des dames ou non. Rares sont les wagons où la défense de fumer n'est pas affichée. Certaines parties de wagons sont même affectés exclusivement aux fumeurs. Peine perdue ; on ne se préoccupe aucunement de la défense, faute d'employé dans le train pour la faire observer. Que vous ayez un catarrhe ou non, que la fumée vous brûle les yeux ou vous les rafraîchisse, presque tout homme ou garçon sorti de l'enfance vous lance à la figure les bouffées de sa peu odorante cigarette.

J'avoue que, sous ce rapport, le système américain,

(1) Entre autres, celle du supérieur actuel de Lebre, le R. P. Bellemare. C'est aussi de là que doivent venir les Canadiens qui s'appellent aujourd'hui Saint-Onge.

avec ses wagons, ou bouts de wagons, réservés aux fumeurs, est bien préférable au laisser-aller français, et au peu de galanterie dont on fait preuve en voyage dans un pays qui passe pourtant pour si galant.

Notre course effrénée nous a fait passer inaperçue Cognac, ville qui a donné son nom à un produit qui est si connu et si apprécié, même du Canada. En Charente-Inférieure, nous touchons à la mer, dont nous voyons de bonnes étendues. C'est à Rochefort, puis à la Rochelle, place si fameuse dans l'histoire de France. Passons ensuite à la Roche-sur-Yon, localement connue sous l'abréviation de la Roche, qui s'appelait autrefois Napoléon-Vendée, où se dresse une statue du dernier empereur des Français. C'est une des rares localités dont les diverses vicissitudes de la politique font changer le nom.

Vers six heures du soir, nous arrivons en vue de Nantes, presque à l'embouchure de la Loire. On paraît avoir eu si grand'peur de laisser passer cette ville sans le tribut d'admiration qui lui est dû, qu'à son approche on fait suivre à la ligne qui porte notre train de grands détours dont l'ensemble ressemble à un S.

La Loire est là, éparpillée en plusieurs bouches formant presque autant de deltas correspondants (ou plutôt ce sont des îles, puisque ces divers chenaux ont le temps de se rejoindre avant d'arriver à la mer), ce qui enlève considérablement au caractère imposant que pourrait offrir à la vue, si toute son eau coulait dans un lit unique, ce fleuve qui passe pour l'un des cinq, probablement le plus important, de France, et dont la vallée est renommée

pour ses charmes champêtres et l'élégance de ses châteaux (1).

Quant à Nantes, c'est évidemment une ville très commerçante, adonnée comme elle est à la construction des navires, tout comme ses environs se consacrent à l'industrie (2). J'ai à mon côté depuis ce matin un ouvrier espagnol qui ne sait pas un mot de français, et qui a été embauché pour travailler à une usine non loin de cette métropole, où se trouvent déjà nombre de ses compatriotes. Son inquiétude constante exemplifie à merveille les embarras qui découlent ordinairement du cataclysme psychique qu'on appelle la confusion des langues.

Ville de plus de 170,000 âmes, Nantes est située dans le coin le plus méridional de la Bretagne, dont elle un des principaux centres, en même temps qu'elle est la capitale du département de la Loire-Inférieure. C'est aussi le siège d'un évêché, et la patrie des saints Donatien et Rogatien. Le général de Lamoricière, commandant en chef des troupes pontificales, y vit aussi le jour, et le nom de cette ville est en outre célèbre dans l'histoire par le fameux édit de Nantes, qui autorisait le culte calviniste en France et fut, en 1685, révoqué par Louis XIV, au grand scandale de ceux qui sont trop ignorants

(1) Entre autres celui de Chambord, près de Blois, une vraie merveille qui s'élève au milieu d'un parc entouré d'un mur qui n'a pas moins de huit lieues de long ! Ce château contient, paraît-il, 440 appartements et 13 grands escaliers, tandis que les écuries y attenantes ont de la place pour 1200 chevaux.

(2) Nantes a un avant-port d'une très grande importance en Saint-Nazaire, situé sur le même fleuve 60 kilomètres plus à l'ouest.

pour savoir que les centres huguenots étaient alors des foyers de désaffection et de sédition.

Après avoir joui du coup d'œil qu'offre cette cité à qui en approche en venant du sud, cathédrale massive, superbes clochers à jour, vastes édifices séculiers, etc., nous poursuivons notre route en compagnie de loquaces pêcheurs, qui se complaisent dans la description des poissons gros comme le doigt et longs comme la main qu'ils ont pris dans quelque étang ou rivière de campagne. L'habileté, et surtout la patience, que requiert pareille opération, dans des places où le poisson mord si peu qu'on en vient à se demander s'il y en a réellement, me portent, comme malgré moi, à me mêler à leur conversation.

— Pourquoi, finis-je par demander, pourquoi prendre tant de peine pour obtenir de si maigres résultats ? Là où j'étais autrefois, le poisson était si abondant, même dans de simples ruisseaux, que mon cheval ne pouvait les traverser sans y toucher à chaque pas.

On se regarde interdit ; on s'interroge mutuellement des yeux, puis subitement :

— Oh ! là, là ; oh ! là, là, en voilà une bonne ! s'écrie-t-on de tous côtés.

Je n'ai cure de l'incrédulité de mes compagnons. Aussi ajouté-je de suite :

— Et puis votre misérable petit frétin que vous prenez avec tant de mal, combien peut-il peser ?

— Moi j'en ai pris qui, sans exagération, ne pesait pas loin de deux livres, m'assure l'un d'eux sur le ton d'un homme qui pense fermer la bouche à un autre.

C'est à mon tour de rire.

— Deux livres, fais-je dédaigneusement, deux livres ! Eh ! bien, moi j'en ai vu un, qu'on disait n'être pas gros pour son espèce, et qui n'en prenait pas moins six hommes pour le porter.

Tableau de mes gens qui sont sûrs que je veux rire d'eux. Soudain l'un d'eux a une inspiration.

— Un caïman, dit-il, un caïman ; nous parlons de poissons et non pas de reptiles.

— Pardon, Monsieur, je parle, moi aussi, de véritables poissons. Je n'ai jamais été au pays des caïmans, et n'en ai jamais vu.

— Mais songez-y donc : six hommes pour porter un seul poisson ! ricane un autre de mes compagnons.

— Vous l'avez dit, six hommes bien comptés.

Pour se montrer bons princes, mes pêcheurs prennent alors assez sur eux pour simplement éclater de rire.

— Votre poisson devait peser au moins trois cents livres ! A-t-on jamais vu chose pareille ? demandent-ils.

— Trois cents livres, mais ce n'est rien, ajouté-je sans m'exciter ; on en a pris de mille livres . . .

Les sourcils commencent à se froncer, et l'on croit évidemment que je vais par trop loin.

— Monsieur vient sans doute de Gascogne ? me demande-t-on.

— J'y étais ces jours-ci, avoué-je, mais je ne suis point du tout Gascon, croyez-le bien. La preuve en est dans le fait que je retourne à mon pays d'origine, et que, depuis ce matin, je tourne le dos à la Gascogne.

J'explique alors à mes compagnons interdits la prodigieuse quantité de poisson qui se voit chaque année à

l'époque du frai en Colombie Britannique ; comment même les chiens le pêchent, et s'en font des ventres balant jusqu'à terre ; comment une autre espèce est prise au moyen d'une longue perche, garnie de pointes métalliques, comme un peigne qu'on frappe dans l'eau, alors qu'un certain nombre adhèrent aux dents du peigne ; comment ce même poisson est si gras que, une fois qu'il a séché un peu, on s'en sert comme d'une chandelle en l'allumant par la queue, ce qui lui a valu le nom de *candle-fish*, ou poisson-chandelle, sous lequel il est connu des Anglais.

Je leur dis que nous avons au Canada un autre poisson, la loche, qui est si vorace qu'on en prend quelquefois deux à la fois avec le même hameçon, vu qu'il fonce sur un autre déjà pris et l'avale tel quel, devant lui-même suivre la direction du premier lorsque le pêcheur retire sa ligne de l'eau.

Je leur apprends que certains des petits lacs de la Colombie Britannique donnent asile à des myriades d'un excellent poisson minuscule, le *thélmaek* des sauvages porteurs, qui remonte à la surface peu après la disparition de la glace, alors qu'on en prend des millions à l'épuisette, et leur fais enfin remarquer que, en dépit du dicton " muet comme une carpe ", on trouve dans le même pays une espèce de carpe qui vit dans les petites rivières, et n'en produit pas moins un son très audible, etc.

Le gros poisson auquel il a été fait allusion est l'esturgeon, propre à certains lacs et cours d'eau du Canada.

On en a pris de mille livres à New-Westminster, sur le Fraser (1).

Mes fameux pêcheurs à la ligne ne rient plus. Ils ouvrent de grands yeux, me fixent bouche bée, et commencent à s'apercevoir qu'en fait de pêche et de poisson, ils en ont encore beaucoup à apprendre.

Mais nous voici arrivés à Laval, abréviation de La Vallée, nom des plus appropriés, puisqu'il s'applique à une ville qui s'étend des deux côtés, assez abruptes, de la Mayenne. C'est un centre de 30,000 habitants, chef-lieu du département du même nom et siège d'un évêché créé depuis le Concordat napoléonien. Sa cathédrale n'est pas grand'chose au point de vue architectural ; mais on ne peut en dire autant de l'église de Notre-Dame d'Avesnières, qui est le centre vénéré d'un fameux pèlerinage local. Laval est la patrie d'Ambroise Paré, père de la chirurgie moderne et un excellent chrétien, ainsi que le prouve sa remarque bien connue : " Je le pansay ; Dieu le guarist " — sans compter Mgr de Laval.

En ce qui est du nom de Mayenne, et pour éviter toute

(1) Bien que très huileux, l'esturgeon canadien (car il y en a d'autres) est très bon à manger. Sa tête ne ressemble nullement à celle de son homonyme européen.

Il y avait plus de six mois que ces lignes étaient écrites lorsque m'est tombé sous la main un article du *Bulletin*, de Vancouver (1er mai 1925) dont je traduis les extraits suivants à l'usage de ceux qui pourraient encore croire à de l'exagération.

" New-Westminster. — Les habitants du rivage ont été excités mardi dernier à l'arrivée de l'un des plus gros esturgeons qui aient jamais été pris dans le fleuve. On trouva qu'il ne pesait pas moins de 1015 livres et mesurait 12 pieds de long. En 1920, on en avait pris un qui pesait 1088 livres, tandis qu'en 1874 un qui pesait 1300 livres fut capturé près de la rive opposée au pénitencier."

confusion, il peut être bon d'avertir le lecteur canadien qu'il y a dans le pays la ville de Mayenne, sise sur la Mayenne, dans le département de la Mayenne. Pour le lecteur français, j'ajouterai que le nom de Laval sonne tout particulièrement bien à une oreille canadienne, vu qu'il lui rappelle le fondateur de l'Église du Canada, le Vénérable Mgr de Montmorency-Laval, plus connu sous le nom abrégé de Mgr de Laval, prélat qui mourut en odeur de sainteté et qui sera peut-être avant longtemps placé sur nos autels.

Après avoir passé une nuit à Laval, je pris le train ordinaire jusqu'à Mayenne, puis le tramway rural pour Oisseau. Plusieurs départements français ont de ces petits trains à voie étroite, qui s'en vont clopin-clopant au travers de la campagne, dont ils desservent le plus de places possible, sans fil télégraphique ni grand souci de la ligne droite.

Naturellement il ne reste plus trace de la moisson. Les champs qui la contenaient ont même reverdi comme des prés, tellement la végétation est active en ce pays. Les cultivateurs sont maintenant occupés à leur nouvelle récolte de foin, et se préparent à la cueillette des poires et des pommes qui vont servir à faire le cidre, boisson ordinaire de l'Ouest français, où le climat plutôt humide ne permet pas la culture de la vigne.

A propos de foin, je voudrais qu'on vît au Canada celui de ce pays. Rien ne saurait donner une meilleure idée des avantages d'une culture sérieuse et de ce qu'on peut attendre d'une terre bien préparée. La plupart des prés donnent ici trois récoltes de foin par an, dont

les deux dernières portent localement le nom de regain. C'est à la troisième qu'on travaille en ce moment.

Mais la grande préoccupation actuellement dans l'esprit de tout homme des champs, c'est la préparation de la récolte des fruits à cidre. Champs et prés de la Normandie comme du Maine, où je me trouve en ce moment, sont sillonnés de multiples rangées d'arbres fruitiers qui donnent au printemps l'aspect d'un immense jardin en fleurs à toute notre campagne. Ces arbres sont aujourd'hui chargés et surchargés de poires et de pommes à peu près mûres, dont un grand nombre jonchent le sol en dessous des arbres, les fruits étant extraordinairement abondants cette année (1).

Après les avoir abattues, on les fait passer à la machine, espèce d'immense moulin à café qui les broie et en extrait le jus, au lieu d'être pilées à la main dans des auges comme autrefois. Dans quelques jours seulement, on va s'occuper des poires. Car il ne faut pas s'imaginer que le cidre ne se fait qu'avec des pommes. Néanmoins, le poiré, comme on appelle le cidre de poire, est moins estimé, d'autant plus qu'il faut plus de pommes pour faire la même quantité de cidre sans eau. Cinq hectolitres de poires suffisent pour en faire une barrique (deux cent vingt-cinq litres), tandis qu'il en faut huit de pommes pour obtenir la même quantité du précieux liquide.

A ce propos, la plupart des Canadiens s'imaginent à

(1) C'est au point qu'un voisin de mon frère, qui n'a pourtant qu'une terre de moyenne grandeur, 40 journaux, ou 20 hectares, en a eu pour sa part plus de mille boisseaux de cent livres françaises, soit un total d'environ 120,000 livres anglaises.

tort que n'importe quelle espèce de pommes sert à la fabrication du cidre, du vrai cidre, non pas de la drogue douceuse et sans goût qu'on vend au Canada pour du cidre. Celles qu'on emploie à cette fin dans les dix départements de la Normandie, du Maine et de la Bretagne qui l'ont pour boisson ordinaire, ne sont généralement pas mangeables, mais extrêmement âcres, amères et juteuses.

Le fruit une fois écrasé est mis sur le pressoir. Rien de succulent, rien d'appétissant comme le liquide qui en sort alors. Mais il ne faut pas en abuser ; on s'en repentirait. On le laisse fermenter dans de grands fûts pendant six ou sept semaines ; puis on le met en barriques, et on peut le tirer. Le poiré ne garde guère son bon goût, mais durcit vite. Aussi le boit-on généralement dans l'hiver qui suit sa fabrication, ou bien on en distille de l'eau-de-vie s'il est sans eau.

Car pour la consommation habituelle des familles, on ajoute ordinairement de l'eau aux fruits écrasés, qu'on laisse alors reposer ensemble quelques jours avant de les presser, à moins qu'on ne veuille mettre le cidre en bouteilles, en observant certaines précautions bien connues des fermiers. Cet embouteillement lui communique à la longue un goût fin, un léger pétilllement qui pourrait le faire comparer au vin blanc, ou même à du grossier champagne.

A part le " cidre bouché ", comme on dit, celui auquel on n'ajoute point d'eau sert surtout à la distillation d'une eau-de-vie que beaucoup préfèrent au cognac, parce qu'elle est plus douce, plus moelleuse et moins piquante.

Sous ce rapport, le gouvernement français, d'ordi-

naire si minutieux, si méticuleux et si mesquin dans sa réglementation, fait preuve d'une générosité qu'on pourrait trouver exagérée. En effet, de par la loi du pays, non seulement tout particulier a le droit de faire distiller autant d'alcool qu'il lui plaît, moyennant un droit, ou une taxe, assez modéré, mais il peut en avoir jusqu'à dix litres, ou vingt litres de bonne eau-de-vie, sans aucune redevance, soit (pour le lecteur canadien) deux gallons et demi d'alcool pur, ou cinq de forte eau-de-vie ! Il n'y a pas à fermer les yeux sur les résultats néfastes de cette libéralité mal entendue. On en abuse dans beaucoup de places, et je voudrais n'avoir pas à ajouter qu'il n'y a malheureusement pas que les hommes à faire des excès sous ce rapport. . .

Soyons franc : les femmes canadiennes sont, en ce qui est de la sobriété, bien supérieures à leurs sœurs de l'Ouest français, d'où sont, en beaucoup de cas, venus leurs ancêtres. Rien de tel, encore, que l'amour de la famille, le souci de ses devoirs d'état, comme préservatif de l'intempérance !

Reposons-nous sur cette salubre pensée, et n'oublions pas cette comparaison peu flatteuse pour mon pays d'origine, que j'aurais bien voulu pouvoir éviter. La vérité avant tout.

LETTRE XXI

À SOLESMES

Laubrières, 24 octobre 1924.

LE jour de mon départ pour le Canada approche à grands pas, et une des expéditions consignées au programme que je m'étais tracé me restait encore à faire il n'y a pas plus de deux jours. Je viens de l'accomplir grâce à la bienveillante générosité de l'un de nos châtelains, M. Henri Rébillard, licencié en droit et maire de cette commune, qui a bien voulu non seulement me prêter à cette fin la plus belle de ses automobiles, une superbe limousine richement capitonnée et munie de tous les accessoires suggérés par le désir du confort, mais a été jusqu'à me trouver, dans une paroisse voisine, un chauffeur émérite, dont il a tenu à défrayer lui-même les dépenses personnelles.

Si j'ajoute qu'en rentrant ici nous avons passé ce monsieur souffrant d'une panne, qui lui était arrivée en menant une voiture moins somptueuse que la nôtre, on pourra se faire une idée de la reconnaissance que je lui dois (1).

C'est sa généreuse intervention qui m'a permis de visiter Solesmes, berceau du vrai plain-chant revenu à la vie, et sa fameuse abbaye avec ses riches souvenirs de renaissance monastique, ses intenses études paléographiques, ses recherches connues du monde entier, ses publications aussi nombreuses que savantes, et l'action féconde d'un homme qui fut non seulement un religieux modèle, mais un restaurateur de la saine antiquité religieuse, un auteur de renom universel ; en un mot, un véritable grand homme.

Il y avait bien huit jours qu'il pleuvait incessamment, et pourtant, le croira-t-on en Saskatchewan ? non seulement nous n'avons pas craint de partir le 22 octobre dernier, mais, du commencement à la fin des cent cinquante kilomètres que nous avons parcourus, nous n'avons pas eu la moindre difficulté en chemin. Cela vient, on le comprendra, du fait que les routes de France sont comme macadamisées, c'est-à-dire que, quelle qu'en soit la surface, le fond est constamment dur comme la pierre, en dépit du déluge qui peut s'abattre sur elles. En sorte que la couche de neige qui les blanchit momentanément

(1) Étant donné la rareté des automobiles dans les campagnes françaises, et le plus grand prix attaché à leur usage qui découle de cette rareté, je me crois obligé d'associer dans mes remerciements à M. Henri Rébillard son frère, M. Adrien, et son neveu, M. François, qui, eux aussi, me rendirent avec leurs voitures respectives des services fort appréciés.

ment en hiver étant à peu près nulle et ne durant pas, les autos servent dans ce bienheureux pays du 1er janvier au 31 décembre.

Donc, peu après midi, nous partîmes avant-hier, mon frère Ernest et moi, avec un fort et habile gaillard au volant. Nous étions gais comme des pinsons, d'autant plus que le temps semblait vouloir enfin se lever — nous ne devions pas avoir une goutte d'eau en chemin !

Les premières teintes jaunes de l'automne font leur apparition, et beaucoup de feuilles du frileux châtaigner volent déjà par terre. Par ailleurs, l'haleine de la nature est encore tiède : il ne fait ni froid ni chaud, et, dans les champs, la végétation est toujours verte comme en été. On gaule les derniers pommiers chargés de fruits, pendant que, sur la route, nous croisons maint camion plein de pommes, au point que l'air est tout embaumé de leur parfum. Ça et là, nous levons quelques perdrix et donnons la chasse, sans aucune intention sanguinaire, à lapins et lièvres sauvages, qui se réfugient dans les haies, ou bien font sottement la course avec nous sur la blanche surface du chemin empierré.

Après avoir traversé neuf villes ou villages, dont les plus importants sont Craon, capitale de l'ancien Craonnais, et Château-Gonthier, chef-lieu d'arrondissement dans la Mayenne, nous arrivons à Sablé, centre de 5,600 habitants dans la Sarthe et sur la Sarthe, presque aux portes du double but de notre voyage (1).

A trois kilomètres et demi de cette ville se trouve, en

(1) On sait que la plupart des départements français portent le nom de la principale rivière qui arrose leur territoire.

effet, un lieu de pèlerinage d'importance régionale, la " Chapelle du Chêne ", où nous nous rendons d'abord. Étant donné que nous sommes au " royaume de Marie " (1), ce pèlerinage ne peut manquer d'avoir la Mère de Dieu pour centre d'attraction. C'est, pour la contrée, le digne pendant de ceux du Châtaigner aux Saintes, de Belpey, de Sion, de Pontmain, de Lourdes et d'Avesnières dont il a été question dans ces lettres.

Bien qu'elle remonte assez loin, son origine ne se perd point dans la nuit des temps. La légende nous apprend, en effet, qu'en 1494, c'est-à-dire deux ans seulement après la découverte de l'Amérique, de petits pâtres gardant leurs troupeaux virent des colombes s'assembler et voltiger avec une étonnante persistance autour d'un chêne séculaire, sur la lande de Vion ; après quoi, des flammes semblaient sortir de ses racines et se tenir en l'air sous la forme d'étoiles.

Un saint prêtre, croyant par là interpréter la volonté du Ciel, plaça alors dans le tronc du vieil arbre, comme dans une niche creusée par la nature, une statue de la Vierge-Mère, pour laquelle on ne tarda pas à bâtir une humble chapelle, qui devint le siège de ses miséricordes et un lieu de pèlerinage.

Après différentes péripéties, l'édifice des premiers jours fut remplacé, en 1873-74, par une belle église de style ogival et de dimensions respectables, bien que moindres que celles de Pontmain et de Lourdes. Ce sanctuaire n'en fut pas moins érigé en basilique mineure,

(1) *Regnum Galliæ regnum Mariæ*, royaume de France, royaume de Marie, d'après un antique adage.

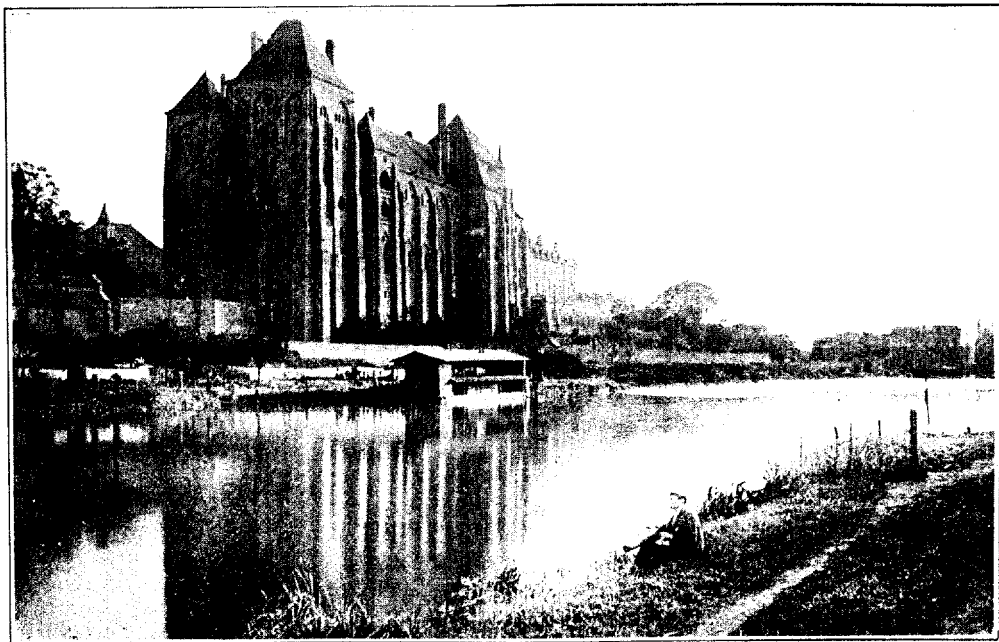
tandis que sa statue était officiellement couronnée par un représentant du Souverain-Pontife.

Certains jours de l'année, les foules qui voudraient se presser dans son enceinte sont vraiment imposantes. Des prêtres diocésains, de résidence près de la basilique, desservent ce pèlerinage, dont le siège est par ailleurs isolé de tout centre de population.

Nous offrons nos hommages à la Maîtresse de céans, visitons les quelques attractions offertes aux pèlerins, et nous remettons en route, ayant cette fois pour objectif Solesmes, où nous arrivons bientôt après une course totale de soixante-quinze kilomètres à partir de Laubrières.

D'après le petit Larousse, Solesmes est un bourg de huit cents âmes rendu illustre par une " célèbre abbaye bénédictine ". Inutile de rappeler ce qui a fait la célébrité de cette abbaye. Il n'est personne qui ignore que ce sont les recherches, paléographiques et autres, de ses moines, en particulier de Dom Joseph Pothier, qu'on peut appeler le restaurateur du chant grégorien, qu'il a retrouvé et remis en lumière après de longs siècles d'oubli ; mais surtout l'éminence incontestée de son fondateur, Dom Prosper Guéranger, qui fut, lui, le restaurateur de la vie monacale en France au XIXe siècle, et le principal instrument dont Dieu se servit pour ramener ce pays à la pureté de la liturgie romaine, alors à peu près inconnue et méprisée dans la plupart de ses diocèses, qui avaient presque chacun la leur propre.

Il n'y aurait pas non plus d'exagération à attribuer à ses savants écrits, du moins en grande partie, ce re-



SOLESMES

tour vers les traditions ultramontaines qui distingua, en France, la seconde moitié du XIX^e siècle.

Les institutions bénédictines avaient pourtant fleuri à Solesmes longtemps avant Dom Guéranger. Son premier monastère datait de 1010, et il atteignit son apogée au XV^e siècle. La tourmente révolutionnaire de 1789 n'y amoncela pas les ruines dont elle était coutumière. Ce fut seulement l'abandon, puis l'oubli. En 1830, Solesmes n'était plus guère qu'un nom, à peine un souvenir. Trois ans plus tard, l'abbé Guéranger, natif de Sablé, tout à côté, étant venu se fixer dans son prieuré désert, qu'il avait, à force de persévérance, réussi à racheter des mains qui en détenaient les bâtisses, y inaugura ce qui devait être l'ère de beaucoup la plus glorieuse de son histoire.

Le 26 juillet 1837, ce grand homme de Dieu faisait, dans la basilique de Saint-Paul, à Rome, sa profession religieuse selon les constitutions interprétatives de la Règle de saint Benoît, en présence de Lacordaire, qui se trouva par là encouragé à entreprendre de son côté la restauration de l'ordre des Frères-Prêcheurs.

Rome favorisa d'autant plus volontiers Dom Guéranger, qu'il venait de publier un livre, *Origines de l'Église romaine*, qui trahissait les tendances ultramontaines du nouveau Bénédictin et de ses disciples. Aussi, dès le 1^{er} septembre de cette mémorable année 1837, l'ancien prieuré de Solesmes, devenu l'asile du moine manceau, fut-il érigé en abbaye, avec son premier religieux comme titulaire, en même temps que celui-ci était nommé supé-

rieur général de la Congrégation bénédictine de France, qu'on ressuscitait aussi à son intention.

Inutile de rappeler comment il correspondit aux vues du Saint-Siège, et à quel point il se montra constamment reconnaissant des faveurs qu'on lui octroya. Ses livres et ses œuvres, comme ses habiles controverses, sont connus de tous. Je préfère m'étendre un peu sur ce que je viens de voir et d'entendre au théâtre même de sa féconde activité.

La moderne abbaye de Solesmes s'élève juste sur la rive gauche de la Sarthe, dans les eaux de laquelle ses fortes murailles se mirent (V. la photogravure). C'est à trois kilomètres seulement de Sablé. Ce qui frappe d'abord, c'est l'aspect vraiment monumental de son nouveau bâtiment, un haut édifice en granit qui fut construit en 1876-78, d'après les plans d'un de ses religieux, c'est-à-dire " avant l'exil " à l'île de Wight, comme disent aujourd'hui ses moines, qui se trouvent peut-être de nouveau à la veille d'un pareil exode forcé.

Dans la pensée de ses promoteurs, ce superbe édifice, de style moitié monastère, moitié forteresse, n'est qu'un des côtés d'un grand quadrilatère, avec cloître intérieur, qui se bâtira quand les ressources de l'abbaye et l'esprit de justice du Gouvernement le permettront. Tous les amis des sciences ecclésiastiques, sinon de la religion, hâteront de leurs vœux ce jour si désiré.

En attendant, en dépit des longues anciennes bâtisses de Solesmes, il n'y a de place que pour quatre-vingts religieux dans ses murs. Les trois quarts, ou à peu près, de ceux qui y vivent sont prêtres, profès ou novices.

Une trentaine d'autres sont restés dans l'île de Wight, juste au sud de l'Angleterre et tout près de sa côte. L'église abbatiale est immense, et se fait remarquer, non seulement par ses antiques sculptures et ses fameux "saints", qu'on m'excusera de ne pas décrire en détail, mais aussi par son chœur, à peu près neuf et dû à son premier abbé, Dom Guéranger. Sans compter le trône de l'abbé, ce chœur contient soixante-quatre stalles de belle sculpture. Le reste de l'édifice sacré est aujourd'hui ouvert au public, après avoir été longtemps réservé aux moines.

Et l'on y va un peu de tous les côtés s'édifier, en même temps que s'instruire, à la vue des belles cérémonies de la liturgie romaine rendues comme on ne les rend peut-être nulle part ailleurs, et à l'audition des touchantes mélodies de saint Grégoire, retrouvées par les véritables bûcheurs que sont les Bénédictins français. Lors de ma visite, nous n'étions pas moins de sept étrangers, dont deux laïques (mon frère et une espèce de maître de chapelle) venant de la Touraine, de l'Anjou, de la Normandie et du Maine, et deux autres s'étaient annoncés pour ce soir-là.

On sait les visites que Louis Veuillot aimait à faire à Solesmes, et l'admiration qu'il professait pour ses moines et surtout son Père abbé. J'aurais voulu voir la chambre que le grand écrivain y occupa et où il composa quelques-unes de ces inimitables lettres qui nous le révèlent comme un homme de Dieu autant qu'un littérateur émérite ; la tour qui la contenait a dû être détruite pour faire place à la nouvelle construction.

Tous les enfants du restaurateur de Solesmes avaient

une part dans la vénération que L. Veuillot entretenait pour l'institut ressuscité. Parmi eux, il y avait dans son temps un original, homme qui ne paraissait rien moins qu'érudit, bien qu'il ait été l'hymnologue de l'abbaye. C'était Dom Le Bannier, un grand distrait à l'air gauche et timide, que n'en appréciait pas moins l'ami de Dom Guéranger, le rédacteur en chef de l'*Univers*, qui écrivit de lui :

Sa vie entière fut un somme,
Mais la foi fut son oreiller,
Et en paradis le bonhomme
Arriva sans se réveiller.

Par ailleurs, l'abbé de Solesmes, qui compta tant d'érudits parmi ses disciples, se défendait d'avoir institué un cénacle de savants plutôt qu'un ordre de religieux. " Nous devons, disait-il, déclarer à ceux que le défaut de réflexion porterait à confondre un monastère de Bénédictins avec une académie en permanence, au sein de laquelle chacun ne vit que pour apprendre et écrire sans cesse, que telle n'est point la réalité de la vie claustrale " (1).

C'est sous l'influence du même sentiment qu'il tint à reprendre et à perpétuer jusqu'aux moindres usages des anciens ordres monastiques. On sait la place que tenait dans leur estime la vertu d'hospitalité. Se basant sur maints passages de l'Ancien Testament, surtout sur ceux qui se rapportent à l'époque patriarcale, on re-

(1) *Notice historique sur l'Abbaye de Solesmes*, par Dom Henri Quentin, p. 97.

gardait autrefois un hôte avec un respect tout particulier, presque comme l'envoyé de Dieu, qu'il fallait recevoir le mieux possible. C'est en conformité avec cette tradition que le Révérendissime Père Dom Germain Cozien, troisième successeur de Dom Guéranger (1), nous reçut en personne à la porte du réfectoire, en nous versant sur les mains l'eau tiède d'une aiguière en métal doré, qui retombait dans un plateau y correspondant tenu par un moine.

Ce réfectoire, qui se trouve dans la partie neuve de l'établissement, mérite à lui seul une mention spéciale. Je n'en ai jamais vu d'aussi vaste : peut-être cent trente pieds de long. Le vaisseau qu'il forme est coupé de distance en distance par de vigoureux piliers monolithes en granit gris. Je ne fus pas le seul à être frappé de ses généreuses dimensions, puisqu'un auteur du nom de Camille Bellaigue en parle comme d'une pièce faite " pour des héros d'Homère ou des chevaliers du moyen âge " (2).

Le repas se prend en silence, pendant qu'un lecteur s'efforce de se faire entendre d'une chaire, accolée au mur, qui ne parvient guère à rendre sa lecture intelligible à tout le monde, vu les dimensions de la salle. Les reli-

(1) Dom Guéranger mourut le 30 janvier 1875, et eut pour successeur Dom Charles Couturier, qui mourut lui-même le 29 oct. 1890, après un règne de quinze années. Dom Delatte succéda alors à ce dernier, mais, après un fructueux abbatiat de trente ans, donna sa démission en faveur de Dom Germain Cozien, l'abbé actuel, qui fut élu à cette charge le 22 avril 1921.

(2) *Notice historique*, p. 8. Ce qui a probablement contribué à cette appréciation, ce sont deux gigantesques cheminées, ou foyers monumentaux, près de la porte, où l'on pourrait faire rôtir des veaux tout entiers — sinon de plus gros animaux.

gieux boivent dans des gobelets qui paraissent, mais ne sont probablement pas, d'argent, le long de grandes tables dont le côté du mur est seul occupé, selon un ancien usage monastique consacré par la *Dernière Cène* de Léonard de Vinci. En ce qui est du P. abbé, devant lequel on ne passe jamais sans s'incliner profondément, à l'instar du Pape il mange seul à une table spéciale dressée un peu au-dessus des autres.

Le souper est suivi d'une courte récréation, pendant laquelle un des anciens a l'obligeance de me montrer une partie des richesses paléographiques de la maison. C'est ainsi qu'il exhibe avec une légitime fierté la reproduction photographique du plus ancien manuscrit de plain-chant connu. Il date de la fin du neuvième siècle. Le bon moine, que je prends à tort pour Dom Mocquereau, le successeur du défunt Dom Pothier dans l'explication des anciennes mélodies, me dit alors comment, lorsque la commission romaine chargée d'établir un texte uniforme pour le monde entier commença ses travaux, elle se trouva n'avoir que cinq manuscrits complets des offices de l'Église notés à la mode du temps, c'est-à-dire en neumes représentés par des signes cursifs allant de bas en haut, de haut en bas, de gauche à droite, etc. Comme l'abbaye de Solesmes n'en possède pas moins de cinq cent cinquante, la plupart en reproductions photographiques, à part les manuscrits incomplets de même nature dont elle a aussi un bon nombre, on dut nécessairement compter avec elle.

Du reste, cette savante institution exerça toujours un rôle prépondérant au sein de cette commission, au point

qu'aujourd'hui chant grégorien et chant de Solesmes sont des termes à peu près convertibles entre eux.

La bibliothèque du monastère compte quelque quatre-vingt-dix mille volumes, dont un certain nombre sont dus aux recherches et à l'industrielle activité de ses membres eux-mêmes (1). Avant "l'exil", il possédait même une imprimerie, à l'aide de laquelle nombre de travaux importants purent voir le jour, entre autres toutes les brochures de controverse de Dom Pothier, et, si je ne me trompe, même le Graduel et le Vespéral qui confirmaient ses découvertes.

On voudrait savourer à loisir ces fruits de l'antiquité ecclésiastique que sont les recueils paléographiques soumis à notre appréciation. Il serait doux de s'attarder à en approfondir la portée, et on aimerait à s'éterniser dans les séduisants problèmes qu'ils suggèrent. Mais la cloche sonne ; pas d'hésitation, il faut se rendre à la chapelle pour la prière du soir : les Complies.

Cette dernière des heures canoniques ne comporte pas le solennel des autres. On affecte même d'en réciter la plus grande partie dans les ténèbres. C'est dire que le Bénédictin doit la savoir par cœur. Elle est plutôt psalmodiée que chantée, et l'aspersion de l'eau bénite par le P. abbé en couronne la pieuse récitation. C'est donc bien la prière du soir officielle de l'Église : la recommandation de l'âme à Dieu, *in manus tuas* ; l'évocation du sommeil protégé par Dieu : *in pace in idipsum*

(1) J'avais préparé une liste de quelques-uns parmi les plus importants ouvrages dus aux moines de Solesmes. Je me vois forcé de l'omettre comme beaucoup trop longue et pourtant très incomplète.

dormiam et requiescam ; enfin l'emploi à cette fin de l'eau consacrée qui chasse les démons et protège contre leurs pièges.

Nous suivons donc, mon frère et moi, le P. Hôtelier à nos logis respectifs, dans une bâtisse séparée du monastère, pendant que notre chauffeur va coucher à l'hôtel. Puis, à la lueur d'un bon feu de cheminée que l'excellent moine a eu la charité de nous faire, car le temps est encore cru, nous nous préparons au repos de la nuit. Qu'on me permette d'en faire autant, en terminant cette première partie de mon récit. A chaque jour suffit sa peine, et je pourrai m'y reprendre demain.

LETTRE XXII

ÉDUCATION CHRÉTIENNE

Laubrières, 25 octobre 1924.

APRÈS m'être bien reposé sur l'humble couche bédictine de la cellule qu'on m'avait assignée, je me levai le 23 pour aller me préparer au Saint Sacrifice de la messe, qu'on m'avait, par une délicate attention, offert de célébrer dans la crypte de l'église abbatiale, où Dom Guéranger dort son dernier sommeil. Sur les crédences de l'immense sacristie, pas moins de quinze ornements sacerdotaux, tous de coupe et de style antiques, c'est-à-dire gothiques, avec calices à l'avenant, attendaient d'être pliés et ramassés après avoir servi à la célébration d'une soixantaine de messes.

La crypte de Solesmes est ce que j'appelle une véritable crypte, c'est-à-dire un réduit ténébreux et caché

(du grec *Kruptos*, caché) sous une église, au lieu d'être partiellement ajouré et à demi éclairé, comme j'en ai vu beaucoup au Canada et même en Europe. On a, en s'y introduisant armé d'un cierge, la sensation de descendre dans une catacombe, et quel lieu plus approprié qu'une catacombe pour le repos définitif d'un antiquaire ecclésiastique comme fut Dom Guéranger ?

Aussi, quelle épitaphe plus touchante dans son lachisme que les quatre mots gravés sur son tombeau : *In pace Dominus Prosperus*, en paix le Seigneur (ou Dom) Prosper ? On paraît si sûr de son salut qu'on semble exprimer plutôt une réalité qu'un vœu, bien que ce dernier puisse aussi être considéré comme implicitement renfermé dans la courte expression latine.

Après le frugal déjeuner propre à presque toutes les maisons religieuses de France, je vais, en attendant l'heure de la messe conventuelle, faire un tour de la propriété, et tombe comme par hasard sur le cimetière bénédictin, situé juste à côté de l'église paroissiale, mais à l'intérieur de l'enclos abbatial.

Ce qui frappe surtout en arrivant là, c'est le petit nombre de tombes qu'on y trouve. Six croix noires seulement pour un établissement d'au moins quatre-vingts personnes et une période de trois quarts de siècle, voilà qui n'est certainement pas beaucoup. Mais en examinant de plus près, on ne tarde pas à s'apercevoir que le nombre des morts surpasse notablement celui des tombes. En effet, pas moins de quatre, et même cinq, noms avec dates obituaires sont peints sur chaque croix. Une seule, portant le nom d'un religieux décédé

en 1924, n'accuse la présence à ses pieds que d'une personne. En sorte qu'après " avoir été unis dans la vie, ces bons moines ne sont point séparés dans la mort ".

C'est là un procédé qui paraît des plus économiques, et que plusieurs refuseront peut-être d'approuver. Et pourtant qu'importe la place occupée par le corps après la mort ?

Il faut dire aussi que tous les défunts du nouveau Solesmes ne sont pas là. Ainsi ceux qui moururent pendant la dispersion due aux sentiments de liberté qui distinguaient ce grand homme d'État, Combes, dont le nom est synonyme de mesquine persécution, ont dû être inhumés au lieu de leur décès ou de leur naissance. De son côté, Dom Pothier, devenu lui-même abbé de Saint-Wandrille, repose aujourd'hui à Clervaux (Luxembourg).

Mais voici neuf heures qui sonnent et, simultanément, le dernier coup de la messe conventuelle, c'est-à-dire, pour ceux qui ne sont pas initiés à la phraséologie monastique, de la grand'messe qui se chante tous les jours de l'année. Elle doit être célébrée aujourd'hui le plus simplement possible, puisque l'office est de la férie, je veux dire qu'aucune fête de saint n'est assignée à ce jour. Entrons quand même, et, tout en honorant Dieu par nos prières, voyons et entendons.

Après la psalmodie de deux petites heures, la messe commence avec diacre et sous-diacre revêtus d'ornements antiques et avec le capuchon protégé par l'amiet, un maître de cérémonies en ample surplis — le seul qui soit porté — deux thuriféraires et autant d'acolytes en aube simple, sans un pouce de dentelle. La grâce et la piété

sans affectation avec lesquelles s'accomplissent les moindres cérémonies plaisent autant qu'elles édifient. Va sans dire que tous ces ministres des autels sont des Bénédictins, quel que soit le rôle qu'ils jouent dans la célébration des saints mystères.

Et le chant, le plain-chant grégorien, comment est-il exécuté ? Impossible d'en exagérer l'angélique douceur et la moelleuse cadence. On ne s'en étonnera aucunement, puisque c'est d'ici qu'est sortie cette méthode renouvelée de l'antiquité religieuse, qui est en voie de conquérir le monde ecclésiastique. L'église possède un bel orgue à tuyaux, et l'on s'en sert, avec quelle sobriété ! pendant la messe, pour donner le ton des morceaux et les accompagner de la manière la plus discrète. A côté de moi, le maître de chapelle tourangeau suit sur son livre avec une attention qui trahit un grand désir d'apprendre, tandis qu'à différentes reprises une douzaine de moines se détachent sans bruit du milieu de leurs frères dans les stalles, pour faire les choristes au centre du sanctuaire.

Dire l'exquise douceur des voix, la merveilleuse aisance avec laquelle on coule sur les notes, le paisible balancement qui accompagne la reddition des neumes et l'art consommé avec lequel on laisse les finales s'éteindre dans le vide ne serait pas chose facile. Nous remercions Dieu de nous avoir donné d'en être témoins, et, après une cordiale poignée de mains à notre P. Hôtelier qui s'est, comme du reste tous ses frères en religion, montré si aimable et si dévoué pour nous, nous rejoignons, Ernest et moi, notre chauffeur au village, et en

route pour Meslay et Bazougers, qui sont sur le chemin que nous allons maintenant prendre pour rentrer chez nous !

Le temps est superbe, le soleil n'a plus peur de se montrer, et tous les trois — car notre conducteur, chef du corps de musique de sa propre paroisse, a, lui aussi, qualité pour apprécier — nous sommes enchantés de tout ce que nous avons vu et entendu.

En passant non loin du village de Solesmes, nous faisons une courte visite à la chapelle des Bénédictines bâtie par le si regretté Dom Guéranger, qui alla jusqu'à obtenir le titre d'abbesse à vie pour la supérieure de leur monastère, et, après avoir roulé assez longtemps sur une superbe route départementale, une de celles qui sont bordées d'arbres exotiques aux abords des bourgs, nous faisons une première étape à Meslay, toute petite ville de la Mayenne, où nous sommes rentrés.

Cette localité n'a pas plus de 1652 habitants, mais elle s'est toujours montrée plus entreprenante que la plupart de ses pairs. Je n'en veux d'autre preuve que les institutions d'éducation dont elle est dotée. Sans parler de son couvent-pensionnat, elle a un collège où mon frère enseigna pendant cinq ans. Il avait naturellement tenu à le revoir en passant. Il y a trouvé un personnel de dix professeurs sous un ancien frère de Sainte-Croix, un M. François Coupé, autrefois Frère Camille, forcé de se séculariser comme tant d'autres.

Ce monsieur paraît avoir la bosse de l'enseignement et être doué de facultés d'organisation peu communes. En effet, si plusieurs de ces professeurs sont aussi des

Frères sécularisés, la moitié n'en ont pas moins été formés et poussés au brevet par lui. En sorte que, bien que la propriété du collège appartienne à la société d'Enseignement Chrétien du diocèse, son directeur conserve, et semble tenir à exercer, sur une partie de son personnel des droits moraux particuliers. Sans compter les externes, il a en ce moment quatre-vingt-onze pensionnaires, et on en attend un autre qui s'est déjà annoncé.

Avouons que ce n'est pas mal pour une petite place comme Meslay. Ce qui est mieux encore, ce sont les extraordinaires succès de ses élèves aux examens publics. Sur quarante-trois qu'on y présenta l'année dernière en vue d'obtenir les certificats tant officiels que catholiques, quarante-trois passèrent. Voilà certes un record dont les plus huppés pourraient être fiers, en même temps qu'il ne fait pas peu honneur à l'enseignement chrétien dans ce pays.

En quelques minutes, nous avons inspecté les locaux de l'institution, la nouvelle classe qu'on y construit, le théâtre collégial où de belles pièces se jouent par la jeunesse locale dans les grandes circonstances, et nous assistons aussi à cette scène si typique de l'Ouest français en automne : la confection du cidre, qui se fait en ce moment pour la consommation de professeurs et d'élèves au cours de l'année scolaire commencée.

Moins d'une demi-heure plus tard, notre fidèle machine nous déposait à un établissement de genre analogue, et pourtant bien différent dans l'espèce. C'était l'école libre des filles de Bazougers, qu'essaient de remettre sur pied les deux institutrices que nous avions précédem-

ment connues à celle de Laubrières. A défaut de dactylographe, machine encore très rare en ce pays, l'une d'elles, Mlle Yvonne Lévêque, m'avait même copié mes premières lettres pour la *Liberté*. Rien d'étonnant, après cela, que nous ayons été heureux de prendre un dernier dîner avec elles, d'autant plus que ce sont d'excellentes chrétiennes, la directrice, Mlle Jeanne Hévin, étant même la sœur d'un des meilleurs curés du diocèse.

Nous fûmes heureux de les trouver dans une installation bien supérieure à celle qu'elles avaient à Laubrières. Elles n'ont pas encore le nombre d'élèves qu'elles désiraient ; mais il y a tout lieu d'espérer que les paroissiens, même indifférents, ne tarderont pas à s'apercevoir du changement survenu dans le personnel de leur école libre, et lui rendront leur confiance.

Ces deux dernières visites m'amènent à dire, sur la si importante question de l'enseignement religieux en France, quelques mots qui ne seront pas hors de place ici, même pour nos Canadiens qui verront par là d'où viennent, au fond, toutes ces oppositions légales et ces embarras sans cesse renaissants, qu'on crée à plaisir à la conscience catholique en matière d'éducation. En effet, en Amérique comme en Europe, ce sont non pas les populations intéressées, mais les sociétés secrètes, qui sont toujours opposées à l'école confessionnelle, que ces sociétés s'appellent la Franc-Maçonnerie ou l'Orangisme (1).

(1) Société anglaise dont le but avoué est de combattre le catholicisme et toutes ses émanations — par le fait même, l'usage de la langue française qui est comme son véhicule attitré. La loge de Winnipeg, capitale du Manitoba, vient d'envoyer à Herriot ses plus vives félicitations pour

Longtemps elles cachèrent leur jeu, bien qu'il ne fût ignoré que des badauds ; aujourd'hui le plus grand simpliste ne saurait prétendre ne pas le connaître.

Dès les premières années de la République actuelle, le but des Loges a été de soustraire l'enfant au contrôle des parents, à qui seuls il appartient, et de l'Église, qui est responsable de son âme, pour le mouler à l'image et à la ressemblance de révolutionnaires capables de tous les excès. Le 11 juin 1872, une circulaire envoyée par le Grand-Orient à toutes les Loges de France contenait cette déclaration : " Nous demandons l'instruction obligatoire pour tous, gratuite et *laïque*, dans toutes les écoles publiques et communales. "

En 1879, dans une loge de Marseille, un orateur félicite le F. . . Jules Ferry de " travailler à rendre l'enseignement essentiellement *laïque* ". Ce frère, poursuit l'orateur, fait une " œuvre essentiellement maçonnique " dans sa sécularisation de l'instruction.

La même année, au convent de septembre, le F. . . Francolin termina ainsi un discours sur la Franc-Maçonnerie : " J'ai cru qu'il fallait dire nettement que nous sommes l'avant-garde de l'éducation *laïque* et républicaine, et que partout où il y a un enfant, partout où il y a une école, on trouvera la main d'un franc-maçon. "

Que diront maintenant ces pauvres benêts qui, poussés par un déplorable esprit de parti politique, font profes-

l'abolition par son gouvernement de l'ambassade française près du Saint-Siège ! On voit où les persécuteurs français trouvent leurs alliés les plus naturels. Pareilles associations suffisent à déterminer la nature des actes loués ou blâmés.

sion de ne pas croire aux origines occultes et antichrétiennes des législations scolaires qui s'appliquent à écarter Dieu de l'école? L'œuvre des sectaires est aujourd'hui si avancée, au Canada comme en France, qu'ils ne prennent même plus la peine de déguiser leur vrai but lorsqu'il est question d'enseignement. Ils ont commencé par parler neutralité, se défendant d'être antichrétiens dans leurs aspirations. Ils sont plus francs maintenant qu'ils ne redoutent plus l'opinion publique, bernée par leurs hypocrites protestations, et un M. Aulard ne craignait pas d'admettre récemment :

" Il est absurde de continuer à dire : nous ne voulons pas détruire la religion, quand nous sommes obligés d'autre part d'avouer que cette destruction est indispensable pour fonder rationnellement la nouvelle cité politique et sociale. Ne disons donc plus : nous ne voulons pas détruire la religion ; disons au contraire : nous voulons détruire la religion, afin de pouvoir établir à ses lieu et place la cité nouvelle (1). "

Est-ce assez clair ?

Fondée par l'Auteur de toute vérité, l'Église n'eut pas besoin de ces admissions pour deviner où l'on voulait en venir, et si je prends la peine de les consigner ici, c'est simplement pour l'édification de quelques naïfs, s'il en reste, du Canada ou des États-Unis, qui pourraient ne pas voir clair au travers des protestations dont certaines loges croient encore nécessaire de s'entourer. Inutile d'ajouter que la survivance même de la société

(1) Toutes ces admissions sont consignées dans le *Bulletin de Saint-Sulpice*, de Paris, et reproduites dans la *Semaine religieuse* de Laval, 11 oct. 1924.

chrétienne demandait un remède, et ce remède ne pouvait être que des écoles pures de toute tache anticléricale. D'où les écoles "paroissiales" des États-Unis, les écoles "privées" de certaines provinces canadiennes et les écoles "libres" de la France moderne.

Ces différentes institutions supposent tout un système, une organisation en règle, c'est-à-dire une unité de direction assurant l'uniformité de marche, la continuité de fonctionnement et partant le succès final. Aussi, bien que la situation actuelle soit généralement considérée comme transitoire, parce qu'exceptionnelle, en France, en dépit de l'intangibilité des lois laïques constamment proclamée par les sectaires, les différents diocèses ont-ils pour la plupart une organisation scolaire bien définie.

C'est ainsi que, pour ne parler que de celui de Laval où je me trouve depuis plus de quatre mois, deux prêtres président à ce qu'on appelle officiellement "l'Enseignement Chrétien", le premier, un vicaire général, à titre de directeur, et le second, plus jeune, comme inspecteur. C'est ce dernier qui nomme et change les instituteurs et les institutrices, qui sont, en grande majorité, des religieux ou des religieuses sécularisés.

Cet inspecteur a sous sa direction, dans la Mayenne, quarante et une écoles libres de garçons, cent soixante-huit de filles et dix-sept écoles mixtes, ces dernières ordinairement dans des places trop peu peuplées pour entretenir une double école libre. Ces chiffres donnent un effectif total de deux cent vingt-six écoles sous la direction complète du clergé.

Leurs ressources sont variées. Dans de très rares paroisses, comme à Laubrières, tous les frais sont à la charge de quelques bienfaiteurs, d'ordinaire des châtelains, dont beaucoup de contribuables sont les fermiers ou métayers. Dans d'autres localités, les traitements de maîtres et maîtresses sont partiellement versés par un ou deux individus, qui en assument une notable partie à eux seuls, laissant l'autre à la paroisse elle-même. Dans une troisième catégorie de paroisses, les parents paient eux-mêmes séparément une espèce de taxe volontaire, quarante sous par mois, pour l'éducation de chacun de leurs enfants.

Enfin, pour venir en aide aux places les plus pauvres, ou les moins ferventes, il y a ce qu'on appelle le sou de l'École, soit le produit de quêtes spéciales, ou de cotisations librement consenties, qui vont à l'Évêché avant d'être définitivement départies selon les besoins locaux.

Les nombreuses sécularisations forcées dans les divers ordres enseignants ont rendu cette organisation possible ; mais si le système actuel devait se perpétuer, ou même se prolonger notablement, il faudrait aviser au moyen de recruter un personnel enseignant adéquat. Il y a bien à Laval un pensionnat qui présente annuellement un certain nombre de candidates au brevet, que le Gouvernement peut seul accorder ; mais cette source de recrutement est manifestement insuffisante.

L'instruction est naturellement chrétienne et les livres de classe irréprochables. Pour créer une saine émulation entre les différentes écoles d'un doyenné, et contribuer par là à l'efficacité de l'enseignement chrétien, des

concours ou examens annuels ont lieu devant un jury mixte, c'est-à-dire ecclésiastique et laïque, où les diverses écoles libres présentent à un certificat honorifique les meilleurs de ce qu'on appelle les finissants au Canada.

Les résultats de ces examens, dont les questions sont souvent plus difficiles que celles qui sont posées aux concours des institutions gouvernementales, sont ordinairement attendus avec anxiété et salués avec enthousiasme dans les paroisses qui s'y trouvent représentées, la rivalité, ou plutôt l'émulation, qui en découle ne contribuant pas peu à l'efficacité de l'enseignement donné dans les écoles libres.

Tout en ruminant ces longues considérations, nous avons filé bon train sur les belles routes de la Mayenne, et arrivons à Laubrières à la tombée de la nuit.

LETTRE XXIII

TRAVERSÉE DE RETOUR

Montréal, Canada, 9 novembre 1924.

JE pensais terminer par la lettre qui précède cet humble volume d'impressions et de réminiscences. Le lecteur dira si les imprévus de la présente valent la peine d'être ajoutés aux récits et descriptions que je lui ai déjà servis.

Le mardi, 28 octobre, dernier, je quittais définitivement frère et sœurs de Laubrières qui, pendant la valeur d'au moins huit semaines, avaient été pour moi d'une générosité et d'une obligeance sans pareilles. Deux jours plus tard, en conformité avec ce qui avait été arrangé, je prenais, au bureau de la ligne Cunard à Paris, mon billet pour Montréal, Canada, où le paquebot *Ausonia* devait me mener. Puis, transformant la nuit

en jour, je me rendais à Cherbourg, où je devais m'embarquer. Le train m'y amena à cinq heures cinq du matin, le jeudi 30 octobre. Mais comme on m'avait assuré que mon bateau ne devait partir qu'à neuf heures du matin, je crus bon d'attendre le lever du jour à la gare.

Je me dirigeai alors vers l'embarcadère, qui n'était qu'à cinq minutes de marche, me dit l'un, dix minutes, m'assura un autre ; en réalité presque trois quarts d'heure pour un homme chargé et affaibli par l'âge comme moi.

— Vous voyez ce steamer qui fume ? C'est lui qui doit conduire les passagers à l'*Ausonia* ; c'est là qu'il vous faut aller, me dirent les uns et les autres.

Arrivé là, l'homme qui paraissait avoir soin du prétendu transbordeur me fit remarquer que celui de l'*Ausonia* était parti avec tous ses passagers, et que j'arrivais juste vingt minutes trop tard ! . . .

— Quand reviendra-t-il ? demandai-je alors.

— Dès qu'il aura remis ses passagers au paquebot ; mais il ne fait qu'un voyage.

Le lecteur comprend-il ? Le port de Cherbourg étant trop peu profond pour les vaisseaux transatlantiques, ceux-ci sont obligés de rester en pleine mer, où on leur mène leurs passagers. Ces passagers étant partis, j'avais simplement manqué mon bateau ! . . .

Or il n'était que sept heures dix du matin.

Ce contretemps était, avouons-le, de nature à causer un choc au plus phlegmatique. Devant ma détresse, l'homme du steamer " qui fumait " mit pied à terre, et, en bon Breton qu'il semblait être, chercha à me venir en aide.

— Si seulement les gens de la maison Cognac étaient levés, vous pourriez essayer de leur louer un bateau qui vous mènerait à votre paquebot, dit-il. Mais tout paraît encore fermé chez eux.

Et il indiquait de sa main velue une grosse maison commerciale de l'autre côté de la rade.

— Quant à moi, reprit-il, j'essaierais bien de vous y mener avec la chaloupe que voici ; mais vous voyez le vent qui s'est levé. Nous n'y parviendrions jamais vivants.

— Que faire alors ?

— Voici. Au bureau de pilotage que vous voyez là-bas, on pourrait peut-être vous trouver un launch à essence (1).

Et, se retournant vers son propre bateau :

— Viens donc ici, mousse, ajouta-t-il ; mène ce monsieur chez le pilote, et porte-lui sa valise.

Arrivé là, je confie ma peine à de vieux loups de mer, qui pestent avec moi contre les autorités de la ligne Cunard. Mais que pouvons-nous faire ? disent-ils. Ne voyez-vous pas l'*Ausonia* qui se met en route et son transbordeur qui revient au quai ? Vous n'avez plus qu'à vous plaindre à son agent général, M. Rose, que doit porter cette dernière embarcation.

On pense bien que je n'avais pas besoin de cette dernière suggestion. M. Rose avait à peine remis pied à terre qu'il dut affronter mes récriminations.

— J'ai payé hier à Paris mon passage sur l'*Ausonia*, lui dis-je, et elle vient de partir avant l'heure.

(1) Ou à gazoline.

— Pardon, elle est partie une demi-heure en retard, m'assure ce monsieur d'un ton qui ne paraît rien moins qu'ému.

— Comment ! On m'a déclaré qu'elle ne partirait qu'à neuf heures du matin. J'étais ici à sept heures dix, et elle n'y était plus.

— Impossible ; vous avez dû mal comprendre. On ne pouvait faire pareille erreur à Paris.

— Je vous garantis que j'ai très bien compris. On a été trop clair, trop explicite. Je puis, du reste, vous le prouver.

— Quand êtes-vous arrivé en ville ?

— Ce matin à cinq heures cinq.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu de suite trouver votre bateau comme les autres ?

— Parce qu'il faisait nuit, et que j'ai cru me trouver assez tôt à sept heures pour un départ qui ne devait s'effectuer qu'à neuf.

— Je sympathise avec vous, Monsieur, mais je n'y puis rien.

— Pardon, vous y pouvez beaucoup, et je m'adresse à vous en ce moment pour vous déclarer que la faute en étant à l'un de vos représentants, vous et votre compagnie êtes légalement responsables des conséquences.

— Inutile de s'emballer, déclara le grand fonctionnaire, un peu surpris de la chaleur de ma déclaration. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de vous procurer un passage sur le *Mauretania* (1).

— Qui partira quand ?

(1) Autre paquebot de la même compagnie.

— Samedi prochain.

— Et se rendra ?

— A New-York.

— Impossible. Arrivé là, il me faudrait payer quinze dollars pour gagner Montréal. Et d'ici à samedi, qui paiera mes dépenses ?

Le principal commis de M. Rose s'était joint à lui, et ensemble nous formions sur le quai un groupe qui attirait d'autant plus les regards que chacun des flâneurs du port commençait à connaître ma position.

— Je ne pense pas que la compagnie Cunard consente à endosser toutes ces dépenses, fit le nouveau venu.

Mais si d'un côté on paraissait déterminé à sauvegarder les intérêts de la compagnie en défaut, je ne l'étais pas moins à tenir mes droits en avant.

— Voici, leur dis-je donc. Votre *Mauretania* ne peut me convenir. Il faut que j'arrive à Montréal le même jour que l'*Ausonia*. Comme ce dernier paquebot doit mouiller à Southampton, et ne partir de Liverpool que le 1er novembre, je propose, malgré mon âge et les ennuis que cela doit entraîner pour moi, que j'aille le rejoindre par terre à cette dernière place. Êtes-vous prêts à en défrayer les dépenses ?

Les deux associés firent alors certains calculs qui montraient que mon plan était faisable. Mais la question d'argent les retenait.

— Si nous étions seulement sûrs que vous avez bien compris notre agent de Paris, firent-ils.

— Rien de plus facile que de vous en assurer, leur dis-je. Télégraphiez-lui, et je crois que, tout Anglais

qu'il est, il sera assez homme pour avouer qu'il m'a induit en erreur.

— C'est bien, répondirent-ils. Tout de suite après notre déjeuner, nous allons lui téléphoner, et nous saurons alors que faire.

Ces messieurs s'en allèrent alors à leur restaurant, et moi qui n'y étais point invité, établis mes quartiers généraux à leurs bureaux. L'heure de téléphoner venue, une petite dame bretonne, qui allait rejoindre son mari à Edmonton, survint elle-même sans plus d'invitation préalable. Papiers en mains, elle fit alors une plainte analogue à la mienne ; on eut par téléphone confirmation de mes propres dires, et, m'appelant à lui, le premier commis de M. Rose m'apprit que nous partirions ce soir-là même par un bateau de la compagnie du Canadien-Pacifique, qui allait faire voile directement pour Montréal.

Et voilà pourquoi, après un souper (pardon, un dîner nocturne) pris au Casino aux frais de la nouvelle compagnie, nous nous dirigeons, à huit heures et demie du soir, vers un paquebot à l'ancre à au moins une lieue du port, le *Minnedosa*, qu'on me dit supérieur à celui que j'avais manqué, ou qui avait fait une fugue si précipitée.

L'accostant de nuit, il nous fit certainement bonne impression. C'était, pour parler un langage peu conventionnel, un navire à quatre étages, sans compter la cale, de bonne grandeur, cinq cent quarante-six pieds sur soixante-sept, avec une hauteur de quarante-six pieds. A l'instar des autres paquebots transatlantiques non français, il avait touché, non seulement à Cherbourg,

où nous le prenions, mais à Anvers, Belgique, et à Southampton, Angleterre, d'où il venait de prendre des passagers. Un seul port, surtout à cette saison, ne suffit pas à alimenter ces gros bateaux, qui ont, du reste, à essuyer la concurrence d'autres lignes.

Las des émouvantes impressions de la journée, je ne perdis pas de temps à visiter le *Minnedosa* en détail. Après une bonne prière dans la belle grande cabine qu'on m'avait assignée à moi tout seul, je m'introduisis dans l'une des quatre couchettes à ma disposition, et en route pour le pays des fées et des rêves dorés !

Hélas ! je ne devais trouver ni les unes ni les autres. Car notre bateau n'eut pas plus tôt levé l'ancre qu'il se mit à danser comme un bélier sur les flots courroucés ; le vent, un vent horrible et provocateur, hurlait dans les cordages et le long des ponts ; des " paquets de mer ", ou grosses vagues, lancés comme de furieuses catapultes sur les flancs de notre navire, semblaient avoir pris à tâche de les enfoncer. En même temps, roulis et tangage se mettaient de la partie, et ce n'étaient de tous côtés que mouvements acrobatiques rien moins que rassurants.

J'avais longtemps entendu parler des terreurs de la Manche, mais elles m'étaient personnellement inconnues. Je me trouvais dès lors face à face avec elles. Ma couchette descendait par moments à des profondeurs alarmantes, pour remonter d'autant immédiatement après. En vain le *Minnedosa*, pressuré par l'élément destructeur, semblait-il demander grâce, geignant et se plaignant, puis craquant comme si tout allait s'y disloquer ; on

aurait dit que mille furies infernales, déchaînées contre nous, avaient juré notre perte. Ajoutez à cela l'imprécis d'un état de somnolence qui créait pour nous le plus terrible des cauchemars, et vous verrez si le repos, sans parler du sommeil, était possible en pareilles conditions (1).

Aussi, le lendemain matin, impossible de se lever sans être pressé de rendre le dernier repas pris sur la terre française. Je me faisais un point d'honneur de ne point connaître le mal de mer depuis 1880 ; puis-je aujourd'hui être aussi fier ?

Toute cette journée, la tempête continue impitoyable. C'est un vent de quatre-vingt-cinq kilomètres à l'heure, déclare l'anémomètre du navire, le plus mauvais temps de toute l'année, admettent ses officiers. Tout le monde est plus ou moins malade, et c'est une désolation générale : à droite et à gauche, des cris de personnes dont l'estomac se rebelle, ou d'enfants apeurés par un spectacle si insolite, qui sont à peine interrompus lorsque, le soir, nous touchons à Queenstown, dans le sud de l'Irlande, pays des matraques, ou gros bâtons noueux qu'on vient nous offrir en vente, et où nous prenons de nouveaux passagers.

Puis nous repartons affronter encore la tourmente.

C'est dire que le lendemain, 1er novembre et fête de la Toussaint, il est inutile de penser à la sainte messe, que certains voyageurs auraient pourtant aimé avoir. Et

(1) On sut à Montréal que le bateau que j'avais d'abord pris, l'*Ausonia*, fut alors complètement désemparé, et eut toutes les peines du monde à sortir de la tempête sans pertes de vie.

dire que nous sommes trois prêtres à bord, et que moi, le plus vieux, suis encore le moins mal, puisque les deux autres n'ont pas encore paru à table ! Ce fut, ce jour-là et le lendemain dimanche, une rude privation pour plusieurs des catholiques, qui étaient assez nombreux sur le bateau.

Faute de mieux, nous faisons peu à peu quelques connaissances, dont l'unique objet de conversation est le mauvaise humeur de la mer, avec des échanges de pronostics sur la durée de l'ouragan dont tout le monde souffre. L'un des deux prêtres qu'on n'a pas encore même entrevu à table, est un Belge, Père de Piepus qui se rend aux îles Sandwich y visiter officiellement les missions de sa congrégation en ce pays lointain. L'autre est un Canadien de Montréal, Dominicain domicilié à la Trinidad, qui revient d'un voyage d'agrément en France.

Et les autres passagers ? Des Flamands, au moins un Hollandais catholique, quelques Suisses très polis mais apparemment protestants, un certain nombre de Canadiens-français, parmi lesquels le fils du sculpteur Hébert qui suit lui-même la vocation de son défunt père, à côté d'Anglais et de Français de l'une ou l'autre hémisphère et de religion incertaine.

A propos de religion, je ne tarde pas à trouver des exemples frappants des résultats funestes de cette dangereuse association ou fréquentation, contre laquelle l'Église ne cesse de mettre en garde les fidèles condamnés à vivre dans les contrées de foi mixte. Voyez, par exemple, ce jeune homme de vingt-six ans, qui retourne à Montréal où il a déjà passé maint hiver. C'est la bon-

té même, une âme simple sinon naïve, sans manquer de bon sens, que ses parents crurent bon de mettre dans un collège protestant, sous prétexte qu'on n'enseignait pas assez d'anglais dans les institutions similaires aux mains des catholiques. Résultat : tout en portant sur lui une médaille qu'il est fier de déclarer bénite, ce jeune homme est aujourd'hui protestant, sans avoir jamais senti les angoisses d'un changement de religion subit.

Un second cas est celui d'un des membres de l'orchestre. Il me confie que, natif de Londres en Angleterre, il a été baptisé et élevé en catholique, mais que, ayant eu le malheur de fréquenter une protestante, il a fini par se marier avec elle devant un ministre, ou pasteur, protestant, c'est-à-dire qu'il n'est pas validement marié. En conséquence, il ne peut remplir ses devoirs religieux, ce qui paraît heureusement l'affecter beaucoup. Ah ! si seulement la mère de ses enfants consentait à se soumettre à une toute petite formalité, qui régulariserait la position des deux conjoints !

Éternelle question des châteaux en Espagne pré-nuptiaux, qui ne manquent jamais de s'évanouir en fumée, et n'en conservent pas moins, jusqu'au désillusionnement par l'expérience, tous les pouvoirs de mirage, tous les attraits irrésistibles de la plus perfide sirène, quand donc sera-t-elle réglée par l'acquiescement de l'inexpérience aux conseils de ceux qui ont souffert et qui se souviennent ! Que de faux pas la passion n'a-t-elle pas fait faire, que de vains regrets n'a-t-elle pas occasionnés !

Un autre cas de mariage mixte est celui d'une petite dame qui a pour objectif les montagnes Rocheuses. Elle

serait bien surprise d'apprendre qu'elle a le moins du monde dégénéré. Et pourtant, toute Anglaise protestante qu'elle est aujourd'hui, elle est la fille d'une Française, et catholique, des environs de Paris, qui prit autrefois un Anglais pour mari ! Donc, dans ce cas, double apostasie insoupçonnée.

J'ai mentionné l'orchestre de notre bateau. Il est facile de trouver, même à son propos, une des différences qui distinguent l'Anglais du Français. Celui-ci ne peut guère s'asseoir à table sans converser avec ses voisins, même à l'heure du repas, tandis que celui-là, homme pratique avant tout, se croit à table pour boire et manger plutôt que pour parler. D'où vient que, sur ses bateaux et dans ses restaurants, l'orchestre se fait entendre pendant les repas, au lieu de solliciter indirectement les applaudissements à quatre heures de l'après-midi comme sur les navires français, où l'on ne trouble point les conversations des gastronomes.

Le 5 novembre, nous sommes toute la journée secoués par une nouvelle tempête, qui fait revenir le mal de mer après deux jours d'un calme relatif. Mais, dans la nuit suivante, tout change de nouveau. A cela rien d'étonnant ; nous venons de traverser le courant froid qui vient du pôle nord, et sommes maintenant dans le golfe du Saint-Laurent, après avoir passé tout doucement, et de nuit, le détroit de Belle-Isle, qui nous a admis dans les eaux canadiennes.

Ce détroit, fort peu large mais profond, est fameux parmi certains savants, qu'il est permis de croire plus sérieux que visionnaires. Barrez-le, disent-ils, et l'eau

froide avec ses glaces qui baigne l'Est du Canada s'en écartera, rendant par cette diversion le climat de ce pays plus chaud. C'est une affaire, paraît-il, de quelque quatorze millions de dollars. Si l'on était réellement sûr du résultat, celui-ci vaudrait certainement plus que cette somme au pays.

En attendant, les côtes que nous longeons de loin sont désormais toutes saupoudrées de neige, et, chose bien canadienne, il neige tout autour de nous. Ce n'est bientôt sur le bateau que grésil et verglas, ce qui tempère considérablement la joie du retour et en contient l'expression.

Il faut pourtant admettre que, bien qu'il n'y ait plus la moindre feuille aux arbres, il fait beau à Montréal lorsque nous y débarquons, le 8 novembre, à dix heures du soir. On nous assure même que, au temps où nous avions à subir en France des pluies à peu près incessantes, on jouissait d'une saison sèche et assez chaude au Canada ; ce qui est d'autant plus facile à croire que l'automne est la plus belle partie de l'année dans l'Ouest de ce pays : nuits claires et sereines et jours presque constamment ensoleillés, généralement avec un calme qui rappelle celui dont est souvent accompagnée la tombée de la nuit.

Les Oblats du Canada ont à Montréal leur plus importante maison, celle de Saint-Pierre, sur la rue de la Visitation (1). C'est le siège de leur administration provin-

(1) Les Oblats, dont l'activité a aujourd'hui pour théâtre le Canada tout entier, de Mont-Joli, sur le Saint-Laurent, à Vancouver, sur le Pacifique, et des États-Unis aux glaces du Pôle nord, sont les premiers religieux qui se soient établis dans cet immense pays (1841) sous le régime anglais.

ciale pour l'Est canadien, d'où dépendent pas moins de quinze autres centres religieux. Là, dix-huit Pères se livrent soit au travail de la direction générale du personnel et des œuvres de ces centres, soit au soin de la paroisse qui se rattache à cette maison, soit encore au ministère des missions à l'extérieur.

En y rentrant, je fus heureux de pouvoir donner des nouvelles de son pays au supérieur local, le digne P. Perdereau, qui est originaire des environs de Pontmain. Son poste est loin d'être une sinécure. C'est plutôt une vraie charge, puisque, en plus de sa qualité de supérieur et de directeur des missions, il a le titre, et exerce les fonctions, de curé de la paroisse, qui compte plus de sept mille chrétiens, presque tous pratiquants. Elle est très florissante, et possède une belle église en pierre.

Ne pas oublier qu'une paroisse canadienne donne infiniment plus d'ouvrage à son pasteur et à ses assistants que son équivalent de France. La première, en effet, à moins qu'elle ne soit ce que j'appellerais une quantité négligeable, est invariablement dotée de toutes sortes de congrégations, ou de confréries : Enfants de Marie, Dames de Sainte-Anne, ligue du Sacré-Cœur, Dames patronesses ou de l'Autel, Œuvre de Jeunesse, etc., dont la direction et les réunions, avec sermons spéciaux et de fréquentes communions générales, occasionnent un travail très sérieux au prêtre qui en est chargé.

Dans l'intimité de la communauté, c'est vraiment plaisir de voir avec quel intérêt nos Pères canadiens s'enquièreient de l'état actuel de la France, qui, on le sent

bien, est toujours pour eux la mère patrie. Leurs questions et les réponses que je dois leur donner, de concert avec le religieux piepusien devenu, lui aussi, leur hôte, me font récapituler en esprit les différentes péripéties de mon voyage, et toucher du doigt le fait qu'il est dès lors pratiquement terminé.

LETTRE XXIV

DERNIÈRE AVENTURE ET LEBRET

Lebret, Saskatchewan, 26 novembre 1924.

EN attendant à Montréal certain papier de Winnipeg que j'avais demandé en quittant la France, pour me permettre d'effectuer mon retour par terre en de meilleures conditions financières, je me reposai des suites du mal de mer encore très sensibles, et, comme unique sortie, me rendis à ce qu'on appelle localement l'oratoire Saint-Joseph, sur les confins de la ville.

Pour les Français qui pourraient me lire, il convient de faire remarquer ici que la métropole canadienne tout entière tient dans les limites d'une île, formée par deux branches du majestueux Saint-Laurent, et si importante est cette île que son centre est couronné d'une assez haute colline, le Mont Royal : d'où le nom de la ville elle-

même. Or, du côté opposé à celui de la cité proprement dite et adossée à cette petite montagne, se trouve une bâtisse neuve, grande mais basse et en belles pierres de taille, avec, en arrière, une espèce de chantier creusé dans le roc de ses flancs.

C'est là que des foules de fidèles se succèdent sans cesse, après avoir traversé les allées qui sillonnent la pelouse, encore verte, adjoignant ce point de Montréal, où converge la dévotion de tout un pays.

Plusieurs pèlerins ne gravissent qu'à genoux et en égrenant leur chapelet, les yeux fixés sur la dite bâtisse, les escaliers de pierre artificielle qui y donnent accès. Je parle du soubassement, ou prolongement semi-souterrain, du futur oratoire, dont on déblaie en ce moment l'emplacement en arrière.

Vous avez là ce qu'on pourrait appeler le centre du culte de saint Joseph en Amérique, et ce centre est d'origine toute récente. Il doit son existence aux efforts, comme à la foi intense, d'un humble religieux de la congrégation de Sainte-Croix, le frère André, qui passe aujourd'hui pour thaumaturge, la piété populaire lui attribuant les nombreux miracles qui se font dans ce lieu privilégié par l'intercession de saint Joseph.

Lors de mon passage à l'Oratoire, il était absent, et je regrettai vivement de ne pouvoir faire la connaissance d'un homme qui sera peut-être un jour canonisé. Chaque voiture du tramway amenait sa quote-part de pieux pèlerins, qu'avaient ce jour-là devancés cinq ou six cents fidèles assistant déjà à la bénédiction du Saint-Sacrement dans la soi-disant crypte qui sert d'église, en atten-

dant la construction de l'Oratoire proprement dit, dans l'immense excavation où l'on travaille encore.

Rien d'impressionnant comme ces foules recueillies, dans les rangs desquelles circule un courant de foi et de piété qui vous saisit malgré vous. D'un autre côté, la petite montagne de béquilles et autres apanages de l'infirme qu'on remarque dans une chapelle de ce monument ne peut que contribuer à vous persuader que le doigt de Dieu est là.

Je quittai Montréal le 12, en route pour Ottawa, capitale de tout le Canada, où j'admirai une fois de plus les beaux bâtiments d'une université fondée et dirigée par mes frères les Oblats, autour de laquelle ont fait rage les ambitions de gens qui n'y avaient point droit et qui auraient voulu s'en emparer. On vient d'ajouter une nouvelle aile à l'édifice central, déjà imposant sans pourtant être complètement terminé (1).

A côté, se trouve le juniorat des Oblats, la bâtisse consacrée aux sciences, sans compter l'église Saint-Joseph, destinée aux catholiques de langue anglaise, et l'église du Sacré-Cœur des Canadiens-français, que fréquentait de son vivant sir Wilfrid Laurier, leur homme d'État le plus en vue dans ces derniers temps, qui fut seize ans premier ministre de la Confédération tout entière. Au juniorat, je fus enchanté de retrouver un ami d'enfance, c'est-à-dire d'il y a cinquante ans, le R. P. Louis Le Jeune, auteur, grand directeur des sommités catholiques de la capitale et, dirait-on, médecin spirituel des cas désespé-

(1) Un premier édifice en pierre, logeant la majeure partie de l'université, fut détruit par le feu en 1903.

rés, qui avait été mon camarade de classe et compagnon fort apprécié au juniorat de Sion, au noviciat de Nancy et au scolasticat d'Autun. Dans la même maison, je renouvelai connaissance avec le bon P. Bouvet, supérieur, dont je connaissais déjà l'obligeance et la généreuse hospitalité, avec le P. Laflamme, curé de la paroisse après l'avoir été dans l'Ouest, et un certain P. Jacques, auquel j'avais d'anciennes obligations.

J'allais presque oublier qu'à l'Université je fus non moins heureux de revoir l'excellent P. Marcotte, son jeune mais distingué recteur, avec, entre autres, un second co-junioriste des jours d'antan, le P. Nillès, Lorrain qui est devenu l'un des piliers de cette institution, dont il est probablement de beaucoup le plus ancien membre.

L'Université d'Ottawa est aujourd'hui très prospère. Elle compte plus de sept cents élèves, surtout canadiens-français et anglais, avec un bon nombre d'Américains des États-Unis, sous la tutelle d'une quarantaine de Pères oblats, aidés de quelques professeurs laïques. En un mot, elle fait honneur au catholicisme, d'autant plus que la population d'Ottawa est loin d'être homogène comme race et comme religion. A peu près toute anglaise, et en majorité protestante, à l'origine, elle a changé en grandissant, et l'élément français et catholique s'est graduellement fortifié dans ses rangs, au point qu'on est maintenant obligé de compter avec lui et avec son représentant attitré, l'excellent journal *Le Droit*.

Malgré les bons amis que j'y retrouvai, je ne pus m'attarder à la capitale, et dus bientôt repartir pour l'Ouest et, en particulier, Winnipeg, où je ne devais pas

arriver sans encombre, comme s'il eût été écrit qu'un dernier incident était nécessaire pour justifier la seconde partie de mon titre *Voyages et Aventures*.

Ainsi qu'on l'a maintes fois fait observer, l'immense pays qu'on appelle le Canada est divisé en deux parties bien distinctes, l'Est et l'Ouest, séparées par un grand désert rocheux et boisé, où l'on ne trouverait encore que le wigwam du sauvage, sans les deux voies ferrées du Transcontinental et du Canadien-Pacifique qui le traversent.

Cette dernière ligne, que j'avais prise, suit dans leurs interminables zigzags les contours du lac Supérieur, la plus grande pièce d'eau douce du monde entier, sur la rive septentrionale de laquelle s'élèvent deux villes modernes, Fort-William et Port-Arthur. On les appellerait villes sœurs ou jumelles, à cause de l'identité de leur âge et leur proximité, si le souci d'intérêts opposés ne les avait, au contraire, constituées rivales, sinon ennemies. Le train s'arrête vingt minutes à la première, où il change de locomotive et de personnel, mais ne reste à la seconde que le temps de prendre des passagers et leurs bagages.

Or j'étais sous l'impression que cette place, Fort-William, était la première que je devais atteindre en venant de l'Est, et cette impression me fut encore confirmée par la sortie de presque tous les passagers, qui allaient, pensai-je, employer au buffet l'assez long arrêt qu'on devait y faire. Je voulus profiter moi-même de cette halte pour acheter en ville, à meilleur marché, quelques petites bouteilles de "liqueurs douces" (orangeade ou autres eaux aromatisées), la seule boisson per-

mise en Ontario, où nous nous trouvions, avec le thé des Chinois et la décoction qui y passe pour du café.

Dans les trains canadiens, où l'on vous offre en vente chocolats et bonbons, tabac et cigarettes, livres de toutes sortes et divers bric-à-brac, on vous vend bien aussi ces soi-disant liqueurs ; mais j'étais fatigué de les payer un prix exorbitant.

Je revenais avec quelques-unes de ces petites bouteilles, fier d'avoir réalisé une épargne de quelques sous, lorsque, arrivant à la gare, je constatai avec stupéfaction que la voie était parfaitement libre.

— Où est le train ? demandai-je à deux messieurs qui s'entretenaient ensemble à côté.

— Vous voulez dire le train de Winnipeg ?

— Oui.

— Il est parti il y a quelque temps, et doit être en ce moment à Fort-William.

— Comment, ne suis-je pas à Fort-William ici ?

— Mais non, cette ville est Port-Arthur.

— Ciel ! que vais-je faire maintenant, avec ma valise et toutes mes affaires dans ce train !

— Vous vous rendez à Winnipeg ?

— Oui.

— La seule chose que vous ayez à faire, c'est de prendre un taxi, et de gagner Fort-William en toute hâte. Peut-être le train y sera-t-il encore lorsque vous y arriverez.

— Et où pourrais-je trouver un taxi ?

— Je ne saurais vous le dire. Cette place n'est pas si importante que l'autre.

Puis, se tournant vers son voisin :



L'ENSEVELISSEMENT du CHRIST

— Voici mon auto, je pourrais peut-être l'y mener ? fit-il.

Sur un signe affirmatif de son interlocuteur, ce monsieur me conduisit à grande vitesse au vrai Fort-William, où j'arrivai juste à temps pour reprendre mon train.

En sorte que, ayant dû rémunérer convenablement mon charitable conducteur, mes bouteilles, sur lesquelles j'avais cru épargner de l'argent, me revinrent à trois fois ce que je les aurais payées sur le train ! *Errare humanum est.* . . (1).

Le dimanche, 16 novembre, j'arrivais à Winnipeg, d'où je repartais peu après pour Saint-Léon du Manitoba, la seule déviation de la ligne droite que je me sois permise, et cela en faveur d'amis bien chers : des Chanoines réguliers, que la Providence s'est plu à éprouver grandement dans ces dernières années (2). Puis, après une apparition à Régina, capitale de la Saskatchewan, belle ville en pleine prairie, que la présence du gouvernement et des institutions qui l'entourent a seule suscitée et continue à faire vivre, je redescendais dans la vallée de la Qu'Appelle, et, le 25 novembre, réintérais mon domicile à Lebret, bénissant Dieu du beau voyage qu'il m'avait donné de faire, en dépit des quelques accidents qui avaient mouvementé les cinq mois de sa durée.

Après la dense population à laquelle j'étais habitué en France, Lebret peut ne pas paraître bien important. Cette place a pourtant, à l'instar de tous les villages

(1) " C'est le propre de l'homme de se tromper. "

(2) Voir à ce sujet ma *Vie de Monseigneur Langevin*, pp. 293-95, et mon "*Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien*," vol. IV, pp. 123-127.

canadiens du pays, un avantage qui manque à ceux de la mère patrie : sa population augmente, au lieu de diminuer, bien que pas dans la même proportion qu'à la plupart des centres canadiens. Fondée en 1866, d'abord comme mission indienne ou métisse, elle fut originairement connue sous le nom de Qu'Appelle, contraction de " Qui appelle ", par suite d'échos dans la vallée (1), que porte encore celle-ci, ainsi que l'humble cours d'eau qui serpente au fond entre quatre lacs poissonneux.

Un prêtre français, le P. Decorby, petit de corps mais d'un zèle immense, en fut le premier desservant en résidence à poste fixe (1868), bien qu'il passât une bonne partie de son temps à cheval, à la recherche de ses ouailles métisses, errant alors comme les sauvages sur l'immensité de la plaine canadienne. Quelque temps après, 1884, le P. Hugonard, autre prêtre français, établit tout à côté de l'humble rendez-vous du premier, et sur les bords du même lac, une école industrielle pour sauvages et petites sauvagesses, qui existe encore, plus prospère que jamais.

Cette école, qui réunit de deux cent vingt-cinq à deux cent cinquante jeunes aborigènes, occupe un assez important personnel : un principal, aujourd'hui, le R. P. Léonard, O. M. I., un vice-principal laïque, avec d'autres employés qui enseignent différentes industries, et une douzaine de Sœurs grises, dont la position parmi ce petit monde est loin d'être une sinécure.

(1) Les Indiens attribuent l'origine de ces échos à un jeune fiancé " qui appelait " celle qu'on lui avait promise en mariage, après que le premier, victime de guerriers étrangers, était parti pour le pays des mânes.

C'est pendant une absence du P. Decorby, momentanément remplacé par le P. Hugonard, que surprit ce dernier une alerte dont il ne parlait jamais sans émotion. Au printemps de 1878, les Sioux, fameux guerriers peaux-rouges réfugiés au Canada après avoir tué deux cent soixante-quatre hommes de l'armée de Custer, officier américain, sans compter leur chef lui-même, se trouvaient campés sur les hauteurs qui dominent l'étroite et profonde vallée de la Qu'Appelle, et faisaient fort maigre chère, puisqu'ils ne vivaient plus guère que de racines sauvages que leurs femmes arrachaient à la prairie, lorsqu'ils aperçurent une charrette pleine de provisions, qui rentrait à la mission après un voyage de plusieurs centaines de milles.

Incontinent, soixante-dix ou quatre-vingts d'entre eux s'élancèrent à cheval au fond de la vallée, pour s'emparer des bonnes choses qui arrivaient de Winnipeg : quelques sacs de farine, du riz et autres denrées, sur lesquelles comptaient les missionnaires pour passer l'année suivante sans mourir de faim. Les oreilles garnies des roues arrachées aux montres qu'ils avaient enlevées à leurs victimes des États-Unis et la figure horriblement peinte, les farouches intrus se précipitèrent, avec un accompagnement de cris inhumains que le pauvre prêtre pouvait prendre pour des chants de guerre, sur la mission qui fut en un clin d'œil dépouillée de tous ses moyens de subsistance (1).

(1) Le P. Hugonard parvint pourtant à faire payer un peu aux instrus les provisions qu'il ne pouvait pas leur refuser.

Lors de son organisation civile, cette mission devint Lebret, en l'honneur de son premier directeur des postes, le P. Louis Lebret, toujours un Français, alors à sa tête. En même temps, par suite de l'arrivée de plusieurs Canadiens qui prirent des terres aux environs, la mission se transforma en paroisse régulière, surtout lorsque des Anglais, ou plutôt des Écossais, catholiques, des Allemands et des Slaves de même foi, se furent joints aux premiers colons.

Aujourd'hui, à part les sauvages que deux de ses missionnaires visitent régulièrement à quelque distance de là, Lebret comprend cent vingt-trois familles réparties comme il suit : françaises ou canadiennes-françaises, vingt-six ; anglaises (1), vingt-deux ; allemandes, quinze ; slaves, dix-huit ; métisses, cinquante-deux. Comme cosmopolitisme, c'est bien l'Ouest canadien, qui compte, pourtant un bon nombre de belles et homogènes paroisses de langue française, sans mélange étranger appréciable. Le village de Lebret, que desservent au moins deux trains de chemin de fer par jour, et qui est situé sur un lac d'une lieue et demie de long, juste au bas d'une côte abrupte dominée par un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur, groupe à lui seul une trentaine de ces familles, qui sont en majorité françaises, le reste étant de langue anglaise.

D'assez difficile accès, sur l'un des bords d'une très longue et profonde vallée, qui fait l'effet d'une immense crevasse dans la terre, ce sanctuaire est connu dans

(1) C'est-à-dire de langue anglaise.

le pays surtout pour ses magnifiques statues, originaires de Bavière et achetées d'un Juif de Marseille, qui les céda à vil prix parce que, dit-on, elles ne lui avaient rien coûté. Elles se rattachent à la Passion, ou plutôt à l'ensevelissement, de Notre Seigneur, et leur image couronnera dignement la série de mes illustrations (1).

Ce sanctuaire est d'origine récente (2), et, dans l'octave de la fête du Sacré-Cœur, il voit maintenant se grouper à sa porte d'assez grandes foules de pèlerins venus parfois de fort loin, pour honorer d'une manière toute spéciale Celui dont le Cœur a tant aimé les hommes. Il sert alors de chœur au clergé, tandis que les fidèles entendent la messe et le sermon massés sur la pelouse en avant.

Dans le village même s'élève, à part ce qu'on appellerait l'école communale en France, un couvent-pensionnat tenu par les Sœurs des Missions. Ces religieuses distribuent le bienfait de l'instruction et de l'éducation à trente ou quarante pensionnaires, sans compter les élèves de la première école, auxquels elles font aussi la classe. En sorte que, sans être important comme centre civil, Lebret n'en jouit pas moins d'une certaine distinction au point de vue de l'éducation, avec ses trois écoles, toutes sous des auspices catholiques.

En ce qui est de l'église paroissiale, accroupie sur les bords du lac quelque trois cents mètres plus bas que le sanctuaire susmentionné, tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'elle est une relique d'un autre âge : comme un

(1) Voir page 304.

(2) Le résultat du zèle d'un P. Boyer, O. M. I.

groupe de petites structures successivement accolées les unes aux autres, aujourd'hui tombant presque de vétusté et destinées à disparaître dans un avenir qu'on espère devoir être prochain. C'est, pour la place, une entreprise qui ne laisse pas que d'être assez difficile, ce qu'on comprendra sans peine si l'on veut bien considérer que, au point de vue des ressources d'une paroisse, la plupart des métiers ne comptent point, au contraire. Il ne faut que trop souvent aider leurs nombreuses familles dans la lutte pour la vie, au lieu d'en recevoir la moindre assistance pour soi ou pour les œuvres paroissiales.

Ainsi un lecteur en quête d'une bonne œuvre réellement digne de sympathie, d'une œuvre de caractère permanent et propre à contribuer longtemps à la gloire de Dieu dans les immensités de l'Ouest canadien, ne pourrait-il mieux faire que d'envoyer au curé de Lebreton une aumône pour la reconstruction de son église. Je ne crois pas moi-même mal terminer cette série de lettres, qui décrivent tant de beaux temples européens, en recommandant instamment à sa charité cette œuvre canadienne qui s'impose et pour laquelle les fonds manquent.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Page
PRÉFACE.....	5
LETTRE I. — D'Amérique en Europe.....	9
LETTRE II. — La Campagne française.....	21
LETTRE III. — Conditions financières et religieuses.....	33
LETTRE IV. — Pontmain.....	44
LETTRE V. — Antiquités et Inventaires.....	55
LETTRE VI. — Caen.....	66
LETTRE VII. — Lisieux.....	77
LETTRE VIII. — Ruines et Pays-Bas.....	89
LETTRE IX. — La Haye et les savants.....	100
LETTRE X. — Catacombes.....	113
LETTRE XI. — Belgique et gendarmes.....	128
LETTRE XII. — Metz.....	142
LETTRE XIII. — Sion.....	155
LETTRE XIV. — La Passion de Nancy.....	166
LETTRE XV. — Verdun et Douaumont.....	180
LETTRE XVI. — Bonhote.....	192
LETTRE XVII. — Chez l'Homme préhistorique.....	206
LETTRE XVIII. — Bordeaux.....	218
LETTRE XIX. — Lourdes.....	230
LETTRE XX. — Vers le Nord.....	246
LETTRE XXI. — A Solesmes.....	260
LETTRE XXII. — Education chrétienne.....	273
LETTRE XXIII. — Traversée de retour.....	285
LETTRE XXIV. — Dernière aventure et Lebret.....	299

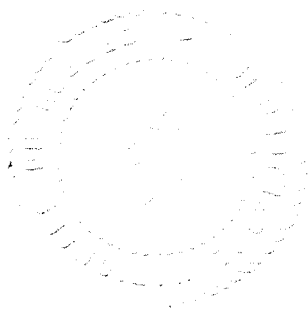


TABLE DES GRAVURES

	Page
" La Savoie ".....	17
La Basilique de Pontmain.....	48
Porte de l'église de Laubrières	64
Une Épine vénérable.....	96
S. Charles de Fauquemont.....	120
N.-D. de Sion.....	152
Les adieux de Béthanie	168
Un cimetière militaire	184
Une miraculée de Lourdes	232
Partie du Grand-Oiseau.....	248
Solesmes.....	264
L'Ensevelissement du Christ.....	304
